

CATALOGUE DE LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Format grand in-18

PRIX, BROCHÉ :		PRIX, RELIÉ :	
POUR LA FRANCE.	1 »	POUR LA FRANCE.	1 50
ENVOI FRANCO.	1 25	ENVOI FRANCO.	1 75

Pour l'Étranger, ajouter 25 centimes pour les volumes brochés ou reliés.

950 VOLUMES SONT EN VENTE

AMÉDÉE ACHARD vol.
Brunes et Blondes. . . 1
La Chasse royale. . . . 2
Les Dernières Marquises. 1
Les Femmes honnêtes. . 1
Parisiens et Provinciales. 1
Les Petits-Fils de Lovelace 1
Les Rêveurs de Paris. . 1
La Robe de Nessus. . . 1

ACHIM D'ARNIM
Traduction Th. Gautier fils
Contes bizarres. . . . 1

ADOLPHE ADAM
Souvenirs d'un Musicien. 1
Dern. Souv. d'un Musicien. 1

GUSTAVE D'ALAUX
L'Emp. Soulouque et son Empire. 1

* * *
Mme la duchesse d'Orléans, Hélène de Mecklembourg-Schwerin. . . 1

* * *
Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves. . . . 1

ALFRED ASSOLLANT
Hist. fantast. de Pierrot. 1

XAVIER AUBRYET
La Fem. de vingt-cinq ans. 1

ÉMILE AUGIER
Poésies complètes. . . 1

* * *
Les Zouaves et les Chasseurs à pied. 1

J. AUTRAN
Milianah (épisode des guerres d'Afrique). . . 1

TH. DE BANVILLE
Odes funambulesques. . 1

CHARLES BARBARA
Histoires émouvantes. . 1

J. BARBEY D'AUREVILLY
L'Amour impossible. . . 1
L'Ensorcelée. 1

ROGER DE BEAUVOIR
Aventurières et Courtisanes. 1
Le Cabaret des Morts. . 1
Le Chevalier de Charny. 1
Le Chev. de St-Georges. 1
Histoires cavalières. . . 1
La Lescombat. 1
Mademoiselle de Choisy. 1
Le Moulin d'Heilly. . . 1
Le Pauvre Diable. . . 1
Les Soirées du Lido. . . 1
Les Trois Rohan. . . . 1

Mme ROGER DE BEAUVOIR
Confidences de Mlle Mars. 1
Sous le Masque. . . . 1

HENRI BÉCHADE
La Chasse en Algérie. . . 1

Mme BEECHER STOWE
Traduction E. Forcade.
Souvenirs heureux. . . 3

GEORGES BELL.
Scèn. de la vie de château. 1

A. DE BERNARD
Le Portr. de la Marquise. 1

CH. DE BERNARD vol.
Les Ailes d'Icare. . . 1
Un Beau-Père. . . . 2
L'Écueil. 1
Gentilhomm. ampagnard 2
Gerfaut. 1
Un Homme sérieux. . 1
Le Nœud gordien. . . 1
Le Paratonnerre. . . . 1
Le Paravent. 1
La Peau du Lion et la chasse aux amants. . 1

ÉLIE BERTHET
La Bastide rouge. . . . 1
Les Chauffeurs. . . . 1
Le Dernier Irlandais. . . 1
La Roche tremblante. . 1

Mme CAROLINE BERTON
Le Bonheur impossible. 1
Rosette. 1

H. BLAZE DE BURY
Musiciens contemporains. 1

CH. DE BOIGNE
Les Petits Mémoires de l'Opéra. 1

J.-B. BOREDON
Gabriel et Fiammetta. . 1

LOUIS BOUILHET
Melænis, conte romain. 1

RAOUL BRAVARD
L'Honneur des Femmes. . 1
Une Petite Ville. . . . 1
La Revanche de Georges Dandin. 1

ALFRED DE BRÉHAT
Bras d'acier. 1
Scènes de la vie contemporaine.. 1

MAX BUCHON
En Province. 1

ÉMILIE CARLEN
Traduction Marie Souvestre
Deux Jeunes Femmes. . 1

LOUIS DE CARNÉ vol.
Un Drame sous la Terreur. 1

ÉMILE CARREY
L'Amazone.—8 Jours sous l'Equateur. 1
Les Métis de la Savane. 1
Les Révoltés du Para. 1
Récits de la Kabylie. 1

HIPPOLYTE CASTILLE
Histoire de Ménage. 1

CÉL. DE CHABRILLAN
La Sapho. 1
Les Voleurs d'or. 1

CHAMPFLEURY
Les Amoureux de Sainte-Périne. 1
Les Aventures de Mlle Mariette. 1
Les Bourgeois de Molinchart. 1
Chien-Caillou. 1
Les Excentriques. 1
Les Premiers Beaux Jours 1
Le Réalisme. 1
Les Sensations de Josquin. 1
Souffrances du Professeur Delteil. 1
Souven. des Funambules. 1
L'Usurier Blaizot. 1

EUGÈNE CHAPUS
Les Soirées de Chantilly. 1

PHILARÈTE CHASLES
Souvenirs d'un Médecin. 1
Le vieux Médecin (suite aux Souvenirs d'un Médecin). 1

GUSTAVE CLAUDIN
Point et Virgule. 1

Mme LOUISE COLET
Quarante-cinq lettres de Béranger. 1

HENRI CONSCIENCE
Traduction Léon Wocquier
Aurélien. 2
Batavia. 1
Le Démon de l'Argent. 1
Le Fléau du Village. 1
Le Gentilhomme pauvre. 1
La Guerre des Paysans. 1
Heures du Soir. vol. 1
La Mère Job. 1
L'Orpheline. 1
Scènes de la Vie flamande. 2
Souvenirs de jeunesse. 1
Le Tribun de Gand. 2
Veillées flamandes. 1

ARTHUR CURNILLON
Mathéus. 1

CUVILLIER-FLEURY
Voyages et Voyageurs. 1

LA COMTESSE DASH
Les Bals masqués. 1
La Chaîne d'Or 1
Les Châteaux en Afrique. 1
Les Degrés de l'Échelle. 1
La Duchesse d'Éponnes. 1
Le Fruit défendu. 1
Les Galanteries de la cour de Louis XV. 4
La Régence 1
La Jeunesse de Louis XV. 1
Les Maîtresses du roi 1
Le Parc-aux-Cerfs 1
Le Jeu de la Reine. 1
La Marquise de Parabère. 1
La Marquise sanglante. 1
La Poudre et la Neige. 1
Le Salon du Diable. 1

LE GÉNÉRAL DAUMAS
Le grand Désert. 1

ÉDOUARD DELESSERT
Voyage aux Villes maudites. 1

PAUL DELTUF
Aventures parisiennes. 1
Petits Malh. d'une jeune Femme. 1

PAUL DHORMOYS
Une Visite chez Soulouque. 1

CHARLES DICKENS
Traduction Amédée Pichot
Contes de Noël. 1
Le Neveu de ma Tante. 2

OCTAVE DIDIER
Une Fille de Roi. 1
Madame Georges. 1

MAXIME DUCAMP
Mémoires d'un Suicidé. 1
Le Salon de 1857. 1
Les Six Aventures. 1

ALEX. DUMAS vol.
Amaury. 1
Ange Pitou. 2
Ascanio. 2
Aventures de John Davys. 2
Les Baleiniers. 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
La Bouillie de la comtesse Berthe. 1
La Boule de neige. 1
Bric-à-Brac. 2
Un Cadet de Famille. 3
Le Capitaine Pamphile. 1
Le Capitaine Paul 1
Le Capitaine Richard. 1
Catherine Blum. 1
Causeries. 2
Cécile. 1
Charles le Téméraire. 2
Le Chass. de Sauvagine. 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental. 2
Le Chev. de Mais.-Rouge. 2
Le Collier de la reine. 3
Le Comte de Monte-Cristo. 6
La Comtesse de Charny. 6
La Comtesse de Salisbury 2
Confessions de la Marquise 2
Conscience l'Innocent. 2
La Dame de Monsoreau. 3
Les Deux Diane. 3
Dieu dispose. 2
Les Drames de la mer. 1
La Femme au coll. de vel. 1
Fernande. 1
Une Fille du Régent 1
Les Frères Corses 1
Gabriel Lambert. 1
Gaule et France. 1
Georges. 1
Un Gil-Blas en Californie. 1
La Guerre des Femmes 2
Hist. d'un Casse-Noisette. 1
L'Horoscope. 1
Impressions de voyage :
Suisse. 3
Une Année à Florence. 1
L'Arabie heureuse. 3
Les Bords du Rhin. 2
Le Capitaine Aréna. 1
De Paris à Cadix. 2
Quinze jours au Sinaï. 1
Le Spéronare. 2
Le Véloce. 2
Ingénue. 2
Isabel de Bavière. 2
Italiens et Flamands. 2

ALEX. DUMAS (*suite.*) vol.

Jane. 1
Jehanne la Pucelle. . . 1
Les Louves de Machecoul. 3
La Maison de glace. . . 2
Le Maître d'armes. . . 1
Les Mariages du Père Olifus 1
Les Médicis. 1
Mémoires d'une Aveugle. . 2
Mémoires de Garibaldi. . 2
Mémoires d'un Médecin.— Joseph Balsamo. . . 5
Le Meneur de Loups. . . 1
Les Mille et un Fantômes. 1
Les Mohicans de Paris. . 4
Les Morts vont vite. . . 2
Napoléon. 1
Une Nuit à Florence. . . 1
Olympe de Clèves. . . 3
Le Page du duc de Savoie 2
Le Pasteur d'Ashbourn. . 2
Pauline et Pascal Bruno. 1
Le Père Gigogne . . . 2
Le Père la Ruine. . . . 1
La Princesse Flora. . . 1
Les Quarante-Cinq. . . 3
La Reine Margot. . . . 2
La Route de Varennes. . 1
Salvator. tome Ier. 1
Souvenirs d'Antony. . . 1
Sultanetta. 1
Sylvandire. 1
Le Test. de M Chauvelin. 1
Trois Maîtres. 1
Les Trois Mousquetaires. 2
Le Trou de l'Enfer. . . 1
La Tulipe noire. . . . 1
Le Vicomte de Bragelonne. 6
La Vie au Désert. . . . 2
Une Vie d'Artiste. . . 1
Vingt ans après . . . 3

ALEXAND. DUMAS FILS

Antonine. 1
Aventures de 4 Femmes. 1
La Boîte d'Argent. . . 1
La Dame aux Camélias. 1
La Dame aux Perles. . . 1
Diane de Lys. 1
Le Docteur Servans. . . 1
Le Régent Mustel. . . 1
Le Roman d'une Femme. 1
Trois Hommes forts. . . 1
La Vie à vingt ans. . . 1

HENRI DUPIN

Cinq Coups de Sonnette. 1

MISS EDGEWORTH vol

Traduction Jousselin

Demain. 1

GABRIEL DANTRAGUES

Hist. d'amour et d'argent. 1

ERCKMANN-CHATRIAN

L'illustre Doct. Mathéus. 1

XAVIER EYMA

Aventuriers et Corsaires . 1
Les Femmes du nouveau monde 1
Les Peaux noires. . . 1
Les Peaux rouges. . . 1
Le Roi des Tropiques. . . 1
Le Trône d'argent. . . 1

PAUL FÉVAL

Alizia Pauli. 1
Les Amours de Paris. . . 2
Le Berceau de Paris. . . 1
Blanchefleur. 1
Le Bossu ou le Petit Parisien. 3
Le Capitaine Simon. . . 1
Les Compagn. du Silence. 3
Les Dernières Fées. . . 1
Les Fanfarons du Roi. . 1
Le Fils du Diable. . . . 4
Le Tueur de Tigres. . . 1

GUSTAVE FLAUBERT

Madame Bovary. . . . 2

PAUL FOUCHER

La Vie de plaisir. . . . 1

ARNOULD FRÉMY

Confessions d'un Bohémien. 1
Les Maîtresses parisiennes. 2

GALOPPE D'ONQUAIRE

Le Diable boiteux à Paris. 1
Le Diable boiteux en province. 1
Le Diable boit au village. 1

THÉOPHILE GAUTIER

Constantinople. . . . 1
Les Grotesques. . . . 1

JULES GÉRARD

La Chasse au lion (orné de 12 gravures de Gustave Doré). 1

GÉRARD DE NERVAL

La Bohême galante. . . 1
Les Filles du Feu. . . . 1
Le Marquis de Fayolle. . 1
Souvenirs d'Allemagne. . 1

FULGENCE GIRARD v

Un Corsaire sous l'Empire. . . . . . .

ÉMILE DE GIRARDIN

Émile. . . . . . .

Mme ÉMILE DE GIRARD

Contes d'une Vieille Fille à ses Neveux. . . .
La Croix de Berny. . .
Marguerite. . . . . . .
M. le Marquis de Pontanges. . . . .
Nouvelles. . . . . .
Poésies complètes. . .
Le Vicomte de Launay .

LÉON GOZLAN

Le Baril de Poudre d'or.
Les Châteaux de France.
La Comédie et les Comédiens. . . . . . .
La Dernière Sœur grise.
Le Dragon rouge. . .
Emotions de Polydore Marasquin. . . . . .
La Famille Lambert. . .
La Folle du logis. . . .
Histoire de Cent trente Femmes. . . . .
Le Médecin du Pecq. .
Le Notaire de Chantilly.
Les Nuits du Père-Lachaise. . . . . .

Mme M. DE GRANDFOI

L'Autre Monde. . . .

GR DE CASSAGNAC

Danaë. . . . . . .
La Reine des Prairies. .

LÉON HILAIRE

Nouvelles fantaisistes. .

HILDEBRAND

Traduction Léon Wocquier

La Chambre obscure. .
Scèn. de la Vie hollandaise

ARSÈNE HOUSSAYE

L'Amour comme il est. .
Les Femmes comme elles sont. . . . . . .
Les Filles d'Ève. . . .
La Vertu de Rosine. . .

CHARLES HUGO

La Bohème dorée. . .
La Chaise de paille. . .

COLLECTION MICHEL LÉVY

HISTOIRES
ALLEMANDES
ET
SCANDINAVES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HISTOIRES
ALLEMANDES
ET
SCANDINAVES

PAR

X. MARMIER

LE DÉPART DE L'ÉMIGRANT
L'EXPIATION — CIVILISATION ET BARBARIE — LA JUIVE
LE CAPORAL SIGUR — LE VASE D'OR.
UNE NUIT DANS UNE MAISON DE JEU DE LA CALIFORNIE
LA CAISSE D'ÉPARGNE.



PARIS
MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
2 BIS, RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1860

HISTOIRES
ALLEMANDES
ET
SCANDINAVES

I

LE DÉPART DE L'ÉMIGRANT

SCÈNE DE LA FORÊT-NOIRE

PAR B. AUERBACH

Adieu, chère terre natale,
Je vais dans un monde lointain.
Quand viendra mon heure fatale,
Je regretterai, mais en vain,
De ne pas dormir dans ton sein.

Un matin, le menuisier Wolfgang, de la Fôret-Noire, s'éveilla avec le souvenir de cette strophe mélancolique. Dans la situation où il se trouvait, elle

semblait faite exprès pour lui. Car il allait quitter sa patrie, il allait s'adjoindre aux pauvres légions de familles allemandes qui émigrent en Amérique, non point parce qu'il était déjà pauvre, mais parce qu'il craignait de le devenir.

C'était un homme de cœur, Wolfgang, et un homme intelligent qui avait plus de pensées qu'il n'en disait.

Il se frotta les yeux en répétant :

Je vais dans un monde lointain.

Puis il se leva et regarda les lourdes caisses entassées dans sa chambre. Cette chambre, en ce moment, l'étonnait par ses dimensions, car il n'y restait plus que quelques-uns de ses anciens meubles. Le reste avait été vendu à l'encan, et le jeune menuisier croyait entendre encore les cris des acheteurs qui naguère faisaient là leurs enchères.

Près de lui, sur une couche de paille, reposaient sa femme et ses huit enfants. Le plus jeune, qui avait à peine deux ans, étendait sa petite main sur la bouche de sa mère comme pour y comprimer une plainte, un soupir, et sa figure avait une expression radieuse.

Tous dormaient. Wolfgang se rappela qu'il n'avait eu qu'un sommeil agité et à tout instant interrompu.

Car lorsqu'on emballe son lit, il semble qu'on y enveloppe aussi son corps; l'âme voyage déjà avec ces coffres sur les routes inconnues. Si l'on éprouve cette impression à la veille d'un court trajet, dont on reviendra prochainement, quelle doit être celle que l'on ressent quand on entreprend de traverser les océans, quand on dit à jamais adieu à tout ce que l'on quitte.

Avec son caractère ordinairement ferme et résolu, avec la clairvoyance qu'il appliquait aux affaires de la vie comme à l'exercice de son métier, Wolfgang était ce jour-là subjugué par une émotion qu'il ne pouvait et qu'il ne voulait, à vrai dire, pas réprimer. Déjà il avait perdu ses parents, et son âme s'abandonnait mélancoliquement à la mémoire de ces chers morts.

Cependant il ne voulait pas rester oisif, et il allait sortir, lorsque sa femme ouvrit les yeux et lui dit doucement : « Wolfgang, voilà donc la dernière nuit que nous avons à passer ici.

— Oui, répondit le menuisier, mais repose encore, tu as aujourd'hui doublement besoin de repos ; n'éveille pas nos enfants, et sois calme. Avec la grâce de Dieu, nous resterons du moins bien réunis. »

A ces mots, il s'avança sur le seuil de sa demeure, puis s'arrêta. Le criaillement de la porte

quand elle roulait sur ses gonds l'avait frappé dès son enfance. Que de fois il l'avait entendu chaque jour, quand ses parents sortaient ou quand il arrivait une visite. Tout à coup, il se rappela le temps où il essayait aussi pour la première fois d'ouvrir cette porte, où ses doigts d'enfant ne pouvaient faire mouvoir le loquet. Oui, le son des portes de la maison paternelle a un charme particulier. On dirait une clochette mystérieuse dont nul autre que nous n'entend l'harmonie, et qui éveille en notre âme une foule de souvenirs. Et le seuil de cette même demeure ! Que de fois Wolfgang, lorsqu'il s'essayait à marcher, avait trébuché sur le nœud d'une poutrelle qui n'était pas encore complétement aplanie.

S'il s'était arrêté partout aussi longtemps que sur ce seuil magique, jamais il n'aurait pu achever ses préparatifs de départ. Mais il se hâta de descendre l'escalier, et s'avança dans le village. Tout dormait encore ; seulement les hirondelles voltigeaient sur les toits, les coqs criaient dans les basses-cours, les oiseaux gazouillaient sur les arbres, et les bestiaux beuglaient dans les étables.

Wolfgang parcourut le village comme un revenant qui revient, sans qu'on le voie, visiter les lieux où

il a vécu. Çà et là, ses regards s'arrêtaient sur une maison qui lui rappelait divers incidents de son existence, des jours de travail et de fatigue, et aussi des heures de joie.

Il poursuivit sa marche et se trouva en pleine campagne au moment où le soleil se levait splendide à l'horizon ; les alouettes s'élevaient en chantant dans les airs et semblaient saluer l'éclat du matin. Sans y songer, Wolfgang se découvrit la tête et s'arrêta émerveillé : « Que le monde est beau, dit-il, et que de fois l'on oublie son admirable beauté ! »

Il ne se rendait point compte à lui-même de son émotion, mais son âme était dans le monde et le monde était en lui.

Une alouette sautillait sans peur sous ses yeux, car il est des instants où la nature paraît s'associer au cœur qui la contemple avec piété. L'homme alors n'est plus l'ennemi des animaux ; il est leur compagnon ; il jouit avec eux des magnificences de la création.

Cependant le jeune artisan était arrivé à son champ. Que de fois il l'avait labouré, ensemencé et récolté ! Maintenant la moisson de son patrimoine était là devant lui dans toute sa richesse. « Merci, dit-il, merci,

champ de mon père qui m'as donné la nourriture de mon corps! Sois béni, et donne désormais à ceux à qui tu appartiens tes gerbes fécondes! Soyez bénies, soyez à jamais bénies, plaines et collines de mon pays! »

Il prit une parcelle de cette terre et l'enveloppa dans son mouchoir. Il voulait l'emporter comme un souvenir dans une autre région, la semer sur le sol où il allait chercher une autre patrie.

Ensuite il alla s'asseoir près de l'embarcadère du chemin de fer où il avait longtemps travaillé. Les rumeurs du jour commençaient à se faire entendre autour de lui; les cloches tintaient l'*Angelus*, et Wolfgang restait là, aspirant à la fois la couleur, la lumière, les harmonies de cette dernière matinée, sans pouvoir en rassasier son cœur et ses organes. Il se leva enfin, cueillit une branche de tilleul en fleur, l'attacha à son chapeau, puis rentra dans le village. Sans qu'il s'en aperçût, il était resté longtemps dehors, car tous les habitants du village étaient déjà en mouvement. Wolfgang s'arrêtait près de chacun de ceux qu'il rencontrait. Au moment où il allait les quitter, tous ces fils de sa terre natale lui apparaissaient également comme des amis. Mais il s'arrêta

plus longtemps près du tonnelier Matthias qui avait acheté sa vache. Il passa la main sur le col de la bonne bête, et lui donna à manger une poignée de trèfle.

En rentrant chez lui, il trouva sa femme et ses enfants revêtus des habits qu'il leur avait fait faire pour le voyage d'Amérique. Les garçons étaient tout fiers de leurs chapeaux gris bordés de rubans verts, et demandaient en grâce qu'on les leur laissât porter tout le jour, car leur mère disait qu'après la messe ils reprendraient leurs vêtements de chaque jour. La fille avait, au contraire, les yeux rougis par les larmes. Wolfgang leur adressa une nouvelle admonestation. Il leur dit que, pendant tout le voyage, ils devraient se montrer dociles, obéissants, et ne pas quitter leur mère. « Celui qui ne se conduira pas bien, ajouta-t-il, on l'attachera au haut d'un mât, et on ne lui donnera rien à manger qu'un morceau de baleine. »

Le père et la mère écoutaient en souriant les contes que les enfants se faisaient à eux-mêmes sur leur séjour en Amérique. L'aîné des garçons disait qu'il voulait apprivoiser un ours et l'atteler à un chariot. Une des filles prétendait avoir une grande volière et chevaucher sur une autruche. Un autre s'écriait, la larme

à l'œil, que son frère et sa sœur lui enlevaient ainsi tout ce qu'il désirait lui-même.

Le père mit fin à ces naïfs débats. La messe était sonnée. Il se dirigea vers l'église avec sa famille.

Chemin faisant, les enfants furent appelés par plusieurs de leurs camarades. Mais ils se souvenaient des instructions qu'ils venaient de recevoir, ils ne voulurent pas quitter leur mère, et ils marchèrent deux à deux gravement et un peu fièrement, car ils remarquaient bien que tout le monde les observait. Plus d'un voisin les regardait avec un sentiment de commisération, en songeant au long voyage qu'ils allaient aire. Les enfants ne songeaient qu'à leurs beaux habits.

Lorsque les sons de l'orgue éclatèrent dans l'église, Wolfgang se couvrit le visage avec son chapeau. Jusque-là, personne ne l'avait encore vu pleurer, et les larmes, en ce moment, ruisselèrent sur ses joues. Il avait l'âme remplie de tant de souvenirs si vivaces, qu'il n'eût point été surpris, s'il eût vu apparaître devant lui son père, sa mère et ses autres parents morts depuis longtemps. Bien plus, il lui semblait qu'ils devaient tous être là, et il leva la tête pour les chercher du regard.

Le curé prit pour texte de son sermon l'omniprésence de Dieu.

« C'est, dit-il en termes touchants, une consolation de penser qu'il y a ainsi de par delà les mers, des hommes qui ont les mêmes sentiments que nous, qui pensent à nous, comme nous pensons à eux. C'est une image de l'unité de la grande famille humaine. Prions pour ceux qui bientôt disparaîtront à nos regards, mais qui resteront unis à nous dans un même sentiment de foi, sous le regard de Dieu... Rappelons-nous les saintes paroles que l'Église adresse à celui qui naît et à celui qui meurt: « Que le Seigneur te bénisse! Que le Seigneur te soit clément ! Que le Seigneur élève sur toi sa face et te donne la paix ! *Amen.* »

« *Amen!* » ajoutèrent les assistants, et plus d'une voix tremblait, surtout celle de Wolfgang et de sa femme.

Le curé n'avait point prononcé leur nom, il ne les avait point désignés à l'attention de l'auditoire, mais toute la communauté l'avait compris. Elle avait prié pour eux, et leur cœur était profondément ému de cette pieuse sympathie.

En sortant de l'église, le menuisier renvoya ses enfants au logis et se dirigea avec sa femme vers le presbytère.

« Ah ! dit la jeune femme, il me semble que nous voilà comme au jour où nous nous rendions ainsi ensemble chez le curé pour le prier de nous marier. »

Wolfgang lui fit un signe de tête silencieux.

Quand il fut près du prêtre, il lui dit qu'il n'avait pas voulu partir sans entrer encore dans la vénérable maison où il avait reçu ses premiers enseignements. Il ajouta qu'il n'oublierait jamais l'émotion qu'il venait d'éprouver à l'église, et le pria de l'excuser s'il n'assistait pas aux vêpres, car il avait encore plusieurs choses à mettre en ordre.

Le prêtre lui donna un extrait du registre de la paroisse, l'acte de naissance de ses enfants, et comme Wolfgang tirait sa bourse : « Non, non, mon ami, dit le digne pasteur, gardez ce que vous voulez m'offrir, pour le premier de nos compatriotes que vous trouverez loin d'ici dans la gêne.

— Permettez-moi donc de vous serrer la main, dit Wolfgang, et que Dieu vous récompense de tout le bien que vous m'avez fait ! Quand la croix qui est sur la tombe de mes parents ne vous paraîtra plus assez solide, soyez assez bon pour me le faire savoir, je payerai ce qu'il faudra pour la réparer, et dès que je

serai bien établi, comme je l'espère, je décorerai cette tombe d'une croix en fer. »

La jeune femme tendit aussi la main au pasteur, mais elle pleurait et ne pouvait prononcer un mot. Le brave curé les reconduisit jusque sur sa porte.

« C'est quand on quitte ses amis, dit la femme en s'éloignant, que l'on voit comme ils sont bons.

— Assez, assez, mon enfant, lui répondit son mari. Essuie tes larmes. Tout est fini. Nous sommes prêts à partir. Allons à la maison. J'ai faim, et nos petits nous attendent.

— La maison, murmura la pauvre mère en sanglotant. Hélas ! nous n'avons plus de maison ! »

Ce jour-là, Wolfgang mit sur la table une bouteille de vin, ce qui était pour lui un luxe extraordinaire, et il présenta son verre tour à tour à chacun de ses enfants.

Leur gaieté lui faisait du bien. Dans l'après-midi, il reçut la visite de ses voisins, de ses amis, et aussi des gens qui avaient acheté ses différents meubles et qui venaient les chercher.

Sa brave femme ne voulut pas leur remettre la vaisselle avant de l'avoir soigneusement nettoyée, et

elle pleurait de nouveau en prenant l'un après l'autre tous les ustensiles de son cher foyer.

« Allons, allons, dit Wolfgang, je te procurerai toute une nouvelle batterie de cuisine. J'aurai tant de vaches, que tu ne sauras comment les traire, et tu auras une beurrière plus large que la femme du percepteur, quand elle porte ses six jupons et sa robe empesée. »

La jeune femme sourit, et elle aurait voulu partir tout de suite, car les dernières heures d'attente étaient des heures si tristes !

Les enfants furent conduits aux wagons. Wolfgang sortit avec quelques-uns de ses camarades, et s'en alla près de la fontaine où les hommes du village étaient assis, fumant leur pipe en silence. Pour la première fois, il fut frappé de ce silence habituel, et il se dit : « Quand tu seras seul, bien loin, rappelle-toi qu'ici tu n'avais pas de grands entretiens! »

« Allons boire un verre de bière, » s'écria soudain un des paysans. A ces mots tous se levèrent et s'en allèrent au cabaret, conduisant avec eux le menuisier.

Ils étaient là depuis quelques instants, lorsqu'ils apprirent que la vieille Marguerite venait de recevoir

une lettre de son fils, parti depuis un an pour l'Amérique. A cette nouvelle ils sortirent pour se rendre près de la pauvre veuve.

Elle était arrivée devant sa porte, tenant à la main une grosse enveloppe scellée de cinq cachets : « Ah ! voilà Wolfgang, s'écria-t-elle, c'est lui qui lit couramment l'écriture. Tenez, Wolgang, lisez cette lettre. »

C'était la lettre d'un honnête et naïf garçon qui racontait minutieusement à sa mère tous les détails de son voyage à Brême, de son embarquement, de sa traversée et enfin de son installation dans le Wisconsin. « Je suis bien, dit-il en finissant, je travaille, je gagne un bon salaire; je vous envoie une pièce d'or, et je vous en enverrai d'autres pour que vous veniez me rejoindre. Voyez-vous; on me l'a dit, et c'est vrai : l'Allemagne est le pays de nos pères, et l'Amérique est le pays de nos enfants. Il faut que vous veniez dans le pays de vos enfants. » Puis il ajoutait : « Si le menuisier Wolfgang se décide, comme il en avait le projet, à partir pour l'Amérique, dites-lui de venir me rejoindre, et, si je sais par quel bâtiment il arrive, j'irai le chercher à bord de son navire. Il y a de la besogne ici pour les bons ouvriers, et il en aura tant qu'il voudra. »

La veuve écouta cette longue lecture en pleurant. Quant à Wolfgang, il en était doucement ému ; il lui semblait que cette lettre du fils de la veuve était comme le signe d'une main amicale qui de loin s'étendait vers lui. Elle lui donnait le jour même de son départ un heureux augure ; elle affermissait sa résolution, et il avait besoin d'être résolu, car, lorsqu'il entra dans sa demeure, il vit sa femme qui de nouveau se lamentait, puis ses enfants en révolte, parce que leur mère voulait les faire coucher immédiatement pour qu'ils se levassent de bonne heure.

Wolfgang, ayant apaisé cette petite rébellion, consola de son mieux sa femme, ôta ses habits des dimanches, les plongea dans un coffre, et sortit avec ses habits de chaque jour. Il avait encore une visite à faire. Il allait au cimetière.

Les gens du peuple disent que l'on perd la mémoire si l'on lit un trop grand nombre d'inscriptions tumulaires. Il y a dans cette idée superstitieuse un sens réel. On perd en effet la pensée du présent, la mémoire des choses habituelles de la vie, quand on s'abandonne à l'image du passé, en souvenir de ceux qui sont morts.

Wolfgang errait mélancoliquement à travers le ci-

metière, regardant l'une après l'autre la tombe, la croix de ceux qu'il avait perdus. La cloche tinta l'*Angelus* du soir. Il se découvrit la tête, joignit les mains, pria.

En retournant vers sa maison, il se rappelait ces paroles du fils de Marguerite : « L'Allemagne est le pays de nos pères ; l'Amérique est le pays de nos enfants. » « Oui, se dit-il, ceux qui ont grandi en Allemagne trouveront difficilement le bonheur en Amérique, car ils ne peuvent s'arracher à leur sol natal sans un déchirement de cœur dont ils souffriront toujours. Mais les enfants se font là-bas sans peine une patrie. Adieu donc, terre de nos pères ; sois-nous propice, terre de nos enfants !

Dans la nuit arriva le chariot des gens d'un village voisin qui devaient partir avec Wolfgang et qui venaient le chercher. Ses amis l'aidèrent à charger son bagage. Ses enfants furent réveillés et se rendormirent quand on les eut placés dans la voiture. Sa femme allait et venait, cherchant à esquiver les adieux. Lorsque tout fut fini, le menuisier s'élança encore vers l'escalier de sa maison, ouvrit la porte de sa chambre et s'arrêta pour entendre encore le son de cette porte. « C'est la dernière fois, » dit-il. Et il

redescendit à pas lents, la tête baissée, avec une religieuse émotion. Il rejoignit sa femme et ses amis, qui marchaient à pied derrière la voiture. En ce moment, le crieur de nuit chantait son chant traditionnel :

L'horloge vient de sonner deux heures.
Que Dieu protége nos demeures !

Aux rayons de l'aube, quand il était déjà loin de son village, Wolfgang vit une couronne de fleurs placée sur un de ses coffres. Ses anciens camarades l'avaient mise là sans qu'il s'en aperçût. Il la montra à ses enfants et leur dit qu'il voulait qu'elle fût déposée sur sa tombe quand il mourrait sur la terre étrangère.

II

L'EXPIATION

PAR RAU

I

En 1841, toute la population d'une petite principauté d'Allemagne célébrait l'avénement au trône d'un jeune souverain qui semblait promettre à ses sujets un heureux règne.

Nulle commotion révolutionnaire n'avait encore ébranlé le gouvernement patriarcal de ses États ; nul parti constitutionnel ne restreignait l'extension

de son pouvoir. Le duc Charles succédait de plein droit à son père. Il avait une physionomie agréable, l'esprit droit, le cœur bon. Il voulait se montrer ferme et juste; mais, malgré ses excellentes intentions, il se laissait tromper par la flatterie, et n'avait pas encore acquis la force de résister à l'emportement d'une passion.

A son avénement au pouvoir on lui sut gré de conserver dans leur emploi les conseillers de son père, entre autres un homme qui était depuis trente ans dans le pays et y jouissait d'une grande considération, le comte Wernig, colonel de ses gardes.

Quelques jours après, le bruit se répandit dans la capitale du duché qu'il allait prendre pour secrétaire intime le fils de ce colonel, Henri Wernig, et, malgré les convoitises que ce poste de confiance devait nécessairement susciter, on s'accordait en général à reconnaître la justesse d'un tel choix.

Henri était un jeune homme d'une intelligence élevée et d'un noble caractère. Les fonctionnaires d'un autre âge l'accusaient seulement de montrer trop de penchant pour des idées libérales qu'ils ne pouvaient comprendre, ou qu'ils ne voulaient pas admettre. Les femmes, qui remarquaient son élégant

maintien et sa belle figure, l'accusaient de froideur et d'indifférence. Mais il ne se montrait si indifférent dans les réunions aristocratiques de la cité ducale, que parce qu'il avait mis son cœur ailleurs.

Il aimait mystérieusement, il aimait d'un amour pur et loyal, une pauvre orpheline de la petite bourgeoisie. Il avait pris l'énergique résolution de l'épouser. Mais, pour réaliser ses vœux, il fallait qu'il les dissimulât à ses parents, dont un tel projet aurait révolté l'orgueil nobiliaire; qu'il essayât de surmonter peu à peu leurs préjugés : et qu'enfin il obtînt un emploi qui, au besoin, assurerait son indépendance.

Si humble que fût sa situation, Othilie méritait cet amour généreux : non-seulement par sa pure et suave beauté, mais par une sorte de distinction innée, par les plus charmantes qualités de cœur et d'esprit.

Sa raison ne lui avait pas permis de s'abuser sur la distance qui la séparait du jeune comte, de l'héritier d'un grand nom et d'une grande fortune. Mais elle aimait comme elle était aimée. Elle avait foi dans les promesses de celui qui, dès le moment où elle l'avait connu, n'avait cessé de lui parler le lan-

gage le plus pur. Elle avait foi en la bonté de Dieu qui protége les âmes fidèles, et chaque jour elle attendait avec une chaste dévotion, elle voyait arriver avec bonheur son cher Henri dans la petite maison obscure où elle demeurait seule avec une vieille tante, sotte et revêche, qu'on appelait madame Weiss.

De cette chétive demeure isolée, à l'une des extrémités de la ville, les deux amants se faisaient un paradis. Ils y épanchaient dans un doux abandon leurs âmes virginales; ils y nouaient le tissu de leurs rêves; ils y construisaient l'édifice magique de leur avenir. Ils cajolaient comme des enfants l'humeur inquiète de la tante qui, d'abord, avait été flattée des assiduités du beau et riche gentilhomme près de sa nièce, mais qui, depuis quelque temps, le regardait d'un air sournois comme si elle lui cachait une hostile pensée.

Par malheur un autre personnage entra dans ce petit cercle mystérieux, un personnage dont la rude et méchante physionomie n'était qu'un trop véridique indice d'une existence fatale et d'un abominable caractère.

C'était un homme de quarante-huit ans, nommé Philippe Weiss, qui, après avoir vécu au loin d'une

vie dont personne ne connaissait les aventures, était entré dans le régiment du colonel Wernig avec le grade de sous-officier.

Proche parent de la tante d'Othilie, il venait souvent la voir ; et la vieille fille, subjuguée par ses airs soldatesques, séduite par ses fanfaronnades, l'accueillait avec une faveur marquée ; tandis que la jeune et timide orpheline éprouvait à son aspect une sorte de terreur qu'elle essayait en vain de réprimer.

Un jour, Philippe entra au moment où Othilie était assise près de la fenêtre de sa chambre, voilée par les rameaux d'un cep de vigne. Elle travaillait à un ouvrage de broderie, à côté d'une cage d'osier dans laquelle sautillait gaiement un serin qu'elle avait élevé.

Philippe s'assit en faisant résonner son sabre sur le plancher, et en tordant ses moustaches. La tante se hâta de lui offrir une tasse de café. Othilie regardait son serin.

« Vous êtes bien fière, s'écria d'un ton impertinent le vieux soldat, après un instant de silence. Je suis pourtant votre parent. »

La jeune fille ne répondit rien.

« Mille bombes! reprit Philippe, il me semble que vous me dédaignez, parce que je ne suis qu'un simple sous-officier, parce que je n'appartiens pas à la noblesse ?

— Et moi, donc ! est-ce que j'appartiens à la noblesse ?

— Non, ma belle, pas encore ; mais cela viendra. »

Il se tut un moment ; puis reprit avec une diabolique expression :

« C'est pourtant une chose singulière que le penchant de votre famille pour les gens qui portent le nom de Wernig. Votre mère se laissa toucher le cœur par un capitaine Wernig, et voilà qu'à votre tour vous aimez encore un Wernig. Mais prenez garde qu'il ne vous arrive ce qui est arrivé à votre mère. Le noble capitaine l'a parfaitement abandonnée. Elle quitta Dresde où elle courait risque de mourir de faim, et fut fort heureuse de trouver ici un brave artisan qui voulut bien l'épouser. »

A ces paroles qui outrageaient la mémoire de sa mère, les joues d'Othilie se couvrirent d'un rapide incarnat, et une larme s'échappa de ses yeux.

« Monsieur Weiss, reprit-elle avec dignité, si vous

voulez savoir pourquoi il m'est pénible de vous voir, je vais vous le dire : c'est parce que vous êtes méchant ; si méchant, que non-seulement vous ne craignez pas, mais que vous vous réjouissez de profaner les sentiments qui me sont les plus chers. Un homme infidèle a fait pleurer, a fait souffrir et languir ma pauvre mère, que le ciel lui pardonne ! Si ma mère a eu dans sa jeunesse le malheur de se laisser tromper, elle a expié sa faute par de longues années de repentir, par toute une vie exemplaire. S'il y a eu quelque jour une tache sur son nom, elle a assez lavé cette tache dans ses larmes ; et le souvenir de ses vertus me sera à jamais sacré. Mais il ne vous suffit pas d'offenser la mémoire d'une femme qui, si elle n'a pu vous faire aucun bien, ne vous a du moins fait de sa vie aucun mal, il faut que votre fiel tombe encore à tout instant sur la famille du comte Wernig, qui est votre chef et votre bienfaiteur.

— Mon bienfaiteur ! s'écria Philippe avec un rire ironique ; pourriez-vous me dire quelles faveurs il m'a jusqu'à présent accordées ?

— Oui, c'est vrai, ajouta la tante d'un ton doucereux. Je respecte beaucoup M. le colonel. Tout le monde reconnait que c'est un brave homme. Mais

il néglige notre Philippe, qui, certainement, devrait être depuis longtemps capitaine.

— Il y a trente ans, s'écria le sous-officier en relevant la tête avec une arrogance de matamore, trente ans que je suis au service.

— C'est possible , répondit Othilie. Mais il n'y a qu'un an que vous êtes ici, et, en si peu de temps, il me semble qu'on ne pouvait faire mieux pour vous.

— Cela viendra, s'écria vivement la tante. Quelle joie ce sera pour moi d'avoir un cousin capitaine, et de me promener le dimanche à son bras avec un chapeau neuf. »

Philippe fronça le sourcil et garda un sombre silence. Une sinistre pensée se reflétait dans l'expression de sa physionomie. « Oui, se disait-il, j'ai assez observé, étudié et scruté. Je suis sûr à présent que je ne me trompe pas. J'ai assez attendu, il faut maintenant agir. »

« Vous faites de bons vœux pour moi , ma chère cousine, s'écria-t-il tout à coup en se tournant vers madame Weiss. Eh bien, je puis vous affirmer qu'ils se réaliseront. Le comte Wernig n'a pas encore été mon bienfaiteur, quoi qu'en dise Othilie ; mais, avant

que vingt-quatre heures se soient écoulées, il m'aura accordé ses bonnes grâces, je vous en réponds.

— S'il est en son pouvoir de vous rendre service, dit la jeune fille, je suis sûre qu'il le fera.

— N'est-il pas colonel? répliqua Philippe. N'est-il pas l'ami du prince? N'a-t-il pas une très-grande influence? Qui pourrait l'empêcher d'aider à mon avancement?

— Son devoir, peut-être, repartit Othilie. Son devoir qui ne lui permet pas de vous donner la préférence sur des officiers plus anciens que vous.

— En vérité! Eh bien, nous en essayerons.

— Nous! que voulez-vous dire par là? demanda Othilie avec inquiétude.

— Eh! c'est bien simple, répliqua Philippe en riant et en allongeant du bout des doigts sa moustache. Ma jolie cousine n'est-elle pas la bien-aimée du jeune comte, et voudrait-elle se refuser à protéger un vieux soldat qui est son parent? »

L'orpheline rougit de nouveau. Mais elle réprima rapidement son émotion, et, d'une voix calme et ferme, dit à l'impudent sous-officier :

« Je vous prie instamment, et une fois pour toutes, d'être plus réservé dans votre langage. J'aime M. Henri,

et il m'aime. Mais son affection est aussi pure que la mienne, et, malgré la distance qui nous sépare... Vous riez?

— Oui, répondit Philippe, je pense à ces jeux bizarres du sort qui, tour à tour, élève les uns et abaisse les autres.

— Ah! s'écria Othilie, vous m'êtes odieux, et je ne vous adresserais pas une parole de plus, si, pour mon honneur, je ne devais vous dire que demain ou après M. Henri Wernig me proclamera ouvertement sa fiancée.

— Vous croyez, ma belle cousine? Et bien, moi, je suis encore plus sûr de mon succès que vous du vôtre. Je n'ai qu'un mot à prononcer, et la route des honneurs m'est ouverte; et, dès demain, je serai lieutenant. »

Othilie, qui n'avait plus la force de continuer cet entretien, allait se retirer quand sa tante, qui s'était approchée de la fenêtre, s'écria :

« Voici le jeune comte.

— Je ne veux pas vous déranger, dit Philippe en bouclant son ceinturon.

— Vous pouvez rester, répliqua froidement Othilie.

— Non, non, je m'en vais. Tandis que le fils sera

près de vous, moi, j'irai trouver le père. Nous verrons qui, de vous ou de moi, arrivera plutôt à son but.

— Dieu soit loué! murmura la jeune fille en le voyant s'éloigner ; je respire.

— Que tu es singulière, dit madame Weiss. Pourquoi donc cette aversion envers notre parent ?

— Écoutez, ma tante, dit Othilie en serrant violemment la main de la vieille femme, ce n'est pas un brave homme. Mais ne pensons plus à lui. Voici mon noble Henri.

— Devinez, dit le jeune comte en s'avançant avec un affectueux sourire ; devinez, ma chère Othilie pourquoi je viens vous voir de si bonne heure.

— Cela ne me sera pas difficile, répondit gaiement la jeune fille. Est-ce que mon cœur ne vit pas constamment avec le vôtre? Est-ce qu'à mon réveil ma première pensée ne se dirige pas vers vous... Oui, je dois l'avouer, je pense d'abord à vous, ensuite à Dieu et à ma mère. Puis tout le jour, pendant que je travaille, mon âme est occupée de vous, et je suis sûre que la vôtre m'est également fidèle. Ce qui vous amène aujourd'hui plus tôt que de coutume, je vais vous le dire : c'est que vous avez formé quelque

grand projet, et qu'avant de le mettre à exécution vous avez voulu venir vous retremper dans un de nos bons entretiens.

— Ah! la charmante sorcière! s'écria Henri. Oui, c'est vrai ; vous avez deviné. Je suis sur le point d'accomplir un grand acte. Le prince a à peu près promis à mon père de me prendre pour son secrétaire. Avant de m'investir de ces fonctions, il veut avoir un entretien particulier avec moi et sonder mes principes. Vous savez quel prix j'attache à cet emploi qui, bientôt sans doute, me permettrait de vous épouser. Mais vous savez aussi que j'ai des idées qui peuvent paraître hardies à un jeune prince sans cesse flatté par ses courtisans. Ces idées, pourtant, ce ne sont pas des chimères. Je les ai longtemps et sévèrement méditées. Elles se sont incarnées en moi. Elles tiennent à ma conscience comme le sentiment de l'honneur. Et, maintenant, voyez dans quelle alternative je me trouve placé : si je les dissimule, je trahis les intérêts de mon pays; si je les confesse, je m'expose à perdre la faveur du duc, et, par là, l'espoir de notre prochaine union. Qu'en pensez-vous?

— Je ne puis pas, répondit la jeune fille, désirer que nous achetions notre bonheur par un acte dont

vous pourriez un jour vous repentir. Non, non, l'homme appartient avant tout à son pays, et, quand il a dignement rempli sa tâche, l'amour de la femme doit l'en récompenser.

— Merci! s'écria Henri avec enthousiasme. Je ne devais pas douter un instant de la générosité de vos sentiments; mais ce n'est pas tout... Il y a une autre idée qui m'agite, un autre projet que je dois réaliser. Je veux aujourd'hui même déclarer à mes parents la promesse que je vous ai faite, et les prier de consentir à notre mariage.

— Ah! murmura Othilie. » Et elle pâlit; car elle savait à quel orgueil Henri allait s'adresser, et elle tremblait qu'il ne pût le fléchir.

« Rassurez-vous, mon amie, dit le jeune comte. Mon père est un homme de cœur. Dans le cours de sa carrière il s'est toujours distingué par sa droiture. Tous ceux qui le connaissent s'accordent à louer son esprit d'équité. Comment pourait-il se montrer tout à coup injuste? et envers qui? envers son fils unique! Non, c'est impossible!

— Votre raisonnement me paraît très-sensé, répliqua Othilie, et je voudrais espérer. Mais je n'ose m'abandonner à l'espoir, et, de plus, j'ai peur que

vos parents n'attribuent à un indigne sentiment d'intérêt et de vanité mon amour pour vous.

— Ne craignez rien ; et fiez-vous à ma résolution. Oh, Dieu ! Il y a si longtemps que nous nous aimons! C'est à peine si je me rappelle quand notre affection a commencé.

— Oublieux ! dit Othilie en riant et en faisant du doigt un petit geste de menace; c'était le jour de la fête du prince.

— Oui, ajouta madame Weiss qui se tenait assise à l'écart, tricotant des mitaines en écoutant les amoureux. Oui, à cette époque, Othilie n'était encore qu'une enfant ; car il y a de cela cinq ans.

— Cinq ans ! s'écria Henri. Est-il possible! Comme ce temps a passé.

— C'est l'effet de ma magie, repartit la jeune fille. Vous ne savez pas, peut-être, que j'ai un pouvoir magique?

— Je le sais ; vous l'exercez chaque jour sur moi.

— Et sur d'autres.

— Comment donc?

— Demandez à ma tante. Chaque soir, dans les premières ombres de la nuit, un inconnu s'approche

de cette maison, s'arrête sous la fenêtre, et soupire... d'une façon lamentable.

— Et Othilie?...

— Votre Othilie est privée du plaisir qu'elle éprouvait autrefois à passer la soirée assise rêveuse à sa fenêtre.

— C'est dommage. Mais il faut espérer que votre mystérieux galant, lassé de ne pas vous voir, finira par ne plus revenir... Et moi, maintenant, il faut que je vous quitte. Voilà l'heure où je dois me rendre chez le prince. Puis ensuite je vais révéler à mes parents mon amour pour vous. Adieu, ayez bon espoir.

— Adieu, répéta la jeune fille d'une voix caressante en serrant dans ses petites mains la main de son ami. Dieu est bon. Il nous soutiendra. »

Henri s'éloigna, non sans tourner plusieurs fois la tête pour revoir encore sa bien aimée, qui restait penchée à sa fenêtre, et chaque fois qu'il se retournait lui envoyait un tendre salut.

Pendant ce temps, la vieille tante ouvrait son armoire, en tirait son châle neuf, son chapeau des dimanches, et, tout en trottinant de côté et d'autre, causait avec elle-même, selon son habitude.

« Tout cela est bel et bon, se disait-elle. Mais la jeunesse est imprévoyante. La jeunesse ne sait rien. Elle ferait toutes sortes de folies si, nous autres vieilles gens, nous ne lui venions en aide. Voici la lettre de notre inconnu. Il m'invite à me trouver ce matin dans le jardin du château, près du temple d'Apollon. J'y vais. Rien ne me prouve que le jeune comte obtienne le consentement de son père, et, si ce parti-là nous manque, grâce à moi, nous en aurons un autre. Bonjour, Othilie, reprit-elle à haute voix. Je sors pour un instant. Ah! tu es heureuse d'avoir une tante telle que moi! »

II

La comtesse Lucy Wernig est assise dans sa chambre avec ses deux filles déjà grandes, et assez gracieuses et assez belles pour justifier les rêves ambitieux que leur mère a déjà faits pour elle.

Fille d'un noble de vieille date, qui occupa dans le conseil du prince le poste éminent de premier ministre, alliée aux principales maisons du pays, et mariée à un homme qui lui fut présenté comme le dernier descendant d'une des grandes familles d'un

autre duché, la comtesse avait conservé des principes aristocratiques d'une nature, il faut le dire, peu ordinaire. Elle ne niait pas que les bourgeois et les plébéiens ne fussent, comme les gentilshommes, des créatures de Dieu; mais il était évident pour elle que ces sortes de gens n'avaient été mis au monde que pour le service des nobles. En regardant ses deux filles, elle se réjouissait de voir leur taille élégante et leur frais visage, mais surtout elle s'enorgueillissait de penser qu'elles appartenaient, par leur naissance, à la caste privilégiée, et qu'elles ajouteraient, par leur mariage, un nouveau rameau au glorieux arbre généalogique de sa famille, qui déjà remontait si haut.

Tandis qu'elle se livrait en silence à ces heureuses réflexions, son mari entra en grand uniforme. Il venait d'assister à la parade, et il avait le front soucieux, car de nouveau son regard venait de rencontrer le regard scrutateur, le regard obstiné de Philippe et, quelque effort qu'il fît pour réprimer son émotion, la lueur froide et tenace de ce regard pénétrait jusqu'au fond de son âme comme un éclair sinistre.

« C'est singulier, se disait-il en retournant à pied, la tête baissée, vers sa riche maison. Comment cet

homme est-il entré dans mon régiment ! Pourquoi l'ai-je admis? Pourquoi ne l'ai-je pas encore fait arrêter et conduire hors de frontière comme un vagabond. Il m'épouvante et me subjugue. Il porte un nom qui m'est totalement étranger et il a une figure que je connais. Il soulève en moi un orage de sombres pensées et paralyse ma volonté. Je voudrais le voir disparaître, et je n'ose formuler un arrêt contre lui. Est-ce la justice inflexible de Dieu qui le ramène sur mon chemin? Est-ce le démon qui m'abuse par une fatale ressemblance?

Telles étaient les réflexions qui torturaient l'esprit du puissant comte Wernig. Cependant, lorsqu'il se retrouva dans sa riante demeure, près de sa femme qui lui tendait une main affectueuse et de ses filles qui venaient l'une après l'autre l'embrasser, son agitation s'apaisa, sa pensée se rasséréna, comme par l'effet d'une atmosphère bienfaisante qui succède à la pesanteur d'un temps orageux.

« Vous venez de la parade, lui dit Lucy. Le duc vous a-t-il parlé?

— Oui, et très-gracieusement. C'est en vérité un excellent prince, très-affable envers tout le monde, et d'une bienveillance particulière envers moi.

— N'avez-vous pas mérité cette bienveillance? Depuis que je vous connais, je vous ai toujours vu appliqué avec tant de zèle à vos devoirs.

— Ah ! répliqua le comte avec une expression de tristesse, quel homme peut se vanter d'avoir toujours été ce qu'il devrait être?

— Vous êtes trop sévère envers vous-même. Si nous nous repentons des fautes que nous avons commises, pourquoi ne nous applaudirions-nous pas des bonnes choses que nous avons faites ?

— Laissons cela, dit le comte. C'est Dieu qui tient la balance de la justice. Venez, mes enfants, vous asseoir près de moi. Quand je vous vois là à mes côtés, si riantes et si bonnes, je me sens heureux. Oui, la Providence nous a comblés de ses dons : un père premier ministre, deux filles qui feront le bonheur de deux hommes d'élite, un fils qui sera bientôt élevé à un poste important.

— Il n'y est pas encore, objecta Lucy, et, s'il faut l'avouer, je crains même...

— Quoi donc? Henri est un garçon d'une instruction solide, d'un esprit distingué. Peut-être pourrait-on lui reprocher quelques idées hardies; mais c'est la séve de la jeunesse, c'est le mouvement impétueux

de l'oiseau dans son premier essor. Les années amortiront peu à peu cet élan irréfléchi, et l'expérience tempérera la vivacité de son imagination.

— Que Dieu vous écoute! murmura la comtesse en secouant la tête d'un air de doute. Mais le voici.»

Henri entra avec un air soucieux que son père remarqua au premier abord.

« Qu'as-tu donc? lui demanda-t-il. Te serait-il arrivé quelque désagrément?

— Je suis contrarié, répondit Henri, de ne savoir encore à quoi m'en tenir sur les projets du prince à mon égard. Après la parade, je l'ai vu entrer dans le jardin du château et se diriger vers le temple d'Apollon. J'ai voulu le suivre. Mais son chambellan m'a arrêté en me disant que le duc voulait être seul.

— Tu le verras demain. Tu auras la place que tu désires, et ce sera une grande joie de plus pour moi. Fortune, pouvoir, dignités, tout nous appartient. Pour mettre le comble à mon bonheur, Henri, il ne me manque plus qu'une chose, c'est de te voir marié.

— En vérité! s'écria Henri avec un transport de joie.

— Oui, reprit la comtesse, nous sommes cons-

tamment occupés de toi, et nous voulons te préparer un heureux avenir.

— Ah ! murmura le jeune homme avec un sinistre pressentiment.

— Tu ne sais pas encore ce que nous avons fait, poursuivit la comtesse, mais il est temps de te le dire. Nous t'avons trouvé une fiancée. »

Henri tressaillit.

Sa mère, sans remarquer cette émotion, continua : « Une belle et aimable fiancée, riche et appartenant à l'une des premières familles du pays. »

A ces mots, elle s'arrêta pour jouir de l'éclatant effet qu'elle attendait de cette révélation et fut très-déconcertée de voir la tristesse avec laquelle son fils la regardait.

« Ma mère, lui dit-il, avant de faire votre choix, vous ne vous êtes pas demandé si les désirs de votre fils étaient les mêmes que les vôtres, si celle qui vous a plu pouvait aussi lui plaire ?

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria le colonel.

— Comment ! dit la comtesse, est-ce que la jeune comtesse Hermione de Wellenrode pourrait ne pas être de ton goût ?

— Il ne s'agit pas d'une affaire de goût, répondit

Henri, mais d'une tout autre question, d'un sentiment de cœur. Mademoiselle Hermione est, comme vous le dites, belle, aimable, riche... Mais...

— C'est bon , Lucy. En voilà assez, dit le colonel d'un ton impérieux. Nous nous rejoindrons à dîner. »

La comtesse comprit que son mari désirait être seul avec son fils, et elle sortit emmenant avec elle ses deux filles.

Le père et le fils restèrent l'un en face de l'autre dans une attitude calme mais résolue.

« Voyons, dit le colonel, tu ne me parais pas disposé à accepter le mariage que nous te proposons. Quelles sont tes objections ?

— Mon père, répondit Henri d'un ton respectueux mais ferme, j'aime une autre personne.

— Qui donc ?

— Écoutez, reprit le jeune comte en saisissant la main de son père avec un élan d'affection. Vous êtes juste, vous êtes bon, et vous m'aimez, et vous désirez mon bonheur. Vous ne rejetterez donc pas le choix que j'ai fait, bien qu'il ne soit pas en harmonie avec notre position.

— Qui donc aimes-tu, enfin ?

— Une jeune fille pauvre, mais parfaite.

— D'une famille noble ?

— Non. De la bourgeoisie.

— Il faut y renoncer. Je veux bien ne pas te contraindre à épouser mademoiselle de Wellenrode, si elle ne te plaît pas. Mais quant à consentir à ton mariage avec une fille de basse naissance, jamais !

— Mon père, dit le jeune comte avec une vive animation, vous êtes trop éclairé pour vous laisser dominer par des préjugés de caste que la raison ne peut admettre, et vous avez trop d'expérience pour ne pas savoir quel est, le plus souvent, le déplorable résultat des mariages de convenance ou d'ambition.

— Henri, répliqua le colonel, tu as, sur les diverses conditions de la vie sociale, des idées que je n'admets pas complétement et que pourtant je respecte. Mais, dans la grave question qui nous occupe en ce moment, je ne puis céder à tes vœux. Je te le dis avec une détermination inflexible, il faut que tu contractes un mariage dans une famille noble.

— Mon père, ce n'est pas en une minute que l'on peut sagement décider d'une destinée humaine. Permettez-moi de vous expliquer mes sentiments.

— Non, non. Demande-moi tout ce que tu voudras, tout; mais il faut que tu te maries comme je le désire. »

Un domestique entra et dit au colonel que le sergent-major Weiss désirait avoir l'honneur de lui parler.

A ce nom, le vieux comte frissonna, et une pâleur subite se répandit sur son visage. Cependant, il maîtrisa promptement cette impression.

« Tout à l'heure je le recevrai, dit-il au domestique. Puis se tournant vers son fils : Nous reprendrons un autre jour, lui dit-il, un entretien qui m'a trop péniblement affecté pour que je puisse le continuer à présent. J'espère que tu réfléchiras et que tu reviendras à la raison. »

Le jeune comte sortit en s'inclinant respectueusement.

Le colonel tomba sur un fauteuil, l'œil hagard, le front pâle, le cœur saisi et torturé par une appréhension mortelle.

« Eh! quoi! se dit-il, le moment fatal est-il donc venu? L'édifice que j'ai si patiemment construit est-il sur le point de s'écrouler? Faut-il que je voie s'anéan-

tir dans l'abîme, fortune, pouvoir, honneur, trente années d'une vaste ambition, trente années d'une vie sans tache? J'étais si calme et si heureux naguère! Pourquoi ce réveil subit d'un horrible souvenir? Pourquoi cette angoisse à l'approche d'un homme qui n'occupe qu'un rang subalterne et dont le nom m'est si indifférent?... Ne serait-ce pas son vrai nom? Oh! Dieu, quand je le regarde, mon sang se fige dans mes veines... Je me rappelle... Il faut en finir. Car nulle force humaine ne pourrait résister à un tel martyre. »

A ces mots, le comte se levant brusquement, sonna et dit au domestique : « Faites entrer ce sergent-major. »

Le colonel était debout devant la cheminée, la tête droite, le regard hautain, dans l'attitude d'un grand seigneur qui se condamne à recevoir la visite importune d'un solliciteur.

Philippe s'avança respecteusement en portant la main à son schako. Mais, dès que le domestique qui l'avait introduit se fut retiré et eut fermé les portes, la physionomie des deux hommes qui se sentaient seuls dans le salon se transforma en un clin d'œil. Le comte éprouvait une sorte de tremblement convulsif,

et la figure du sergent-major avait une expression effroyable.

Il se précipita vers le colonel et lui dit d'une voix stridente : « C'est moi !

— Vous... qui ?... Que signifie ?... balbutia Wernig.

— Moi, Auguste Lauer, répondit Philippe en riant d'un rire infernal, le même Auguste Lauer qui en 1812 fut au service de la mort avec celui qui à présent porte le titre de comte Wernig. Ah ! ah ! tu me reconnais, et il n'y a plus ici différence de rang, ni différence de fortune. Il n'y a plus que deux vieux camarades qui ont eu les mêmes aventures et doivent avoir le même sort. »

C'en était fait. L'effroyable problème était résolu. Le colonel n'essaya pas même de résister à la révélation qui éclatait devant lui comme un coup de foudre. Il était terrassé.

« Pas un mot de plus, dit-il, que veux-tu ?

— Eh ! eh ! reprit Philippe en ricanant, ce que je veux, c'est bien simple. Faire ma fortune comme toi.

— Comme moi ? répondit Wernig en essayant de prendre sa fermeté habituelle. Tu triomphes, parce

que tu me crois dans tes griffes. Mais tu te trompes. Le crime que tu connais n'est pas...

— Peu importent les raisonnements que tu essayeras de faire, répliqua brutalement Philippe. Ce que je sais, c'est que tu dépends de ma discrétion ; ce que je sais, c'est que tu es né dans les rangs du peuple, comme moi, c'est que nous avons tous deux été simples soldats sous les ordres du vrai comte Wernig. Je n'en dirai pas plus si tu te conduis comme il faut envers moi; sinon, malheur à toi! Voilà longtemps que je te cherche. Voilà un an que la destinée m'a mis enfin sur tes traces, un an que je t'épie, que je t'observe, et, maintenant que je t'ai découvert, il me faut mon salaire.

— Écoute, Lauer, balbutia le colonel d'une voix tremblante.

— Je ne veux rien écouter. Je puis me taire. Mais je veux que mon silence me soit payé.

— Et que demandes-tu ?

— Pour le moment, les épaulettes de lieutenant et tout de suite. Plus tard, nous verrons. Adieu. Félicite-toi d'être lié à un complice si modeste. »

A ces mots, il sortit. Wernig resta immobile, muet et comme pétrifié.

III

Le lendemain, le duc était dans son cabinet avec son chancelier Fahnenberg qui lui soumettait son travail de la journée.

« Est-ce tout ? lui demanda-t-il, après avoir signé diverses ordonnances.

— Non, monseigneur, voici encore un projet de décret rédigé dans les bureaux du ministère de la guerre pour élever au grade de lieutenant le sergent-major Weiss.

— Est-ce qu'il y a une vacance nouvelle ?

— Je ne crois pas.

— En ce cas pourquoi cette promotion ?

— C'est M. le colonel Wernig qui la demande.

— C'est différent. Le colonel ne peut faire cette demande sans de bonnes et légitimes raisons. J'ai pleine confiance en lui et je signe. Son fils doit se présenter ce matin au château pour me parler. Dès qu'il viendra, vous le ferez entrer. »

Le chancelier se retira. Le prince se leva d'un air riant et se promena de long en large dans sa cham-

bre. Un de ses devoirs de prince était accompli ; un doux rêve occupait sa pensée.

« Il me tarde de voir, se disait-il, quel effet produira mon billet et le présent que j'y ai joint. Si ma galante correspondance ne réussit pas, j'aviserai un autre moyen. La vieille me paraît fort bien disposée... La nièce est terriblement difficile ; mais quelle figure angélique! Quel regard ravissant ! Depuis qu'elle m'est apparue, il ne m'est pas possible d'en détourner ma pensée. Et il faut qu'elle m'aime. Oui, pour obtenir un sourire affectueux, une parole sympathique de ses lèvres charmantes, il n'est pas un sacrifice que je ne puisse faire. »

Ce soliloque du jeune souverain fut interrompu par l'arrivée de Henri.

« Je vous attendais, lui dit le duc avec la plus parfaite affabilité. Je désire, comme vous le savez, vous attacher à mon service en qualité de secrétaire intime. Le nom de votre père est pour vous, à mes yeux, une très-grande recommandation, et tout ce que j'ai appris de vos succès à l'université, de votre esprit et de votre caractère, m'a inspiré pour vous un vif intérêt. Avant de vous appeler à un emploi qui est essentiellement un poste de confiance, j'ai pourtant

voulu avoir un entretien explicite avec vous, afin de m'assurer par moi-même si je puis attendre de vous non point un travail servile, mais une coopération dévouée et intelligente. Asseyez-vous, et dites-moi franchement quelles sont vos idées sur les fonctions que vous aurez à remplir près de moi. »

Le jeune et généreux Henri désirait vivement obtenir cette place de secrétaire intime, qu'il considérait comme un des plus sûrs moyens de faciliter son mariage avec Othilie ; mais il n'eût point voulu l'acquérir par une basse flatterie ni même par une hypocrite restriction.

Le prince l'invitait à s'expliquer sans détour. Il obéit. D'un ton respectueux, mais calme et décidé, il dit quelle idée il se faisait des devoirs d'un fonctionnaire attaché à la personne même du souverain.

Quand il eut exposé ses pensées et ses théories, le jeune prince le regarda en souriant et lui dit :

« Je vous remercie, monsieur Wernig. Il y a dans votre profession de foi quelques points sur lesquels je ne suis pas complétement d'accord avec vous, et quelques plans de réforme qui ne me paraissent pas si aisés à suivre que vous le supposez ; mais votre langage est celui d'un esprit élevé, d'une nature

honnête et d'un homme de cœur. Il accroît l'estime que j'avais déjà conçue pour vous, et me détermine à vous donner l'emploi que vous êtes si digne de remplir. Nous nous verrons bientôt. Comptez sur moi. »

Henri était heureux. Il avait plu au prince sans faillir un seul instant à la droiture de ses principes. Il voyait s'ouvrir devant lui une carrière où il pourrait se rendre utile à son pays, et il espérait que la faveur du prince l'aiderait à vaincre la résistance que son père opposait à son mariage. Il courut avec joie près d'Othilie pour lui dire son succès, et les deux amants passèrent de longues heures à faire de doux projets, à construire leurs châteaux aériens dans les nuages dorés de l'avenir.

Après les dernières paroles du duc, le jeune et confiant Henri s'attendait à recevoir dès le lendemain sa nomination ; mais le lendemain s'écoula, et un autre lendemain et toute une semaine sans qu'il vînt du château le moindre message. Un matin il traversait le jardin du château, et il vit le prince qui s'avançait de son côté, l'air rêveur, le front baissé. Henri ne savait s'il devait continuer son chemin ou se retirer, quand tout à coup, le prince l'ayant aperçu,

se jeta brusquement dans une allée latérale et disparut.

L'inconnu qui le soir errait sous les fenêtres d'Othilie, c'était le prince. Après avoir eu, sous un nom d'emprunt, de longues et mystérieuses conférences avec la vieille tante, qui le considérait comme un riche et généreux gentilhomme désireux d'épouser sa nièce; après avoir vainement essayé d'attendrir la jeune fille par ses messages ou de la fasciner par ses présents, un jour il s'était hasardé à pénétrer dans sa demeure, et il lui avait déclaré son amour.

Othilie qui, l'ayant vu à une grande fête populaire, le reconnut du premier coup d'œil, ne se laissa ni déconcerter ni troubler par sa visite. Elle lui dit avec une parfaite dignité qu'elle ne pouvait ni recevoir ses présents ni prêter une seule minute l'oreille à ses vœux, et comme il insistait, et renouvelait avec plus d'ardeur ses offres et ses promesses :

« Écoutez, prince, lui dit-elle, il ne m'est pas possible de vous entendre plus longtemps sans manquer à un sentiment qui m'est cher par-dessus tout, à un sentiment sacré. Vous avez l'âme droite et généreuse, et je vous le dirai : j'aime et je suis aimée ; j'aime et je suis fiancée.

— Avec qui donc? s'écria le duc. Je veux le savoir.

— Je ne crains pas de vous l'avouer ; c'est avec Henri de Wernig.

— Henri de Wernig ! votre tante me l'avait dit et je ne voulais pas le croire. C'est un malheur pour lui qu'il vous ait connue et que vous l'aimiez. Adieu. Je ne reviendrai plus. »

Il revint pourtant, et la jeune orpheline, tourmentée par ses obsessions et désirant s'en affranchir, se décida à raconter à Henri ce qui s'était passé.

« Il faut partir, s'écria Henri après cette révélation. Il faut nous marier et partir. Il faut aller nous réfugier dans un autre pays. Là, je chercherai un emploi qui nous donne un moyen d'existence ; j'essayerai d'entrer comme professeur dans l'université, où j'ai été étudiant, où j'ai connu des amis. Courage, ma chère enfant, ajouta-t-il ; Dieu vient en aide à ceux qui veulent marcher dans les voies de l'honneur et des bons sentiments. Je vais trouver mon père. Il n'est pas possible que cette fois il résiste à mes supplications, à ma douleur et aux difficultés de ma situation. »

Les deux amants se serrèrent la main avec une

noble confiance, et en levant avec une même pensée religieuse les yeux vers le ciel.

Mais le colonel, à qui Henri voulait dire ses résolutions, n'était point en état de l'entendre. Depuis la première visite de Philippe, son caractère, ses habitudes, sa physionomie, tout en lui était bouleversé. Ses filles le regardaient avec une muette anxiété, sa femme l'interrogeait avec une douloureuse sollicitude, et comme il ne pouvait lui laisser entrevoir la cause réelle de ses souffrances, les questions qu'elle lui adressait ne faisaient qu'accroître ses angoisses.

Sans cesse, l'horrible Philippe demandait à le voir, et, de jour en jour, il devenait plus impérieux et plus exigeant ; il ne se présentait plus comme un subalterne chez son supérieur. Il entrait la tête haute, rudoyait les domestiques, passait fièrement devant la comtesse quand il la rencontrait, et fixait sur sa fille aînée un regard impudent.

Le succès de ses premières démarches, loin d'apaiser son ambition, n'avait fait que développer en lui une convoitise insatiable. Maître d'un secret d'où dépendait la prospérité de son ancien compagnon d'armes, il voulait user de ce secret sans ménagement. Wernig était riche, et Philippe voulait être riche.

Wernig avait un titre de noblesse, Philippe voulait aussi entrer dans les rangs de la noblesse. Wernig avait fait un brillant mariage, Philippe se croyait en droit comme lui de contracter une alliance du même genre.

Quand il exprima le désir d'obtenir un diplôme qui lui donnerait un titre de noblesse, le comte s'écria que c'était impossible ; mais il était dans la dépendance de cet être exécrable, comme un oiseau sans défense dans les serres d'un vautour, et plus il se débattait sous ses serres cruelles, plus il se sentait comprimé, déchiré par leurs ongles d'acier.

« Impossible ! s'écria l'impitoyable sergent avec son affreux ricanement. Rien n'est impossible à celui qui occupe dans l'État un si haut rang, à celui qui est l'ami du souverain. Tu me feras l'honneur de m'attribuer quelque action d'éclat ; tu diras que tu désires acquitter envers moi une dette de reconnaissance : que je t'ai sauvé la vie. Est-ce vrai ? »

Cette fois encore, le colonel céda, et son infernal persécuteur s'éloigna en rêvant déjà à un autre projet.

Le duc consentit, non sans peine, à signer le diplôme qui lui était demandé. En l'envoyant au comte

par son chambellan, il lui fit dire qu'il était surpris d'une telle requête, et qu'il n'y avait accédé que par une bienveillance extrême.

Wernig était consterné. Philippe triomphait. Mais il n'était pas possible qu'un tel état de choses durât longtemps. Wernig subjugué d'abord, et terrifié par la menace d'une affreuse révélation, avait été si humilié, si torturé par l'impitoyable Lauer, que ses forces et sa patience étaient épuisées, et qu'il en était venu à l'idée de tout braver plutôt que de courber encore la tête sous ce joug exécrable.

Une dernière violence fit éclater sa résolution.

Il venait de recevoir le brevet que le prince lui avait envoyé ; il était près de sa femme et de ses filles, qui l'observaient avec une silencieuse inquiétude, près de son fils qui, le voyant si triste, n'osait lui parler de ses propres tristesses.

Un domestique annonça le lieutenant Weiss.

« Ah ! l'affreux homme ! s'écria la comtesse. Son aspect m'épouvante, son nom seul me fait frissonner. Je ne sais qui il est ni pourquoi il vient vous voir si souvent ; mais ce dont je suis sûre, c'est que c'est dès sa première visite qu'il s'est opéré en vous un si douloureux changement, et que chaque fois qu'il a fran-

chi le seuil de cette porte, je vous ai vu plus sombre et plus agité. Au nom du ciel, qu'y a-t-il donc entre vous et lui? Quel mystère? Dites-le-moi.

— Rien, ma chère Lucy, absolument rien qui puisse vous inquiéter, répondit le comte en essayant de se montrer calme; quelques affaires de discipline, quelques comptes d'administration. Maintenant le corps d'officiers va venir me prendre pour que nous nous rendions ensemble à la parade, voulez-vous assister à cette réception?

— Volontiers, » dit la comtesse rassurée par ces paroles.

Elle entra avec ses enfants dans le salon. Le colonel s'approcha de Philippe, et lui remettant son brevet :

« Êtes-vous content, enfin? lui dit-il à voix basse. Est-ce tout ce que vous avez à me demander?

— Non, répliqua d'un ton sec le lieutenant.

— Quoi donc encore?

— Ce diplôme n'est pour moi qu'un acheminement à la réalisation d'un autre désir. Je veux me marier.

— Soit! je ne m'y oppose pas.

— Mais mon mariage dépend de vous.

— De quelle façon?

— Je veux épouser votre fille Sophie !

— Malheureux ! qu'osez-vous dire, s'écria le colonel avec un sentiment d'horreur.

— Je le veux, » reprit Philippe en dardant un regard pénétrant sur Sophie qui se tenait assise à l'extrémité du salon à côté de sa mère.

En ce moment, les officiers entrèrent, et le colonel, surmontant par un effort surhumain le désordre de son esprit, s'avança courtoisement à leur rencontre.

« Colonel, dit Philippe en se rapprochant de lui, j'aurais une prière particulière à vous adresser.

— Messieurs, dit le colonel en se tournant vers les officiers, voulez-bien me permettre ?... »

Il se retira à l'écart avec le lieutenant, qui lui dit :

« Point de tergiversation : voulez-vous, oui ou non, me donner votre fille ?

— Non, jamais !

— Un dernier mot, un mot irrévocable comme la justice éternelle. Si à l'instant même, vous ne me présentez pas aux officiers qui sont là, comme votre gendre, je révèle publiquement tout ce que je sais.

— Misérable ! s'écria le comte.

— Moi un misérable! beugla Philippe, le visage en feu. C'est vous à qui il faut infliger ce nom.

— Capitaine Tromlitz; dit le colonel, je vous enjoins au nom du duc d'arrêter le lieutenant Weiss.

— Votre épée ! lieutenant, dit Tromlitz.

— Un instant, messieurs, répliqua Weiss d'une voix stridente.

— Ne l'écoutez pas, ne l'écoutez pas, balbutia le colonel en cachant sa tête dans ses mains.

— Voici mon épée, reprit avec un flegme imperturbable le sauvage Weiss, et voici ce que j'ai à vous révéler. Cet homme que vous respectez comme votre colonel n'a pas le droit d'être votre colonel; cet homme qui porte le titre de comte n'est pas plus comte que moi. Lui et moi, nous avons été simples soldats dans le bataillon du vrai comte Wernig. Il a volé la fortune de Wernig, il lui a pris son nom ; il l'a assassiné. »

Ces mots tombèrent coup sur coup des lèvres de Weiss comme des coups de foudre. Les deux filles du colonel y répondirent par un cri lamentable; leur mère s'évanouit dans les bras de Henri, et les officiers restèrent atterrés.

« Capitaine Tromlitz, dit le colonel en se relevant

de toute sa hauteur avec l'énergie du désespoir; accomplissez l'ordre que je vous ai donné. Messieurs, je me rends de ce pas près de notre souverain. »

IV

Wernig ne put rejoindre le duc pour lui faire sa confession ; quelques heures après, il fut arrêté, conduit en prison, et sa femme et ses enfants consignés dans leur demeure. Son attitude dans la fatale scène de la matinée, les faveurs extraordinaires qu'il avait sollicitées pour un simple sergent-major, tout l'accusait. Deux officiers furent envoyés près de Philippe ; comme il n'avait plus rien à ménager, il répondit à leur interrogatoire par un long et minutieux récrit qui ne pouvait plus laisser aucun doute sur la culpabilité du comte.

Dans la même journée, le prince signa l'ordonnance qui traduisait Wernig devant la haute cour de justice, et interdit formellement toute requête, toute démarche en sa faveur.

Le lendemain, le duc était dans son cabinet s'entretenant encore avec son chancelier de cette ter-

rible affaire, dont la ville entière était occupée, lorsqu'un valet de chambre de confiance, qu'il chargeait ordinairement de ses secrets messages, vint lui dire à l'oreille que mademoiselle Othilie demandait à être admise près de lui.

« Othilie ! dit le jeune duc avec un accent de joie. Seule ?

— Non, monseigneur ; elle est avec sa tante.

— Faites-les entrer dans le petit salon ; je vais les recevoir. »

« Eh bien, ma belle Othilie, dit-il en s'avançant vers la jeune fille ; quelle grave raison a pu vous déterminer à venir chercher dans son palais votre prince, que vous ne vouliez pas recevoir dans votre demeure ?

— Monseigneur, répondit Othilie en levant timidement sur le duc ses yeux rougis par les larmes, je viens implorer votre commisération pour une famille si heureuse naguère, et aujourd'hui accablée par l'infortune.

— Vous voulez parler des Wernig, répliqua le prince d'un ton sévère. Je ne veux écouter aucune prière à leur sujet. Ignorez-vous que le père est ac-

cusé des plus grands crimes, et semble lui-même se reconnaître coupable ?

— S'il est coupable, reprit avec candeur l'innocente Othilie, il n'en est que plus à plaindre, et sa femme et ses enfants n'en méritent que plus de pitié.

— Non. C'en est fait, le malheureux entraînera toute sa famille dans l'abîme. J'espère que vous ne pensez plus à vos projets de mariage avec le jeune Wernig, qui est à jamais ruiné, perdu ?

— Ce qui vient de se passer, monseigneur, n'est point de nature à porter la moindre atteinte à mes résolutions. Henri ne m'a point dédaignée, moi, pauvre fille du peuple, quand il était entouré de tous les prestiges du nom, du rang, de la fortune. Pourrais-je l'abandonner maintenant qu'il en est dépossédé ? Il me semble, au contraire, que je l'aime mieux encore depuis que je le sais malheureux, et quelle que soit sa destinée, je ne demande qu'à la partager.

— Est-ce pour me faire ce galant aveu que vous avez désiré être introduite près de moi ? demanda le duc avec un ton marqué d'aigreur.

— Monseigneur, c'est pour invoquer la droiture de votre esprit, la bonté de votre cœur. Pardonnez-moi s'il se glisse dans mon langage un mot qui vous

déplaise. Je n'apporte à vos pieds qu'une noble intention et un profond respect. »

Le prince, dont elle venait de réveiller la jalousie par la détermination qu'elle avait manifestée à l'égard de Henri, mais dont l'âme ne pouvait rester longtemps fermée aux bons sentiments, fut attendri par l'aspect de cette modeste et suave nature.

— Voyons, dit-il avec un accent affectueux, que désirez-vous ?

— Si Votre Altesse daigne me le permettre, je le lui dirai. Le bruit s'est répandu dans la ville que vous alliez livrer le colonel Wernig aux tribunaux sans vouloir le laisser d'abord comparaître devant vous, sans vouloir l'entendre. Cependant il pourrait peut-être vous donner des explications qui détourneraient de lui et de sa famille l'éclat et la honte d'une procédure publique. Monseigneur, vous êtes le souverain juge de vos États, mais vous êtes le père de vos sujets. Vous voulez être juste, mais un acte de bonté peut bien s'accorder avec la justice. La grâce que j'ai à vous demander, c'est que vous vouliez bien recevoir M. Wernig. »

Le duc baissa la tête et garda quelques instants le

silence. Les paroles de l'innocente jeune fille éveillaient une nouvelle pensée dans son esprit :

« Elle a raison, se dit-il. Par le désir d'accomplir un acte de justice, je me suis montré trop rigoureux. Peut-être Wernig n'est-il pas si coupable qu'il le paraît. Peut-être, sans manquer aux lois de l'équité, puis-je empêcher un procès qui produirait un grand scandale. »

Il se promena de long en large dans le salon, absorbé dans ses réflexions, puis, revenant vers Othilie :

« Soit! dit-il ; votre prière est exaucée. Non-seulement je ferai comparaître Wernig, mais toute sa famille, et son accusateur; et vous assisterez vous-même à cette séance, afin que vous sachiez par vous-même ce qu'il en est de cette affreuse affaire. »

A ces mots il sonna, fit appeler son chancelier, lui donna ses ordres, et, quelques minutes, après, Wernig, sa femme, son fils et Philippe étaient réunis devant lui ; Wernig pâle et confus, Philippe avec sa sombre figure enflammée par sa hideuse satisfaction de vengeance, la comtesse et Henri le visage consterné.

« Une terrible accusation a été portée contre vous,

dit le duc en s'adressant au colonel. Avant de vous livrer aux tribunaux, j'ai voulu vous interroger moi-même, par respect pour la mémoire de mon père, que vous avez servi. Êtes-vous en ce moment la victime d'une horrible imposture, qui serait sévèrement punie? étes-vons coupable? Répondez.

— Je suis coupable, » dit Wernig.

A ces mots, un cri déchirant s'échappa des lèvres de la comtesse, et Henri appuya ses mains sur le dos d'un fauteuil pour ne pas tomber.

« Je suis coupable, reprit le colonel après un instant d'un silence mortel, mais non d'un meurtre. Voici mon histoire, je le jure devant Dieu, mon exacte et véridique histoire.

— Je m'appelle Jean Kraut; j'ai été simple soldat avec celui qui a révélé mon crime. En 1812, notre régiment fut appelé à faire la campagne de Russie. Philippe déserta en Pologne, et je ne sus ce qu'il était devenu. Moi, je suivis le capitaine Wernig jusqu'à Moscou. Là, il tomba malade et il mourut. Voici le certificat du prêtre qui l'a assisté à son heure suprême, l'acte officiel de son décès et de son enterrement. Je l'avais soigné comme un serviteur fidèle

dans le cours de sa maladie. A ses derniers moments il me confia ses derniers vœux. Unique et dernier rejeton de la famille ancienne des Wernig, il avait, avant de quitter son pays, réalisé en espèces tous ses biens. Il portait sa fortune dans son portefeuille, et il me pria de remettre cette fortune à une jeune fille qu'il aimait, et qu'il avait laissée à Dresde.

De retour en Allemagne, je voulus m'acquitter de ma mission. Je cherchai la personne qui m'était indiquée. Elle avait quitté Dresde, et personne ne put dire où elle s'était retirée. Alors une fatale, une abominable pensée s'empara de moi. Le comte Wernig était mort après le départ de nos troupes. On ignorait cette mort. Il n'avait ni parents ni héritiers, et j'avais son argent, et j'avais ses papiers. Je me décorai de son nom, je me parai de son titre. La guerre éclatait de nouveau. Avec le nom que j'avais pris, j'entrai dans un des régiments de cette principauté en qualité de capitaine. Trente ans se sont écoulés depuis ce jour funeste, trente ans pendant lesquels j'ai pris à tâche de mener la vie la plus droite et la plus honnête, comme citoyen, comme fonctionnaire, comme père de famille. Mais le crime que j'avais commis, jamais je n'ai pu l'oublier, et la justice de Dieu n'a pu me le pardonner.

— Qu'avez-vous à objecter à ce récit? dit le duc en se tournant vers Philippe.

— Rien, répondit d'une voix sinistre le farouche Weiss, s'il est prouvé que le comte Wernig n'a point été assassiné.

— L'acte qui constate son décès, reprit le prince, est parfaitement en règle et ne peut me laisser le moindre doute. Pour vous punir de votre accusation, vous serez dégradé et enfermé à la forteresse. Quant à vous, colonel, je vous épargnerai les tortures d'un débat judiciaire et d'une sentence publique. Je vous condamne, moi, souverain de ce pays, à un bannissement perpétuel, et je confisque vos biens pour les rendre à celle à qui le legs du comte de Wernig était destiné, ou à ses légitimes héritiers. »

Tous les assistants avaient écouté avec un profond serrement de cœur cet arrêt solennel. Wernig courbait la tête en silence. La comtesse et Henri étaient atterrés. Othilie fit un mouvement pour se jeter aux pieds du prince et implorer sa miséricorde.

D'un geste le duc l'arrêta. Puis, se tournant vers le colonel :

« Comment s'appelait, dit-il, cette jeune fille à la

quelle vous deviez remettre la fortune du comte Wernig ?

— Jeanne Steiner.

— Jeanne Steiner ! s'écrièrent Othilie et sa tante.

— Et où deviez-vous la retrouver ? demanda madame Weiss.

— A Dresde.

— A Dresde ! Juste ciel ! c'était ma pauvre sœur, et Othilie est sa fille !

— C'est vrai, dit l'orpheline en s'avançant vers le duc avec une physionomie radieuse ; et maintenant, comme en vertu de votre arrêt, les biens qui devaient être remis à ma mère me sont accordés, permettez-moi de les remettre à celui qui, étant riche, m'a aimée dans ma pauvreté, à celui qui, s'honorant de porter un noble nom, voulait donner ce nom à une humble fille du peuple, à mon généreux fiancé Henri. »

Henri regarda la jeune fille avec des yeux pleins de larmes, puis se tourna vers son père et sa mère comme pour leur dire : « Voilà celle que vous avez tant dédaignée !

— Ah ! vous êtes une noble créature ! s'écria le duc avec une vive émotion, et le ciel ne pouvait manquer de récompenser votre vertu. Puisque les biens

illégalement acquis par le mandataire du comte Wernig sont restitués, j'adoucirai, autant que la justice me le permettra, sa sentence d'exil, et je garderai son fils à mon service.

— Non point sous le nom que je n'ai pas le droit de porter, dit Henri.

— Très-bien, repliqua le duc. Reprenez le vrai nom de votre père. Par vos talents, par vos sentiments d'honneur, vous l'ennoblirez ; et si jamais, ajouta-t-il en prenant la main d'Othilie et en la plaçant dans celle de son fiancé, si jamais vous pouviez dévier du droit chemin, cette jeune fille, j'en suis sûr, vous y ramènerait. Elle m'a moi-même, par sa vertu, ramené au sentiment de mon devoir. »



III

CIVILISATION ET BARBARIE[1]

PAR M. F. GERSTÆCKER.

I

Près du fleuve du Missouri, à une vingtaine de milles anglais (7 lieues) de la frontière du territoire indien occupé par des tribus de Delawares et de Kickapoos, des colons, attirés par l'appât d'une mine de plomb, avaient peu à peu fondé une petite ville au milieu des bois. La mine n'était pas si

[1] *Aus zwei Theilen der Welt.*

riche qu'on l'avait cru. Lorsque les meilleures veines en furent épuisées, la plupart de ceux qui étaient allés s'établir en ce sauvage district l'abandonnèrent.

A l'époque où remonte notre récit, il n'y avait plus là qu'une douzaine d'habitations, dont la plus grande était celle d'un marchand, et la plus petite celle d'une pauvre veuve, madame Rowland, qui vivait là, avec sa fille adoptive, appelée Rosy, d'une vie fort retirée; elle était très-estimée et très-aimée de ses voisins.

Madame Rowland était la plus ancienne habitante de la chétive bourgade. C'était son mari qui, dans une de ses aventureuses expéditions de chasseur, avait découvert la mine de plomb, et qui, le premier, avait osé entreprendre l'œuvre de l'industrie au milieu des farouches Indiens. Par malheur, il ne voulut pas se souvenir de la fatale destinée d'une quantité d'autres pionniers qui, comme lui, avaient osé pénétrer dans le domaine des Indiens et irriter leur violente nature. Confiant dans sa force, dans son adresse, dans la portée de sa carabine, il brava les périls qui le menaçaient et mourut victime de sa témérité.

Un jour, il avait offensé un chef de Delawares. Le surlendemain, un cri pareil à celui du dindon résonnait à son oreille : il prit son fusil, sortit de sa cabane

pour abattre ce gibier, et jamais on ne le revit. Les Indiens l'avaient trompé par un de ces cris d'animaux qu'ils imitent avec une merveilleuse habileté. Sa femme s'était précipitée de son côté à l'accent d'angoisse qu'elle avait entendu, puis s'était évanouie. Quand elle recouvra sa connaissance, sa demeure était incendiée, et son fils unique avait disparu.

Tout le jour elle fouilla d'une main fiévreuse les débris fumants de son habitation, pour s'assurer que son enfant n'y était point enseveli; elle n'en trouva aucun vestige. Elle erra à travers les forêts, dans un état de folie, poursuivit ses perquisitions dans tous les *loghouses* épars des environs[1], puis enfin se retira à Saint-Louis chez une de ses sœurs, et y resta quatorze années. Bien que dans ce long espace de temps sa douleur se fût assoupie, elle songeait pourtant constamment à ceux qu'elle avait perdus en une effroyable journée. Mais, si elle était à peu près sûre

[1] On donne le nom de *loghouses* aux maisons composées presque exclusivement de bois que les colons primitifs se construisent dans les forêts de l'Amérique. Le colon commence par abattre un certain nombre d'arbres qu'il coupe de la longueur qui lui convient, sans les équarrir ni même les dépouiller de leur écorce. Il visite ensuite les habitations les plus voisines et invite vingt ou trente colons à venir l'aider à dresser sa maison. Les *loghouses* peuvent durer de vingt à quarante ans.

que son mari avait été égorgé par les Indiens, elle ne pouvait écarter de son esprit l'idée que son fils vivait peut-être encore, que peut-être il avait réussi à échapper à la fureur des sauvages, et que quelque voyageur ou quelque fermier lui avait donné un asile.

Sa sœur était morte, lui confiant une aimable fille de douze ans. La malheureuse veuve, qui n'avait plus d'autre parente au monde, résolut de retourner dans sa petite bourgade de Boonville. C'étaient ses souvenirs d'amour et sa tendresse maternelle qui la ramenaient là. Elle se disait que si son fils n'était point à jamais perdu pour elle, c'était là qu'elle avait le plus de chances de découvrir ses traces. Mais six années s'écoulèrent, et malgré ses investigations, et malgré le concours empressé des habitants du district, qui s'intéressaient cordialement aux douleurs de la pauvre femme, elle n'avait pu parvenir à trouver aucun indice sur l'existence de son enfant, elle s'inclinait tristement vers le tombeau.

Par une belle soirée du mois d'août, les habitants de Boonville étaient assis devant la porte de leurs demeures, sous les rameaux des hickories, les hommes ciselant quelques ouvrages en bois près d'un vase en terre d'où s'élevait une épaisse fumée pour écarter

d'eux les moustiques, les femmes cousant leurs vêtements, et de temps à autre rentrant dans leur cuisine pour préparer leur souper.

Le banc placé devant la maison de M. Smith, le marchand, était seul inoccupé. Madame Smith attisait le feu de ses fourneaux, et son mari était retenu par deux Indiens qui venaient de lui apporter du gibier, des fourrures, pour prendre, en échange de ce produit de leur chasse, de la poudre, du plomb, et surtout pour se délecter avec du whiskey.

C'étaient des guerriers de la peuplade des Kickapoos, si l'on peut donner ce noble nom de guerriers à des gens du plus misérable aspect. Leurs couvertures en laine, éraillées, souillées, déchirées, couvraient à peine leurs membres; leur sale chevelure flottante descendait sur leurs épaules comme une crinière. Leurs pantalons étaient rapiécetés grossièrement avec des lambeaux de peau, et leurs mocassins usés tenaient à peine à leurs pieds. A leur ceinture, faite avec l'écorce du hickorey, était suspendu leur scalpel avec une petite pipe en roseau. L'un d'eux avait un objet de luxe, une chemise de coton qui avait pu être blanche autrefois, mais jaunie, moisie, recouverte d'une épaisse poussière, et marquée d'une raie

sur l'épaule, à l'endroit où il portait son fusil. Un rayon de joie éclaira la sale et morne figure de ces deux hommes quand ils virent M. Smith s'approcher du tonneau de whiskey.

Le marché était très-simple et fut rapidement conclu. Les Indiens firent leur provision de poudre, puis ils demandèrent la boisson qui excitait surtout leur convoitise, et s'assirent dans un coin du magasin, entre des sacs de sel et de farine, pour faire leur repas. Ils n'avaient à leur disposition qu'un verre; quand l'un d'eux le tenait entre ses mains, l'autre le regardait avec anxiété, puis, dès qu'il pouvait le reprendre, l'appliquait à ses lèvres avec une sorte de frénésie.

Nonchalamment assis à son comptoir, le marchand les observait dans la torture de leurs minutes d'attente, dans le transport de leur sensualité brutale, avec la placide satisfaction d'un homme qui assiste à un curieux spectacle.

Silencieux et concentrés d'abord, les sauvages s'animèrent peu à peu, à mesure que la liqueur brûlante répandait sa chaleur dans leurs veines et montait à leur cerveau. Bientôt ils se mirent à entonner leurs chansons de guerre, et, autant que le marchand

pouvait en juger avec son imparfaite connaissance de leur langue, ils firent le récit de leurs principaux exploits.

Tout à coup l'un d'eux, prenant la bouteille, où il espérait encore trouver un grand verre de whiskey, et n'en voyant plus tomber que quelques gouttes, s'écria, en l'approchant de la lumière :

« Qu'est-ce que cela signifie ? Il doit y avoir là de l'eau de feu, et elle ne sort pas. »

Son compagnon prit avec curiosité la bouteille, l'examina de tout côté, et ayant remarqué comme l'intérieur en était renfoncé à la base :

« Un grand trou ! s'écria-t-il avec étonnement. L'homme blanc fait des trous à ses bouteilles ! l'Indien doit avoir des bouteilles pleines.

— Oui, oui, reprit l'autre en secouant la tête et en faisant claquer sa langue contre son palais ; c'est là une vilaine chose.

— Mais remarquez donc, répliqua le marchand. que toutes les bouteilles sont faites de la même façon, et que vous avez eu votre juste mesure.

— Non ! beugla celui qui le premier avait été déçu dans son espoir. L'homme blanc a reçu de nous

de bonnes fourrures ! l'homme blanc a fait ici un trou ; il faut que l'homme blanc le remplisse. »

En parlant ainsi, il avait pris la bouteille par le col et présentait au marchand la cavité du fond.

« Quelle plaisante idée ! dit M. Smith ; faut-il donc que je remplisse cette bouteille des deux côtés, par le haut et par le bas ? Il me semble que vous avez suffisamment bu.

— Peu vous importe, répliqua d'une voix rauque le second Indien. Remplissez le trou.

— Soit, dit le marchand, je ne tiens pas à quelques gouttes de whiskey ; mais tiens la bouteille droite. Tu as déjà la tête troublée par la liqueur que tu as prise. »

En un clin d'œil le petit supplément de liquide fut absorbé. Il n'avait fait que surexciter la soif et la convoitise des deux sauvages. Comme le marchand se refusait obstinément à leur accorder une nouvelle ration, l'un d'eux tira une peau de martre qu'il tenait cachée sous sa couverture, et qu'il avait eu probablement l'intention d'échanger contre quelque ustensile de ménage ou quelque objet de luxe pour sa femme ; mais sa passion pour l'eau de feu l'emportait sur ses premières résolutions.

Il jeta la fourrure sur le comptoir et demanda d'abord une demi-bouteille de whiskey, puis une seconde, puis une troisième.

« Encore du whiskey, donne, donne, dit l'Indien d'une voix balbutiante, avec des yeux égarés. Pour une telle peau, tu nous dois au moins encore une bouteille.

— Je ne vous donnerai pas une goutte de plus, répondit le marchand d'un ton résolu, car il savait que les Indiens, assez paisibles, en général, et inoffensifs lorsqu'ils sont à jeun, deviennent dangereux quand ils sont échauffés par les spiritueux. — Vous avez, ajouta-t-il, déjà trop bu, et vous feriez bien d'aller vous reposer quelques heures pour dissiper votre ivresse.

— Repos! ivresse! qu'est-ce que ces sottises-là? s'écria le plus âgé des sauvages en prenant la bouteille et en la lançant contre la muraille.... Ah! ah! l'homme blanc veut nous enseigner la sobriété... L'homme blanc est un enfant... Du whiskey! du whiskey!

— Non; je ne vous en donnerai plus, reprit M. Smith. Mais, voyons, faites voir que vous êtes de bons Indiens, doux et raisonnables. Je vais vous con-

duire dans mon hangar, vous y dormirez en paix, et demain matin, à l'heure de votre départ, je vous verserai un grand verre de whiskey.

— Un grand verre! très-bien ; mais tout de suite, et un autre demain.

— Non ; rien à présent.

— Va-t'en au diable ! murmura le plus jeune Indien. L'homme blanc est un fourbe ; l'homme blanc trompe l'homme rouge.

— Ah ! ah ! balbutia l'autre, tu me donnerais bien du whiskey pour savoir ce que je sais.

— C'est possible.

— C'est possible ! en doutes-tu ? L'Indien connaît des secrets que l'homme blanc payerait cher. Mais du whiskey, du whiskey !

— Rien ! s'écria M. Smith. Garde ton secret ; moi je garde ma liqueur, c'est ce qu'il y a de plus sage.

— Tu crois ! ah ! ah ! mon secret vaut un tonneau.... deux tonneaux.... Un homme blanc parmi les peaux rouges.... Ah ! ah !... un grand guerrier ! »

Le jeune chasseur, qui avait conservé plus de calme que son compagnon, le voyant s'engager dans une indiscrétion qui pouvait avoir pour tous deux de gra-

ves inconvénients, le prit par le bras et chercha à l'entraîner hors du magasin.

« Laisse-moi, lui dit l'autre; du whiskey ! du whiskey, » répéta-t-il avec l'accent de son cri de guerre, un accent si vibrant que les enfants qui l'entendirent s'arrêtèrent dans leurs jeux, et que les vieillards de Boonville en furent péniblement émus.

Cependant l'attention de Smith était éveillée. A cette vague mention d'un homme blanc parmi les Indiens, une idée lui était venue, une idée qui tenait à madame Rowland, et il résolut d'obtenir un éclaircissement.

« Qu'as-tu dit ? demanda-t-il à l'Indien en se rapprochant de lui.

« Ah ! ah ! répliqua le sauvage.... j'ai donc raison.... L'homme blanc donnera bien une tonne de whiskey pour savoir l'histoire. »

Smith lui remplit un verre et fixa sur lui un regard pénétrant; mais déjà le sauvage n'était plus en état de parler ni de se tenir sur ses jambes, et il n'y avait rien à attendre de son compagnon, qui était aussi égaré par l'ivresse, et qui feignait de l'être plus encore pour échapper à toute question.

Le marchand prit le parti de faire entrer ces deux

hommes dans un petit bâtiment attenant à sa demeure, où il avait coutume d'entreposer une partie de ses denrées. Il leur jeta quelques peaux d'ours et de cerf pour leur servir de couche, puis se retira en fermant avec soin les portes et en se disant que le lendemain matin il tâcherait de découvrir leur secret.

Mais le lendemain le hangar était vide. Les deux sauvages avaient pratiqué une ouverture dans le toit et s'étaient évadés, emportant, par mesure de précaution, pour leur voyage, deux quartiers de daim que le marchand avait achetés la veille.

Cette petite perte matérielle n'affligea point l'honnête marchand. Il eût volontiers fait un plus grand sacrifice pour arriver à la découverte du mystère qui peut-être se rattachait à l'histoire de la pauvre veuve. Maintenant comment retrouver les Indiens, et comment obtenir d'eux une explication? C'était là de quoi il s'inquiétait. En travaillant, il y réfléchit, sans pouvoir trouver une solution, et il n'osait communiquer ses idées à la pauvre veuve, de peur de lui causer une nouvelle douleur par une nouvelle déception.

Il était encore plongé dans ses réflexions, quand il

vit passer un jeune homme qui était précisément celui à qui il désirait confier ses perplexités.

« Holà ! Tòm, s'écria-t-il.

— Bonjour, monsieur Smith, » répondit Tom d'un ton très-amical, en s'approchant du négociant.

Tom Fairfield était un bon et robuste garçon, plein de courage, chasseur intrépide. En ce moment, il paraissait prêt à entreprendre une de ses fréquentes expéditions ; il avait sa carabine sur l'épaule, une bride à la main pour prendre son cheval qui paissait à quelque distance, et une couverture de laine pour camper à l'endroit où la nuit le surprendrait.

« Écoutez, Tom, dit le marchand d'un air grave, en conduisant le jeune homme dans sa boutique. Vous voyez souvent madame Rowland.... Ne rougissez pas, et prenez un verre de liqueur. Chacun sait que vous faites la cour à mademoiselle Rosy.

— Quelle idée! dit Tom en vidant d'un trait le verre qui lui était offert.

— Pourquoi voudriez-vous le nier ? reprit le marchand. Est-ce par pure amitié que vous prenez tant de soin de la nièce de la pauvre veuve, que vous lui faites sa provision de bois et de gibier?

— Ces braves femmes n'ont personne pour....

— Bah ! bah ! Mais n'importe : Rosy est une aimable jeune fille, et vous êtes un bon chasseur, un honnête et laborieux garçon. Rien ne vous empêche d'entrer en ménage. J'ai seulement une question à vous adresser. Voulez-vous rendre un grand, très-grand service à madame Rowland ?

— De quoi s'agit-il ? s'écria le jeune homme, ému de l'accent solennel de M. Smith. Si ce que vous pensez est en mon pouvoir...

— Vous allez en juger, » répondit le marchand.

Et alors il lui raconta ce qui s'était passé la veille dans son magasin.

Fairfield l'écouta avec une profonde attention, puis s'écria :

— Vous croyez donc que le fils de madame Rowland est parmi les Indiens?

— Je ne sais, en vérité, ce qu'on peut croire, mais il y a un blanc dans cette sauvage peuplade. Pourquoi ne serait-ce pas le fils de la veuve ? Mais le voyage est difficile, et il n'y a qu'un homme comme vous qui oserait l'entreprendre. A quelle distance est la tribu des Kouzas ?

— Peu importe la distance. Par malheur, cette tribu est très-nombreuse et fort dispersée. De plus

les Indiens sont d'un caractère mystérieux, et l'on aura de la peine à obtenir d'eux quelque éclaircissement.

— Quel âge doit avoir ce fils?

— Vingt-cinq ans. Hier encore madame Rowland m'en parlait. C'était l'anniversaire de sa naissance. Ne lui dites pas un mot de nos idées. Une nouvelle attente, une nouvelle angoisse la tuerait.

— C'est précisément la réflexion que j'ai faite, et voilà pourquoi j'étais si désireux de vous voir. Quel bonheur si vous pouviez revenir avec lui ! »

La figure épanouie de Tom indiquait assez comme il s'associait à ce rêve de bonheur. Il passa la main sur son front en souriant, puis dit au marchand :

« Vous vous intéressez à la malheureuse veuve, et je vous en remercie. Mais vous ne savez pas quelle joie ce serait pour moi si je pouvais lui rendre le fils qu'elle regrette sans cesse. Vous m'avez rendu, par votre confidence, un service dont je vous serai à jamais obligé. Je pars pour le domaine des Kouzas à l'instant même.

— A l'instant? est-il possible? un trajet de cent vingt milles au moins exige d'autres préparatifs que

ceux que vous pouvez faire pour vous mettre à la poursuite d'un cerf ou d'un ours.

— Pourquoi donc? Que je reste huit jours en un endroit ou en un autre, il n'y a rien là de si inquiétant.

— Mais il vous faut des aliments?

— La forêt m'en fournira; ma selle sera mon oreiller, ma couverture sera mon lit. Cela me suffit. »

Malgré les représentations du marchand, le jeune chasseur résolut de se mettre immédiatement en route. Seulement il consentit à joindre à son léger bagage un pain de maïs, un morceau de lard pour assaisonner ses rôtis de gibier, et du café moulu.

Un moment après, il prenait cordialement congé de M. Smith, en lui recommandant même de ne rien dire de cette entreprise à madame Smith; ce à quoi le bon négociant répondit par un signe de tête significatif, car il connaissait l'humeur babillarde de sa femme.

Fairfield partit. M. Smith, qui l'avait reconduit hors de sa demeure, le suivit d'un regard pensif aussi longtemps qu'il put l'apercevoir, puis rentra dans sa boutique et appela madame Smith.

« Si on vient me demander, dit-il, vous saurez que je suis chez Cowley. »

Et il se dirigea à pas lents, les mains croisées derrière le dos, vers la maison de son voisin.

« Hum! se dit madame Smith, assise devant sa cheminée, dont la flamme faisait ressortir le pourpre de son nez entre ses deux petits yeux gris. « Je vais chez Cowley; si l'on vient me demander, je suis chez Cowley. » Le mari va chez Cowley, et la femme n'y va pas. Elle est obligée de rester au logis, de prendre soin du ménage, de courir à la boutique s'il arrive un chaland. Quelle triste existence! Mais il se passe quelque chose... Pourquoi, contre son habitude, mon mari s'est-il levé de si bonne heure? Qu'est-ce que cet entretien mystérieux sur madame Rowland? Ah! quand j'ai envie de découvrir vos secrets, mon bon monsieur Smith, je n'ai point de coton dans les oreilles, et j'ai bien entendu ce qui s'est dit : Madame Rowland a parlé hier de lui... Le jeune homme est parmi les Indiens... M. Tom va le chercher... Oh! oh! monsieur Smith, nous ne sommes pas si sotte que vous le supposez. Ainsi, voilà le garçon retrouvé, et mon mari mêlé à toute cette affaire! et les sauvages qui vont sans doute

encore revenir. Les misérables! quel vacarme ils ont fait hier! Et que dira le révérend Billygoat, quand je lui raconterai toute cette histoire? Et on voudrait me cacher, à moi, ces événements, et on va porter aux Cowley la primeur des nouvelles, et l'on réserve pour des étrangers ce qu'on devrait d'abord confier à sa femme! Non, non, mon digne monsieur Smith, les choses ne se passeront pas ainsi! J'ai déjà eu bien des fois l'idée d'aller chez madame Rowland. Maintenant, ma patience est épuisée, et nous verrons s'il n'y a pas autant de finesse dans ma tête que dans celle de mon mari. »

Dans ses agitations, madame Smith s'en allait de long en large à travers sa cuisine, continuant son monologue au milieu de ses casseroles. Cependant la réflexion calma ses premiers emportements. Avant de faire sa visite à madame Rowland, elle résolut d'appliquer son habileté à obtenir un aveu de son mari. Mais douze jours s'écoulèrent, douze jours pendant lesquels le marchand résista obstinément à toutes les questions, à toutes les cajoleries de sa curieuse moitié.

II

Tom ne revenait pas; personne ne pouvait s'expliquer sa subite disparition, et ses amis s'inquiétaient de sa longue absence.

Deux semaines après le départ du jeune chasseur, madame Smith, qui n'avait pu vaincre la ténacité de son mari, se décida à se rendre chez madame Rowland. « Après tout, se disait-elle, je lui dois un témoignage de politesse, à cette bonne femme, et son intérieur est assez intéressant à observer. »

C'était par une nébuleuse journée de septembre; la vieille veuve était assise dans son fauteuil, emmaillottée dans ses couvertures, car l'aiguillon du premier vent d'automne la faisait souffrir, et depuis quelque temps elle se sentait bien affaiblie. Près d'elle, sur un tabouret, était la jolie Rosy, une main posée sur les genoux de sa mère adoptive, et de l'autre tenant le livre des saintes Écritures, dont elle lisait pieusement, à haute voix, les pages les plus touchantes.

Elle venait de lire le Sermon sur la montagne, et une larme roulait sous ses paupières. Elle leva les

yeux sur sa mère, dont elle ne pouvait voir sans émotion la pâle et triste figure, et lui dit :

« Faut-il continuer ma lecture ?

— Assez, mon enfant, répondit la vieille femme en passant ses doigts amaigris dans les cheveux ondulants de l'orpheline, assez ; j'ai peur que ta voix ne soit fatiguée, et tu as encore plusieurs choses à faire. Je pense que tu devrais aller chez Cowley, et le prier de nous envoyer son nègre un instant pour nous fendre du bois. Tom ne viendra pas encore aujourd'hui.

— M. Cowley a prévenu tes désirs. Il nous a envoyé une ample provision de bois ce matin, pendant que tu dormais.

— Quels braves gens que ces Cowley ! Que Dieu les récompense de leur charité ! C'est pourtant triste d'être ainsi seule dans le monde, sans un ami, sans un enfant.

— Ma mère ! murmura Rosy.

— Tu as raison, mon enfant. Je suis peut-être injuste envers Fairfield ; mais s'il ne revenait pas... s'il avait aussi... Pardon, ma fille. Tu sais qu'il y a des jours où tout m'apparaît si sombre, hélas ! et je ne comprends pas comment une faible femme telle que moi survit aux hommes les plus forts. Oh ! c'est cruel,

de vivre en regrettant perpétuellement ceux que l'on a aimés, et cruel de ne pouvoir mourir quand on n'espère plus revoir l'enfant qu'on a perdu.

— Ma mère! ma mère! dit la jeune fille en pleurant et en appuyant sa tête sur l'épaule de la veuve. Si je ne puis remplacer ton fils, je t'aime pourtant comme ma vraie mère. »

Madame Rowland prit la jeune fille dans ses bras et la serra en silence sur son cœur.

Tout à coup on entendit frapper. Rosy courut, joyeuse, à la porte. Madame Rowland se leva avec vivacité de son fauteuil. Le coup qu'on venait de frapper ressemblait à celui de Tom; et avec quelle anxiété la jeune fille l'attendait, d'heure en heure, depuis quinze jours !

D'une main tremblante de bonheur, Rosy tira le loquet; puis, à la vue de madame Smith, ne put comprimer un soupir, tandis que madame Rowland retombait sur son siége, dans l'amertume de sa déception.

Mais il n'était plus possible d'échapper à cette visite, et madame Smith n'était pas femme à se laisser déconcerter par un peu de froideur. Elle s'avança d'un pas rapide vers la veuve, disant qu'elle aurait dû lui

demander la permission de se présenter chez elle, mais que, passant près de sa demeure, elle n'avait pu résister au désir d'entrer pour s'informer de l'état de la chère malade.

A ces démonstrations d'affection, madame Rowland répondit brièvement, dans l'intention d'abréger l'entretien. Mais la femme du marchand, après avoir répété d'un ton résolu : « J'espère que je ne vous gêne pas? » prit une chaise, ôta son chapeau, ses gants, tira de sa poche une petite pipe en roseau, la bourra de tabac, l'alluma, et se mit à son aise comme si elle était à son propre foyer.

Hors d'état de s'engager dans une conversation qui ne lui offrait aucun intérêt, madame Rowland pencha la tête sur son oreiller et ferma les yeux. Madame Smith comprit que la malade avait besoin de repos, et réfléchit en même temps qu'elle arriverait plus tôt à son but en causant avec la jeune fille.

« Ah! lui dit-elle, il y aura ici bientôt plus d'animation. Quand un homme entre dans un intérieur de famille, il en change nécessairement l'existence. »

Rosy la regarda d'un air étonné et en rougissant.

« Allons, reprit madame Smith, vous n'avez pas besoin de feindre. Je connais toute l'histoire, et je

n'en dirai mot. Je serai muette comme le tombeau.

— Mais, chère madame Smith?...

— Mais, chère mademoiselle Rosy, si vous ne voulez pas avoir confiance en moi, vous en avez le droit. Permettez-moi seulement de vous demander combien il y a de temps qu'il est perdu.

— Perdu! vous croyez donc qu'il est perdu? s'écria avec un accent d'angoisse la jeune fille, qui ne pensait qu'à Fairfield.

— Comment donc! répliqua madame Smith en souriant. Ce qu'il y a de plus heureux, c'est qu'il ait été perdu; et ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'on le retrouve dans une peuplade sauvage. Combien donc voilà-t-il d'années que madame Rowland en est séparée?

— Madame Rowland?» balbutia Rosy dans un trouble extrême.

En même temps la vieille femme, comme si elle avait été réveillée par son nom, souleva sa tête, entr'ouvrit les yeux, et regarda la femme du marchand.

« Environ une vingtaine d'années, reprit l'imperturbable madame Smith. Oui, je sais tous les détails de ce fatal événement; je les ai assez entendu raconter. Pourvu cependant qu'on lui lave la figure avant

de le ramener! Car voir un homme avec des joues peintes en bleu, un nez peint en jaune, des oreilles rouges, des lèvres vertes, et le scalpel... le scalpel! oh! c'est affreux!

— Madame Smith! s'écria la veuve en se levant de son fauteuil avec une émotion indicible.

— Ma bonne mère! murmura Rosy en se précipitant vers elle pour la calmer, ne vous agitez pas; c'est un malentendu.

— Pardon, dit madame Smith, je ne pensais pas que vous puissiez nous écouter. Non, il ne faut plus penser au scalpel. Si le jeune homme s'est livré à cette horrible coutume (et il est probable qu'il aura voulu, comme les Indiens, avoir ces sanglants trophées de victoire), M. Billygoat le ramènera aux vrais sentiments du chrétien. C'est un excellent homme, M. Billygoat.

— Mais, madame Smith, balbutia la malade en tremblant de tous ses membres, comme si elle avait la fièvre, qui donc pense au scalpel? qui donc porte les couleurs et les tatouages des Indiens? qui a été perdu il y a vingt ans? qui est retrouvé?... Mon Dieu! mon Dieu! il me semble que toute la chambre tourne autour de moi.

— Pourquoi, chère madame Rowland, répliqua la femme du marchand, voulez-vous être si mystérieuse avec moi? Je sais tout. Je sais que Tom Fairfield est parti pour aller le chercher; seulement, je n'ai pu distinguer le nom de la tribu où l'on doit le trouver.

— Tom Fairfield parti pour aller le chercher! s'écria la veuve d'une voix étouffée, en se pressant le front entre les deux mains. Seigneur! est-ce un rêve, ou la douleur m'a-t-elle rendue folle?

— Non, je n'ai jamais vu une créature pareille, » murmura madame Smith, qui, malgré son assurance, se sentait un peu troublée de l'extrême agitation de la pauvre veuve.

Rosy, effrayée, lui fit signe de se taire; mais il était trop tard. La malade surprit ce signe, et, avec l'habileté avec laquelle l'aliéné trompe la surveillance de son gardien, elle saisit l'occasion de découvrir le secret auquel était suspendue son existence.

— Vous avez raison, dit-elle, ma bonne madame Smith, en s'efforçant de sourire pour dissimuler sa mortelle angoisse, nous n'avons rien à vous cacher.

— Ah! voyez-vous, s'écria avec un accent de

triomphe l'aveugle indiscrète. J'en étais, sûre et cependant mon mari...

— Et Tom Fairfield est allé le chercher et doit le ramener à Boonville?...

— Ma chère mère! dit Rosy, qui s'effrayait de l'état de surexcitation où elle voyait la vieille femme.

— Laisse-moi, mon enfant, laisse-moi. Je suis très-bien; et vous pensez donc, madame, que Tom Fairfield...

— Doit bientôt revenir! oui; et il ramènera...

— Il ramènera...

— Vous savez bien! votre fils!

— Ah! s'écria la tendre mère d'une voix qui retentit dans les entrailles de Rosy et de madame Smith.

— Oh! madame, dit la jeune fille, qu'avez-vous fait? Vous la tuez. »

Madame Smith l'écouta avec effroi. En ce moment seulement l'idée lui vint qu'elle pouvait bien avoir commis une imprudence, et lorsqu'elle en eut acquis la preuve par les explications que lui donna Rosy, elle en fut extrêmement affectée; car au fond elle était bonne. Pour réparer autant que possible la faute dont elle se repentait amèrement, elle resta près de

Rosy, l'aida à soutenir, à apaiser la malade, et ne s'éloigna que lorsqu'elle vit madame Rowland, épuisée par ses émotions, tomber dans un profond sommeil.

A son réveil, la malade parut comme transformée. Rosy avait ingénieusement préparé un sujet de conversation pour la détourner d'une idée dont elle redoutait les conséquences. Mais madame Rowland, en ouvrant les yeux, lui demanda si Tom n'était pas de retour; et comme la jeune fille essayait de l'amener à une autre préoccupation, elle revint à sa pensée fixe, et lui dit avec un grand calme ce qu'elle espérait, et qu'elle savait quel saisissement, mais aussi quelle félicité elle éprouverait en ce moment suprême, après vingt années de larmes.

Toute la journée, madame Rowland parut très-calme et très-ferme. Plusieurs fois elle demanda à Rosy si ceux qu'elle attendait n'étaient pas revenus, et lui fit promettre de ne rien lui cacher. Seulement elle n'osait prononcer le nom de son fils.

Vers cinq heures, elle répétait de nouveau ses mêmes questions, quand soudain elle entendit frapper à la porte. Elle se leva précipitamment et jeta un cri. Tom Fairfield entrait, mais seul.

Avant qu'il eût pu prononcer un mot, elle lui dit d'une voix tremblante, en fixant sur lui un regard effaré :

« Où est-il?

— Au nom de Dieu! s'écria Tom, en se retournant vers Rosy, comment votre mère sait-elle?...

— Où est-il? répéta la malheureuse mère; voulez-vous donc me faire mourir?

— Elle sait tout, » murmura la jeune fille en pleurant.

Et Tom, ne comprenant pas comment ce secret avait pu lui être révélé, mais voyant qu'il ne pouvait garder les prudentes précautions qu'il avait cru devoir prendre, lui avoua qu'il avait retrouvé son fils sain et sauf, et qu'il le lui ramènerait le lendemain.

« Demain!... demain! s'écria-t-elle; mais aujourd'hui, tout de suite. Je suis parfaitement calme. Une nuit d'attente serait une torture. Il faut que je revoie l'enfant que je pleure depuis tant d'années. »

En vain Tom insista pour obtenir un délai; la pauvre mère ne voulait admettre aucun retard. Fairfield la conjura de modérer ses transports, et sortit pour aller chercher son fils. Pendant ce temps, M. Smith était occupé à faire la toilette du jeune

Américain, qui était devenu pareil à un sauvage. Il l'obligeait à enlever le plâtrage de sa figure, à échanger son costume d'Indien contre des vêtements européens. Il lui donnait un gilet, une chemise, et un pantalon.

Le nom de sa mère subjuguait toutes ses résistances. Ce nom avait retenti à son oreille, comme une magique parole, dans la tribu qui l'avait adopté, et l'avait seul déterminé à quitter son wigwam pour rentrer à Boonville. Mais ni la puissance de ce nom, ni les instances du généreux marchand, ne purent le décider à chausser des souliers, qui, disait-il, lui paralysaient les pieds, ni à prendre un chapeau qui lui serrait le front, et il fallut se résoudre à le conduire pieds nus et tête nue dans la demeure de sa mère.

Il s'arrêta à la porte de cette demeure dans une agitation inexprimable :

« J'ai froid, » dit-il à Tom en lui prenant le bras.

Et il porta sa main à son cœur, comme pour en étouffer les mouvements convulsifs.

En ce moment, la malade était en proie à une autre commotion, tenant la main de Rosy comme pour s'assurer de cet appui fidèle. Elle entendait des pas...

elle distinguait un son de voix... Toute sa vie était suspendue à cet accent.

La porte s'ouvrit. Fairfield s'avança sur le seuil. Près de lui était le jeune homme, à la tête nue, au visage bronzé. Par une force surnaturelle, la malade se leva seule, s'élança seule dans la chambre.

« Mon fils ! mon fils ! s'écria-t-elle.

— Ma mère ! dit le jeune Indien en se précipitant dans les bras de la vieille femme. Elle se serra sur son cœur, comme si elle ne pouvait plus s'en détacher, et, dans l'ardeur de cette étreinte, dans l'extase de son bonheur, elle se sentait défaillir.

— Mon doux enfant ! mon enfant bien-aimé, murmura-t-elle, lorsqu'il l'eut reconduite doucement à sa place habituelle, que d'ennuis, de regrets, d'angoisses, de deuil ! mais quelle joie Dieu m'a donnée avant ma dernière heure ! »

Et son fils John était à ses genoux, les yeux humides, les lèvres tremblantes. Il leva la tête et jeta un regard autour de lui comme pour voir si l'homme blanc ne riait pas de sa faiblesse. Mais Tom et Rosy avaient disparu ; il était seul avec sa mère.

Longtemps ils restèrent seuls ainsi, et John lui

murmurait de son mieux, dans la langue qu'il avait presque oubliée, les noms les plus tendres.

Tom entra avec Rosy et M. Smith, et raconta son aventureuse expédition.

Quatre jours après son départ de Boonville, il arrivait dans la tribu des Kouzas et commençait ses investigations; mais d'abord il ne put obtenir de ceux auxquels il s'adressait aucune réponse positive. Les uns semblaient ne pas le comprendre, d'autres niaient énergiquement qu'il y eût un blanc parmi eux. Quelques-uns, moins hardis, disaient d'un air embarrassé qu'ils croyaient se souvenir confusément d'avoir vu un jeune Américain dans leur peuplade. Cette première enquête, loin de décourager le jeune chasseur, l'affermit au contraire dans son espoir. Enfin il trouva un Canadien qui depuis longtemps vivait avec les sauvages et qui le mit sur la voie. Il le conduisit dans le village où demeurait John, qu'on appelait le Cerf-Blanc. John déclara d'abord qu'il était Indien de naissance, qu'il ne comprenait pas un mot d'anglais; cependant il prêta l'oreille aux discours de Tom, et peu à peu s'émut en l'entendant parler de la pauvre vieille veuve qui depuis si long-

temps déplorait la perte de son fils et n'aspirait qu'à le revoir avant de mourir.

« Eh quoi! dit le jeune chasseur en remarquant cette émotion, le Cerf-Blanc laissera-t-il sa mère dans l'abandon? Elle n'a personne pour lui faire son wigwam, pour lui tuer du gibier. Faut-il que des étrangers lui creusent sa tombe pour préserver ses ossements de la voracité des loups et de la rapacité des vautours?

— Ah! s'écria John en portant la main à son front. L'homme blanc a raison; le Cerf-Blanc est un mauvais fils. »

Et à ces mots il s'enfuit dans la forêt. Tom courut après lui et ne put le rejoindre. Le lendemain il le chercha en vain de tous côtés; John avait disparu.

Désespéré de ses infructueuses perquisitions, le jeune chasseur bridait son cheval pour retourner dans la tente des Canadiens, lorsqu'il vit venir John, revêtu de son costume de guerrier, monté sur un vigoureux poney, et qui lui dit qu'il était prêt à le suivre. Plusieurs hommes de la tribu essayèrent de s'opposer à son départ; mais John ne se laissa point intimider par leurs menaces : avec son tomahawk dans une de ses mains, son fusil dans l'autre, il s'élança fièrement

à travers les rangs de ceux qui voulaient l'arrêter, et poursuivit tranquillement sa route.

Quand ce récit fut achevé, madame Rowland dit à son fils qu'il fallait qu'il lui jurât de ne plus jamais la quitter, et John lui fit cette promesse en lui baisant tendrement la main.

Un mois s'écoula. Madame Rowland, qui d'abord avait été comme ravivée et rajeunie par le retour de son fils, retomba bientôt, par l'effet même des violentes émotions qu'elle avait éprouvées, dans un sinistre état d'affaissement et de langueur.

John s'habituait peu à peu aux exigences de la vie civilisée. Il avait adopté le costume complet des Américains, y compris le chapeau et les souliers. Il s'asseyait à table et se servait de la cuiller et de la fourchette. Il aimait à rester près de sa mère, passait quelquefois des heures entières au chevet de son lit, les yeux fixés sur sa pâle figure. Cependant il conservait la nature violente, impétueuse, que les mœurs de la peuplade sauvage avaient développée en lui. Rosy seule le subjuguait. Dès qu'il se révoltait contre les nouvelles habitudes qu'on cherchait à lui imposer dès qu'il laissait éclater son caractère impérieux, un mot, un regard de la jeune fille suffisait pour

l'apaiser. Sa mère elle-même n'avait pu prendre sur lui un tel ascendant.

Mais il y avait à Boonville trois personnes pour lesquelles il éprouvait un sentiment de répulsion insurmontable. La première était madame Smith, qui l'avait tellement impatienté par ses questions, que, lorsqu'il la voyait venir, il échappait à ses visites en sautant par la fenêtre.

La seconde était le révérend Billygoat, qui avait entrepris de le convertir au christianisme. Pour faire plaisir à sa mère, et surtout à Rosy, il écoutait en silence, avec la plus parfaite apparence de docilité, les longs discours du zélé pasteur ; mais au fond du cœur il l'abhorrait, et par le fait abhorrait la religion que le vieillard prenait à tâche de lui enseigner.

La troisième personne odieuse à John, c'était celui-là même qui l'avait ramené au foyer maternel, c'était le brave Tom Fairfield. Pendant quelques jours l'un et l'autre cependant parurent être inséparables. Tom donnait au jeune sauvage d'utiles conseils et d'affectueux encouragements. Mais en voyant son libérateur rester sans cesse comme un ami intime dans la demeure de sa mère, John prit de plus en plus envers lui une attitude froide, défiante et parfois même hostile.

Madame Rowland s'affaiblissait de telle sorte, qu'on devait prévoir sa fin prochaine. Rosy la soignait avec la tendresse de la fille la plus dévouée. John ne la quittait que de temps à autre pour aller dans les bois tuer un dindon ou un cerf. Dès que sa provision de gibier était faite, il revenait s'asseoir près du lit de sa mère, et restait silencieux, suivant perpétuellement du regard Rosy.

L'automne vint avec ses jours froids et nébuleux. Les feuilles des arbres tombaient au souffle du vent, et l'existence de la pauvre veuve semblait s'en aller avec ces feuilles. Cependant elle aurait voulu vivre encore pour jouir de l'aspect de ce fils qu'elle avait tant regretté, et qui lui témoignait une naïve, une profonde tendresse. Elle se demandait en frémissant ce qu'il deviendrait quand elle ne serait plus de ce monde ; elle n'avait qu'un espoir, c'était que Tom Fairfield épouserait Rosy, et que tous deux ils empêcheraient John de retourner près des Indiens. Pour sa petite Rosy, elle désirait aussi ardemment que ce mariage fût promptement conclu.

Mais lorsqu'elle exprima ce désir à son fils, elle fut frappée de l'émotion qu'il en ressentit. Il l'écouta la tête baissée, le visage morose, sans répondre un mot.

Deux fois sa mère lui demanda s'il ne se réjouirait pas de voir sa bonne sœur Rosy unie à un honnête homme, qui serait pour elle un sûr appui.

Enfin il lui répondit :

« Rosy veut-elle épouser le chasseur blanc?

— L'un et l'autre, dit madame Rowland, s'aiment depuis longtemps.

— Bien ! » répliqua froidement John.

Puis il sortit, s'en alla dans la forêt, y resta tout le jour, et le soir se retira dans sa chambre, sans rien dire à personne.

A partir de ce moment, il ne dissimula plus ses inimitiés. Si madame Smith l'importunait encore par ses perpétuelles questions, elle pouvait être sûre que le soir elle verrait tomber par la cheminée des pierres dans ses casseroles, et que la nuit ses volailles seraient effarouchées. Si le père Billygoat lui faisait un de ses longs sermons, dans la journée même, la palissade de son enclos était brisée, et quelquefois une de ses vaches tombait frappée d'une balle.

Madame Smith, M. Billygoat, jetaient alors les hauts cris, et dénonçaient le jeune sauvage à l'animadversion des habitants de la bourgade, qui, le regardant

comme un être dangereux, n'aspiraient qu'à le voir partir.

John comprimait cependant ses sentiments de haine envers Fairfield ; un jour même il lui sauva la vie. Un ours à demi blessé s'était élancé sur le jeune chasseur, qui n'avait pour se défendre que son couteau. Ce couteau se brisa entre ses mains, et c'en était fait du brave Tom, aux prises avec l'animal furieux, quand tout à coup John, que le coup de fusil avait attiré de ce côté, se précipita sur l'ours et lui enfonça sa lame aiguë dans la poitrine.

Fairfield, délivré d'un si grand péril, lui tendit la main en lui exprimant cordialement sa reconnaissance ; mais le fils adoptif des Indiens se détourna froidement, s'enfuit dans le bois, et, de retour dans sa chaumière, ne dit pas un mot de cette aventure. Ce fut Tom qui la raconta avec une vive expression de gratitude pour son libérateur, et comme madame Rowland embrassait son fils en applaudissant à son courage, et comme Rosy l'appelait son bon frère, son cher frère, John éprouva une émotion d'attendrissement qu'il n'avait pas encore ressentie. Ce jour-là, il aurait subi avec une parfaite patience les interrogatoires de madame Smith et les sermons du père Billygoat.

Cependant la malade déclinait visiblement ; ses deux enfants ne la quittaient plus.

Un soir, à la lumière du crépuscule qui projetait sur son visage défait une lueur de pourpre : « Rosy, dit-elle, Tom, je suis délivrée de ma douleur ; je ne souffre plus. Ma dernière heure approche. Il est triste pour moi cependant de penser que vous n'êtes pas encore mariés ; mais vous le serez, Tom, et vous aurez soin de mon fils, n'est-ce pas ? vous l'aimerez comme un frère ?

— Oui, ce sera mon frère, répondit Tom, je vous le jure ; je le chérirai, je lui dévouerai ma vie.

— Et toi, John, reprit madame Rowland, dis que tu te souviendras de ta mère, que tu resteras fidèle à sa tombe ? »

John, qui depuis quelques instants luttait contre une émotion qu'il s'efforçait de combattre, dans son orgueil de sauvage, pour ne pas laisser paraître un signe de faiblesse devant un homme blanc, John ne put se vaincre plus longtemps ; il tomba à genoux, et appuya, en sanglotant, sa tête sur le lit de sa mère.

« Mon bon John ! murmura madame Rowland, mon cher enfant !

— Ma mère! ma mère ! » s'écria-t-il avec un tremblement convulsif, en levant les yeux sur elle et en voyant ses traits se décomposer.

Mais la pauvre mère ne répondit plus ; sa main mourante se roidit en prenant la main de son fils. Son regard s'éteignit en s'arrêtant sur Rosy et Fairfield.

Le lendemain, John creusa une fosse à l'endroit où s'était élevée la cabane de son père. C'était là que la veuve avait voulu être ensevelie.

Cette douloureuse tâche accomplie, il disparut, et pendant trois jours on ne le revit pas. Lorsqu'il rentra dans la maison habitée par Rosy, il était triste et silencieux, mais humble et doux comme un enfant. Le père Billygoat, dont il avait si cruellement trompé l'espoir, n'osait se fier à cette douceur, et la regardait comme un masque plus inquiétant que les libres manifestations de sa turbulente nature.

Cependant le jeune élève des Indiens vivait de la vie la plus calme et la plus retirée. Au point du jour, il se levait, allumait du feu, préparait lui-même son déjeuner ; puis, après avoir fendu du bois pour Rosy, il se retirait dans la forêt. Tantôt il amassait une provision de gibier, tantôt il tannait pour Rosy des

peaux à la façon des sauvages et lui cousait des mocassins. Mais il évitait de rester près de la jeune fille, et, dès qu'il revenait de ses excursions, il rentrait dans sa chambre.

Le jour du mariage, tant désiré par madame Rowland, était enfin arrivé. Tom s'avança, avec sa belle fiancée, vers la demeure du jeune magistrat, au milieu d'un nombreux cortége d'amis. John était à côté de lui. Il assista, avec tous les témoignages d'une sincère amitié, aux préparatifs de la cérémonie. Mais, dès qu'il eut entendu la jeune fille prononcer le serment sacramentel, et dès qu'il l'eut vue tendre la main, avec une douce expression de joie, à celui qu'elle appelait son époux, il se glissa hors de la maison du maire et se retira dans sa chambre.

Le soir, les flambeaux scintillaient aux fenêtres de la cabane de Tom, et des groupes joyeux célébraient, par leurs danses et leurs chants, le mariage du jeune chasseur.

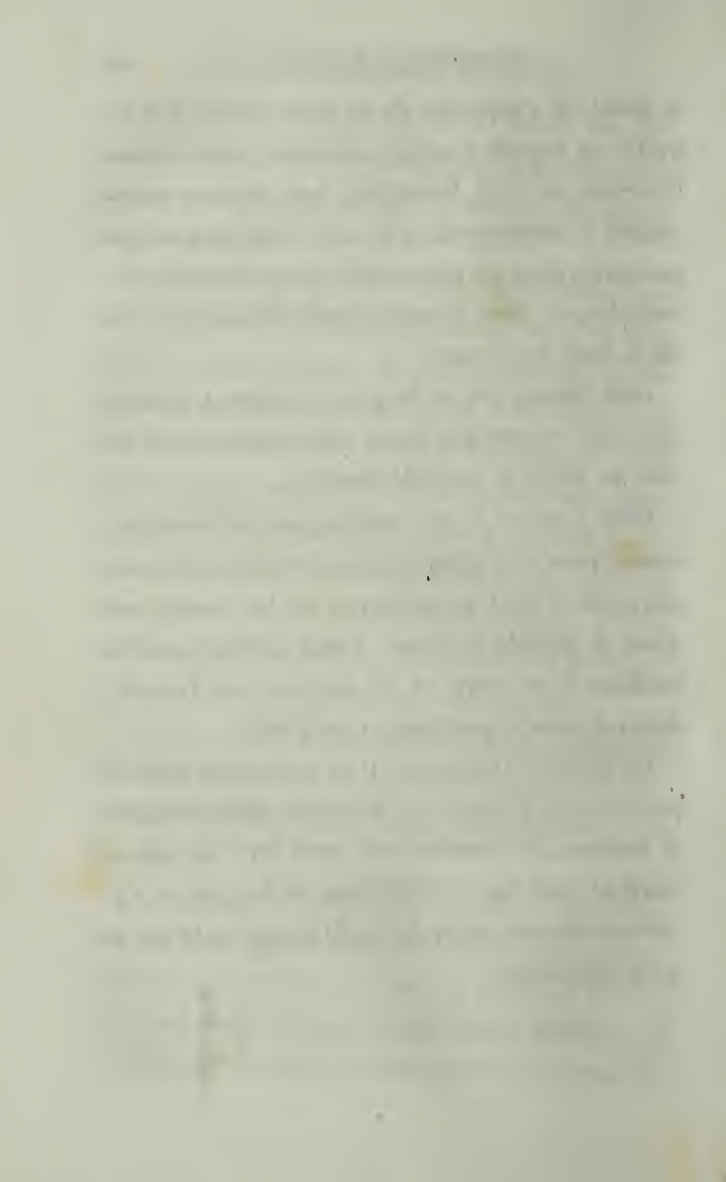
Et au milieu des rumeurs bruyantes de cette fête, par une froide nuit d'hiver, un homme, portant à sa ceinture le tomahawk, et sur son épaule la couverture indienne, s'avança vers la maison nuptiale, où retentissaient les sons de la musique et les accents de

la gaieté. Il s'approcha de la petite fenêtre par laquelle ses regards pouvaient aisément pénétrer dans l'intérieur de cette habitation. Les danseurs continuaient à tournoyer dans la salle. Mais ce n'étaient pas ces derniers qui pouvaient fixer son attention. Un instant après, Rosy apparut, gracieusement appuyée sur le bras de son mari.

John fixa sur elle un long et douloureux regard, mais rien, excepté une légère contraction de ses lèvres, ne trahit sa profonde émotion.

Enfin il inclina la tête comme pour lui dire adieu, comme pour dire adieu à toutes les joies qu'il avait entrevues, à tout ce qui aurait pu lui assurer une douce et paisible existence. Puis il se dirigea vers le tombeau de sa mère, et, sa carabine sur l'épaule, disparut dans les profondeurs de la forêt.

Où alla-t-il ? On ne sait. Il ne rentra pas dans la peuplade des Kouzas, car, quelques semaines après le mariage, le Canadien qui avait servi de guide à Fairfield dans ses investigations déclara qu'on n'avait pas entendu parler de lui. Et jamais on ne sut ce qu'il était devenu.



IV

LA JUIVE[1]

Sur la côte orientale du golfe de Finlande, à une vingtaine de lieues de la vieille cité de Narva, est un domaine appelé Kimda, remarquable à la fois par ses points de vue pittoresques et par ses vestiges d'antiquité. Là se déploie une végétation plus riche et plus variée que celle qui apparaît ordinairement dans les régions septentrionales. Le feuillage du chêne s'y marie à celui du hêtre, et jusqu'au bord de la plage s'étale un vert gazon que la marée ne dévore pas, car il n'y a pas de marée dans la Baltique.

[1] *The Jewess*, par l'auteur anonyme des *Livonian tales* et des *Letters from the Baltic*.

Dans cette plaine riante s'élèvent, à un quart de lieue environ l'un de l'autre, trois rochers d'une centaine de pieds de hauteur. Deux de ces rochers sont presque entièrement cachés, de leur base à leur sommité, par des bois de sapins. Le troisième, dont la pente est moins escarpée, ne porte sur ses flancs que des fleurs sauvages et des arbrisseaux.

Du haut de ce rocher, la vue plane de tous côtés sur un immense panorama, et sur une terre plate et morne comme le golfe. Là on est exposé à tous les vents, et c'est là cependant l'emplacement que le caprice ou la hardiesse d'un architecte a choisi pour y construire une vaste habitation que de loin on distingue comme un bastion isolé à la pointe d'une forteresse.

De la plaine, où l'on remarque quelques cabanes, les ruines d'un antique château et celles d'un vieux moulin, signe de reconnaissance pour les bateliers, on monte graduellement, par une pente presque insensible, à la cime du roc solitaire. C'est seulement quand on est au pied de l'habitation que l'on peut contempler dans toute son étendue l'espace qu'elle domine, les champs, les bois, la mer, et les crêtes rocailleuses de l'île de Hochland.

Les contrebandiers ont eu parfois des aventures émouvantes sur cette plage qu'embrasse le regard. Car les habitants de ce district, éloignés des grandes villes, ne peuvent acheter qu'à un haut prix les denrées taxées par le gouvernement, et les Finlandais qui habitent de l'autre côté du fleuve leur procurent ces mêmes denrées à un taux beaucoup plus modéré. De plus, les Finlandais, en leur livrant des marchandises étrangères, ne leur demandent point d'argent monnayé. Ils admettent très-aisément le système d'échange, et reçoivent leur payement en produits agricoles, ce qui est un surcroît de tentation pour une population de pâtres et d'agriculteurs. Souvent le bateau finlandais qui arrive sur la plage livonienne avec une cargaison de café, de sucre, d'étoffes anglaises et de divers objets de luxe, s'en retourne avec un chargement de blé et d'eau-de-vie.

Pour réprimer ce trafic frauduleux, le gouvernement russe avait établi sur la côte une compagnie de Cosaques à cheval qui prirent le titre de garde-côtes, ou, si l'on veut, de douaniers. Ces douaniers, campés à une lieue environ de la maison bâtie sur le roc, inspiraient autour d'eux une haine générale; le plus simple paysan se réjouissait de les tromper, et leur

présence dans ces parages n'avait fait que stimuler l'ardeur, l'astuce des contrebandiers. Les habitants de cette côte sont des hommes d'une trempe énergique, d'un caractère indépendant et d'excellents bateliers.

Au commencement de l'hiver, le poste des Cosaques avait été confié au commandement d'un officier subalterne qui, par son activité, ses rigueurs inflexibles et souvent cruelles, était cependant parvenu à effrayer les fraudeurs. A la même époque, de rapides et violentes variations de température rendaient la navigation de cette partie de la Baltique très-difficile. Au mois de mars seulement le golfe fut couvert d'une glace compacte, et les Cosaques reprirent leurs habitudes de vigilance.

Ici commence notre histoire.

Nous entrons dans l'enceinte de la vaste maison située au-dessus du rocher. Une des salles du rez-de-chaussée, habituellement occupée par une nombreuse cohorte de domestiques, offre en ce moment une scène d'un effet pittoresque. Sur une table qui s'étend dans toute la longueur de la salle, un homme dépose une quantité d'objets qu'il a tirés successivement d'un lourd ballot. Vêtu d'une sorte de tunique en

peau de mouton, comme les Finlandais et la plupart des paysans des provinces de la Baltique, cet homme a une barbe noire frisée, des yeux perçants et une agilité de mouvements extraordinaire. Autour de lui sont rangées, avec une vive curiosité, les servantes de l'habitation, les jeunes filles avec leurs chevelures arrondies en guirlande sur la tête, comme des madones italiennes, les vieilles avec de hauts bonnets de diverses couleurs, garnis de rubans flottants. Quelques-unes de ces femmes examinent attentivement les différentes étoffes que le marchand déroule devant elles, tandis que d'autres moins hardies les contemplent d'un peu plus loin et assises à l'écart. A l'une des extrémités de la chambre se trouvaient réunies, en différents groupes, une douzaine de fileuses portant un vêtement rustique. Quelques-unes, ayant ôté leur mantelet, découvraient une grossière chemise brodée en fil de couleur. Toutes laissaient flotter à l'abandon leurs longs cheveux sur leur sein ou sur leurs épaules. A l'autre extrémité de cette même pièce s'élevait un énorme poêle en briques, où une fille de cuisine, habillée à peu près comme les fileuses, enfournait des pains de seigle. Près de là s'ouvrait un corridor conduisant à un vestibule, où étaient quelques vigoureux

paysans, les uns debout, immobiles, avec leurs cheveux épars, leur redingote serrée à la taille par une ceinture; d'autres préparant leurs piques pour la pêche du phoque.

Mais dans cette salle, où le marchand excitait une si vive curiosité, se trouvait encore une personne plus intéressante que toutes celles qui l'entouraient. Sur une chaise en bois, dans l'embrasure de la haute fenêtre, était assise une jeune femme, si jeune qu'on avait peine à croire qu'elle fût la mère de l'enfant endormi sur ses genoux. Cependant, en l'observant de plus près, on ne tardait pas à reconnaître, dans les purs linéaments de sa figure virginale, l'expression des sollicitudes de la mère et de l'épouse. Elle était belle, mais d'une beauté trop distinguée pour pouvoir être pleinement appréciée par les gens qui l'environnaient. Elle avait la blancheur du marbre, des traits d'une délicatesse extrême, et ses grands yeux, d'un bleu violet, s'abaissaient sur les spectateurs avec une profonde mélancolie. Elle était pauvrement, ou, pour mieux dire, misérablement vêtue. Un méchant mantelet, garni d'une vieille fourrure, couvrait à peine ses bras : pour coiffure elle portait une espèce de turban tel que celui qui distingue, dans ce pays,

les juives. Elle était juive en effet, et dans la douceur, dans la délicatesse de sa physionomie, il y avait comme un sentiment secret des souffrances et de la vie résignée de son peuple. Elle resta quelque temps à l'écart, dans une complète indifférence; puis enfin, comme si elle cherchait une occasion de rompre le silence, elle se tourna vers la servante qui faisait cuire le pain, et qui, avec ses grosses mains et sa large figure rouge, ressemblait à une personnification de l'abondance vulgaire.

« Vous faites, lui dit-elle, une énorme fournée.

— Pas plus qu'il ne nous en faut, répondit brutalement la servante. Nous n'en aurons pas de reste pour les juifs.

— Si vous gardez votre pain, répliqua l'étrangère, jusqu'à ce que je vous en demande, il pourra bien devenir dur comme l'acier. »

Cette repartie lui aurait probablement attiré une réponse peu charitable, si l'arrivée d'une autre personne n'avait mis fin à toute conversation.

C'était la maîtresse de maison qui venait regarder elle-même la boutique nomade, où elle seule pouvait faire quelque emplette. A son aspect, les femmes réunies autour du colporteur se rappelèrent aussitôt

qu'elles avaient, çà et là, une tâche à achever; les paysans, debout sur le seuil de la porte, s'éloignèrent précipitamment, et les fileuses tournèrent leur rouet avec une nouvelle activité. Il ne resta près de la châtelaine qu'une femme de chambre russe, habituée à se croire en droit de faire tout ce que faisait sa maîtresse, et une grave matrone remplissant les fonctions d'intendante, qui, dès son entrée, adressa une sévère admonition à une jeune fileuse,

Cette maîtresse de maison, qui inspirait à ses serviteurs une telle crainte, avait pourtant une physionomie très-agréable; mais son regard pensif, sa démarche grave, toute sa personne, indiquaient une de ces natures fermes, concentrées, qui en sont venues à réprimer l'ardeur de leurs sentiments et à se soumettre à de hautes convictions.

A son entrée, la juive s'était levée et se tenait debout avec son enfant dans les bras. En voyant l'une en face de l'autre ces deux femmes appartenant à des conditions si différentes, on n'aurait pu s'empêcher de remarquer entre elles quelques traits de ressemblance. Toutes deux étaient également belles, également pâles, et toutes deux portaient sur leur figure l'indice d'une expérience prématurée. Mais, par un

singulier hasard, la femme du Nord avait l'œil noir et profond, le sourcil arqué de la femme du Sud, et la juive, au contraire, les yeux bleus et tendres des filles du Nord.

« Asseyez-vous, dit la châtelaine. D'où venez-vous?

— Nous avons traversé le golfe, répondit le marchand en mauvais allemand.

— Vous avez fait un trajet dangereux?

— Dangereux! non, madame, la glace est très-ferme, sauf quelques crevasses.

— Et vous avez voyagé la nuit dernière? »

Le colporteur était embarrassé de répondre à cette question ; la juive prit la parole :

« Nous avons débarqué tard, dit-elle, et nous avons couché dans un des bâtiments qui sont dans la cour...

— Madame, reprit le colporteur pour prévenir d'autres questions, le marchand Mendelsshon, qui vous a fourni l'an dernier du café, du sucre et des étoffes, voulait vous envoyer, il y a longtemps, ce que vous lui aviez commandé, mais l'état de la mer ne m'a pas permis de venir plus tôt.

— Je regrette que vous soyez venu. Mendelsshon

n'a-t-il pas reçu mon message? Je lui ai fait dire que, comme les douaniers sont devenus très-rigoureux, il ne devait exposer personne à leurs poursuites.

— Nulle crainte, répliqua le marchand, ne nous empêchera de vous servir, quoique ces marchandises soient à un si bas prix, que nous ne recouvrons pas même les frais de transport... Mais, voyez, j'ai ici une cargaison précieuse : du sucre doublement raffiné; du café, le meilleur, à soixante-dix kopecks la livre. Vous ne pourriez pas en acheter à Narva à moins de deux roubles, et il serait mauvais. J'ai aussi de charmantes étoffes, des soies de France et des châles anglais.

— Est-ce là votre femme? demanda la châtelaine, qui avait été beaucoup plus occupée de la jeune étrangère que de l'énumération du marchand.

— Oui, dit la juive, je suis sa femme.

— Mais ce n'est pas là votre enfant? Non, vous êtes vous-même un enfant.

— Mathias est mon fils, repartit la juive en abaissant ses yeux bleus sur son frêle nourrisson.

— Pauvre petit être! » murmura la châtelaine, dans une langue que personne autour d'elle ne comprenait. Puis, se retournant vers le colporteur : « Com-

ment, lui dit-elle, avez-vous pu faire faire à votre femme un tel voyage? N'avez-vous pas peur qu'elle tombe malade?

— Rose est accoutumée à de pareilles expéditions. Elle peut dormir sur la paille du traîneau, comme vous, madame, sous une couverture en soie.

— J'imagine qu'elle n'a pas autre chose que de la paille chez elle, murmura la femme de chambre à la vieille intendante; et, avec cette figure juive, elle peut voyager longtemps sans qu'on s'occupe d'elle. Chacun sait, d'ailleurs, qu'avant qu'une chrétienne ait eu le temps de dire à ces gens-là bonjour, ils ont déjà fouillé dans ses poches.

— Vous êtes folle, Axina, lui dit sa maîtresse, qui l'avait entendue; la figure de cette femme est plus jolie que la vôtre, et, quant à un acte de rapine, vos compatriotes s'y entendent mieux que les juifs. Prenez mes clefs, et allez chercher dans l'armoire du pain, de la viande pour cet enfant. Dépêchez-vous. »

A cette injure qui s'adressait à la fois à elle-même et à sa nation, et qui était encore aggravée par un ordre si sec, Axina serra les lèvres, et sortit le plus lentement possible, comme pour protester par cette lenteur contre l'injure faite à sa dignité.

« Quel est le prix de cette étoffe bleue? » demanda la châtelaine. Puis sans attendre la réponse du marchand : « Quel âge avez-vous donc? dit-elle à la jeune femme.

— Seize ans, madame.

— Seize ans! seize ans! Pourquoi donc êtes-vous entrée si vite dans les soucis de la vie? Ils viennent d'eux-mêmes assez tôt au-devant de nous. Et votre enfant?

— Mathias peut marcher seul. Voyons, mon petit, montre à madame que tu peux te tenir debout, ajouta-t-elle, en dégageant son enfant de ses langes, et en le plaçant sur le plancher.

— Quel charmant enfant! quels beaux yeux! de tels yeux conviendraient mieux à une de mes petites filles.

— Madame a le bonheur d'avoir des enfants? » dit la juive.

Et les deux femmes échangèrent entre elles un regard de franc-maçonnerie maternelle qui aurait été suivi, sans doute, d'un long entretien, si, dans ce moment, Axina, ne fût rentrée avec les provisions. La maîtresse de maison se retourna vers la cargaison du marchand.

Toutes les denrées qu'il avait apportées furent de nouveau étalées par lui. A mesure qu'il déroulait ses différentes étoffes, il en vantait les qualités, et ne cessait de répéter qu'il les vendait à bas prix. C'étaient des toiles peintes de France, des soieries de premier ordre, des calicots des meilleures fabriques d'Angleterre.

Axina fixait un œil avide sur un de ces rouleaux, tandis que sa maîtresse les regardait d'un air de dédain.

« Voyons vos aiguilles, » dit-elle.

Le marchand se hâta de les lui montrer.

« Quoi ! s'écria-t-elle, voilà tout ce que vous avez à m'offrir ! En vérité, ce n'était pas la peine de vous mettre en route pour m'apporter de telles marchandises anglaises. J'en ai ici de meilleures.

— Il me semble, répliqua le colporteur en souriant, que madame connaît particulièrement les produits des manufactures anglaises. Est-ce que madame aurait été en Angleterre?

« Je suis Anglaise, » répondit la châtelaine.

A ces mots, la juive, sortant tout à coup de son état d'apathie, s'écria :

« Comment madame a-t-elle pu quitter sa terre

natale? Sans doute, la Russie est une attrayante contrée, et l'on dit qu'il est triste de vivre en Angleterre. Mais chacun aime pourtant le sol où il est né. Est-ce que madame n'a plus de parents?

— J'ai encore ma mère, répliqua la châtelaine avec un sourire triste, ma bonne mère, que Dieu la bénisse! mais, depuis plusieurs années, je ne l'ai pas revue.

— Mon Dieu! comment avez-vous pu vous séparer d'elle?

— J'ai fait comme vous, Rose, je me suis mariée jeune, et maintenant il faut que je reste soumise à ma destinée. La femme doit suivre son mari, vous le savez, Rose, vous qui suivez le vôtre en de si pénibles voyages. Et je suis aussi heureuse que beaucoup d'autres, ajouta-t-elle avec une expression de mélancolie.

— Si madame est heureuse, reprit Rose, tout est dit. A la vérité, rien ne remplace la patrie; mais un bon mari mérite bien qu'on le suive au loin. »

Le marchand, qui se souciait peu de toutes ces remarques philosophiques, reprit ses étoffes, et de nouveau il en préconisait le tissu, la couleur, quand soudain l'ombre d'un homme à cheval se dessina de-

vant la fenêtre. Le visage de la châtelaine trahit une subite inquiétude. Elle fit signe au juif de se retirer avec sa femme derrière le poêle, et repoussa vivement le calicot étalé sur la table. Au même instant, un paysan entr'ouvrit la porte et dit à voix basse : « Les douaniers ! » Puis on entendit résonner à quelque distance le pas rapide d'un cheval et des voix confuses.

« Que vais-je faire? que vais-je faire? dit le colporteur tremblant, tandis que Rose s'appuyait sans crainte contre le poêle avec son enfant.

— Soyez tranquille, lui répondit la châtelaine, vous ne perdrez rien.

— Mais mon traîneau qui est à la porte, et mon cheval noir, et un demi-quintal de café, et quinze livres de thé impérial! Que vais-je faire? répétait-il en se tordant les mains.

— Taisez-vous, dit d'un ton impérieux la châtelaine, et écoutez. »

Il se fit alors un profond silence. L'attention de la petite communauté était tournée du côté de la porte, où s'élevait une discussion dont le cheval noir du colporteur semblait être le principal objet.

La châtelaine cependant réfléchissait au moyen de cacher le contrebandier, et tout à coup elle dit :

« Il faut enfermer ces pauvres gens dans la laiterie. Personne ne s'avisera d'aller les chercher là. »

Pendant qu'elle donnait la clef de ce bâtiment à son intendante, le douanier passa de nouveau comme une flèche devant la fenêtre, et bientôt le retentissement des sabots de son cheval galopant sur le sentier rocailleux se perdit dans l'éloignement.

« Dieu soit loué ! » s'écrièrent à la fois la maîtresse de la maison et la juive.

Les paysans entrèrent dans la salle, et racontèrent la scène à laquelle ils venaient d'assister. S'ils variaient dans les détails de leur récit, tous étaient d'accord sur un point, à savoir que le péril n'était que retardé. Le douanier, n'osant capturer le traîneau du contrebandier au milieu de tant d'hommes qui s'y seraient opposés, était allé chercher un renfort, et dans une heure probablement on le verrait revenir avec une troupe de Cosaques.

« Maintenant, dit l'un d'eux, il faut venir en aide à notre maîtresse, car elle est inquiète.

— Écoutez, madame, dit un autre, envoyez le juif avec sa femme et son traîneau dans la forêt. Ivan ne

les découvrira pas là, quoiqu'il ait l'œil bien fin. »

La châtelaine, dans sa préoccupation, entendit à peine ce conseil, et n'y répondit pas. Le juif se hâtait d'emballer, d'une main craintive, tout ce qu'il avait naguère étalé avec tant de vivacité. Les paysans, rangés en demi-cercle autour de leur maîtresse silencieuse, n'osaient la troubler dans ses réflexions. Rose s'avança d'un air résolu; et, d'une main tenant son enfant, et de l'autre effleurant la manche de la châtelaine :

« Ne vous laissez point chagriner à cause de nous, lui dit-elle. Merci pour vos bonnes paroles, merci pour le pain que nous avons mangé sous votre toit. Il ne nous arrive pas souvent d'être si bien traités. Allons, mon ami, ajouta-t-elle en se tournant vers son mari, allons dans la forêt. Il n'y fait pas si froid, et Jehova, qui n'a pas abandonné Ismaël dans le désert, n'abandonnera pas notre petit Mathias. Allons. »

En disant ces mots, elle serrait ses haillons sur son sein et s'approchait de la porte.

« Non, Rose, dit sa protectrice, en la retenant par le bras. Je ne pensais pas à ma propre tranquillité... Mais mon mari! s'il allait revenir?...

— Je vous comprends, madame, reprit Rose, et j'aime mieux être dans les bois avec Mathias que de vous voir redouter l'arrivée de votre époux. »

A ces mots, un paysan, remarquable par l'honnête expression de sa physionomie et la force musculeuse de ses membres, fit un pas en avant :

« Votre serviteur, dit-il, peut-il parler?

— Oui, mon bon Maddis, je sais que tu ne parles jamais en vain.

— Eh bien, mon avis est que vous ne gardiez ni le juif ni sa femme ici. Je dirais la même chose si c'étaient des chrétiens. Non-seulement, en les gardant, vous irriteriez notre maître, mais la maison sera visitée, fouillée dans tous les coins. Où voulez-vous les cacher ? Si l'on avait affaire à un autre homme, on en serait quitte pour un présent de quelques roubles, ou de deux agneaux, ou d'une demi-douzaine de poulets. Mais cet Ivan, rien ne peut le fléchir. Il a reçu l'ordre d'être plus sévère que jamais, et au premier contrebandier qui lui tombera entre les mains, il obtiendra une gratification, peut-être même aura-t-il une croix à mettre à sa boutonnière; de plus, ne s'emparera-t-il pas des marchandises prohibées ?

— Oh! dit la châtelaine, s'il ne s'agissait que des marchandises, je payerais volontiers...

— Madame, reprit le paysan, votre générosité serait inutile. Les Cosaques prendraient d'abord l'argent, et ensuite la cargaison; ces malheureux seraient conduits à Pétersbourg, et peut-être envoyés en Sibérie. En tout cas, ils n'échapperaient pas sans un rude châtiment aux mains d'Ivan, qui traite avec trop de sévérité les gens soumis à ses ordres, pour épargner des contrebandiers et surtout des juifs.

— Mais que faire? Je ne puis me résoudre à abandonner ces infortunés, principalement cette jeune femme.

— Oui, reprit Maddis en jetant sur Rose un regard de commisération, ce serait une cruelle chose que d'envoyer cette frêle créature dans les bois, pour s'y nourrir d'écorce de bouleau et s'y abreuver de neige fondue. Mais j'ai une idée. Mes deux cousins, Jean et Thomas, et moi, nous sommes prêts à aller à la pêche aux phoques; que le juif et sa femme viennent avec nous! Il est midi. Avant six heures du soir nous pouvons atteindre l'île de Hochland. Là ils seront en sûreté, et, lorsque les Cosaques seront fatigués de leurs inutiles perquisitions, les fu-

gitifs pourront revenir ici aisément, et, s'ils doivent passer une nuit dehors, ils dormiront comme nous dans leurs peaux de mouton.

— Mais du haut du rocher on peut vous voir passer.

— Avec cette neige, non, madame. A un quart de werste de distance, je défie qui que ce soit de nous distinguer.

— Et que deviendra mon ballot? demanda le juif avec anxiété.

— J'en aurai soin, répondit Maddis. Écoute, Marc, prends avec toi quelques-uns de nos camarades, portez ce ballot dans la partie de la forêt où il y a de si hautes fourmilières. Vous l'enfouirez là, vous le recouvrirez d'un peu de neige; il aura l'apparence d'une fourmilière, et lorsque le danger sera passé, on l'enverra chercher.

— Moi, dit un autre paysan, je mettrai le cheval à l'écurie.

— Moi, dit un troisième, je placerai le traîneau entre vingt autres traîneaux semblables; l'astucieux Ivan ne pourra le reconnaître. »

La châtelaine réfléchissait encore. Cependant elle comprenait que le plan proposé par Maddis était le

plus sûr, et elle donna l'ordre à l'intendante de préparer pour le départ des pêcheurs des provisions de pain, de poisson salé, et quelques bouteilles d'eau-de-vie. Mais elle éprouvait un vif sentiment de crainte en regardant Rose, et en songeant à quelles fatigues cette délicate jeune femme allait être exposée.

« Rose, lui dit-elle, votre mari devrait accepter l'offre de Maddis.

— Oui, madame.

— Mais vous, il me semble que vous feriez mieux de rester ici. Nous trouverons bien un moyen de vous protéger.

— Non, madame, répondit la juive avec un regard ferme. Votre intention est bonne ; mais il faut que j'accompagne mon mari, fût-ce en Sibérie !

— Je souffre vivement pour vous, reprit la charitable dame. Cependant je ne puis vous dissuader de suivre votre résolution. Vous avez raison ; Dieu est avec vous. Mais vous avez un autre devoir à remplir. »

A ces mots, la juive serra, avec un regard suppliant et une expression d'angoisse, son enfant sur son sein.

« Oui, dit la châtelaine, je vois que vous m'avez

comprise. Il faut que vous laissiez ici votre enfant. Je vous plains du fond de l'âme, mais il le faut. Il ne peut être qu'un obstacle de plus dans votre fuite, et vous ne voudriez pas l'exposer à un trajet où il court risque de périr... Allons, ajouta-t-elle, en voyant pleurer la jeune mère, ayez confiance en Dieu. Avec son appui, vous reviendrez ici dans quelques jours, et Mathias sera traité comme un de mes enfants. Soyez tranquille, je ne serai pas pour lui une mauvaise mère. »

Sans répondre un mot, la juive délia les bandages qui tenaient son fils suspendu à son cou, et à chaque nœud qu'elle dénouait, son cœur semblait se briser. Enfin il était dégagé de ses bandelettes, mais retenu par deux bras pâles et froids où l'on eût dit que le sang avait cessé de circuler. La pauvre Rose ! elle n'osa pas embrasser son enfant; avec une sorte de physionomie surnaturelle, elle le remit solennellement entre les mains de sa protectrice.

« Puisse le Seigneur, lui dit-elle, vous récompenser de votre bonté... puissiez-vous ne jamais connaître... » Elle ne put en dire plus, et s'avança rapidement vers la porte.

Mais l'enfant endormi venait de s'éveiller, et, à la

vue de la personne étrangère qui le tenait dans ses bràs, il poussa un cri. Si faible que fût sa voix, sa mère l'entendit, et, comme une lionne, se précipita vers lui :

« Oh! Mathias, lui dit-elle, mon beau pigeon, mon trésor, c'est moi, c'est ta mère qui jusqu'à présent ne t'avait jamais abandonné. » Puis, serrant par une sorte de mouvement convulsif le bras de la châteleine : « Emportez-le, s'écria-t-elle, emportez-le, si vous ne voulez pas que mon cœur se brise. Emportez-le ; je ne puis suivre le père, quand je vois l'enfant là ! »

L'intendante s'approcha de la juive, l'écarta doucement, et la bonne maîtresse de maison s'enfuit avec son fardeau.

« Tiens, dit-elle à la nourrice de ses enfants, prends ce petit, donne-lui à manger, donne-lui de meilleurs vêtements, et garde encore un instant toute la jeune famille près de toi. Je désire être seule. »

En effet, elle avait besoin de solitude après les agitations qu'elle avait éprouvées. La scène que nous venons de raconter s'était passée en quelques minutes ; mais ces minutes lui avaient paru si longues !

Inquiète encore de la réussite du projet de Maddis,

elle écoutait, avec une anxiété fiévreuse, ce qui se passait au dehors. Les paysans causaient encore à la porte. Pourquoi tardaient-ils tant à se mettre en marche? Elle avait envie de descendre l'escalier pour les engager à hâter leur départ. Puis il lui venait encore à l'esprit un autre souci : elle croyait voir arriver les douaniers, elle tremblait qu'ils n'arrêtassent les fugitifs.

Enfin, elle entendit des pas résonner sur la neige durcie, elle vit passer les trois paysans armés de piques, accompagnés de leur chien, puis le juif et sa femme à qui l'intendante avait donné sa pelisse en peau de mouton. Le juif se retourna et fit un salut du côté de la fenêtre où était sa protectrice ; Rose n'osa pas regarder cette maison où elle laissait son trésor.

Les voyageurs entrèrent dans le bois. La châtelaine respira plus librement. « S'ils ont, se disait-elle, le temps de gagner la mer, ils sont sauvés. » Un instant après, elle les vit descendre vers la plage, traverser encore un bois, puis enfin poser, l'un après l'autre, le pied sur la glace du golfe.

« Dieu soit loué ! » s'écria-t-elle

Et ses regards restaient fixés sur les cinq figures

qui, peu à peu, s'effaçaient dans l'éloignement. A l'horizon éclairé, apparaissait distinctement l'île de Hochland. Quel difficile trajet les voyageurs avaient encore à faire avant d'atteindre à ce refuge ! Un instant, elle ferma les yeux, et, en les rouvrant, elle ne distinguait plus qu'à peine la petite cohorte, qui était pour elle l'objet d'une si vive sollicitude. Alors elle rappela ses enfants. Mathias apparut avec un air vif et riant, paré des habits du plus jeune. La châtelaine le prit sur ses genoux, et sentit qu'elle éprouvait pour lui une sorte d'intérêt maternel.

Bientôt retentit le bruit d'une cavalcade. Huit hommes à cheval passèrent devant la fenêtre.

« Nos braves paysans, murmura la bonne Anglaise, leur ont paru assez redoutables. »

Les Cosaques s'arrêtèrent à une centaine de pas de l'habitation seigneuriale, et promenèrent leurs regards autour d'eux. Mais, en ce moment, pas une figure humaine n'apparaissait sur le golfe ; la neige tombait de nouveau, et ses flocons voilaient l'atmosphère.

La châtelaine avait repris sa fermeté de nature. Elle appela l'intendante, et lui ordonna de ne point entraver les perquisitions des Cosaques, et en même

temps de ne pas leur dire un mot imprudent. Puis, renvoyant les enfants dans leur chambre, elle fit venir ses ouvrières, les fit asseoir autour d'elle, et se mit à travailler.

Les Cosaques, ayant placé des sentinelles aux deux portes de la maison, commencèrent leurs investigations. D'abord, ils visitèrent les bâtiments extérieurs et les écuries, et ne reconnurent ni le traîneau du juif au milieu de ceux où on l'avait placé, ni son cheval parmi les quadrupèdes attachés au râtelier. Quelques instants après, on entendit résonner des éperons, et le cri d'une voix impérieuse.

« Les clefs de la laiterie ! les clefs de l'office ! dit l'intendante en se précipitant dans la chambre où se tenait la châtelaine. Donnez-les-moi bien vite, ou ils vont briser les serrures.

— Les voici, répondit sa maîtresse, mais ne quitte pas ces hommes de vue, et prends garde qu'ils ne vident nos bouteilles. »

Plusieurs portes furent ouvertes et fermées bruyamment ; puis une demi-douzaine de Cosaques à la figure sauvage entrèrent dans la retraite de la dame, précédés de ce terrible chef qu'on appelait Ivan. Cet homme, qui menaçait de tout rompre et de tout sac-

cager, s'arrêta surpris à l'aspect de la noble dame assise tranquillement au milieu de ses ouvrières. Par un sentiment de respect involontaire, il ôta son bonnet.

« Que voulez-vous? » lui demanda avec douceur la maîtresse du logis en fixant sur lui un regard pénétrant.

L'embarras qu'il avait d'abord ressenti disparut, et il répondit, d'un ton hautain, qu'il cherchait des criminels cachés dans la maison, et qu'il continuerait ses recherches, dût-il trouver sur son chemin les baïonnettes de tout un régiment.

Sans daigner lui adresser la parole, la châtelaine se tourna vers deux de ses servantes, et leur dit de le conduire partout où il voudrait.

« Mais, avant que vous alliez plus loin, ajouta-t-elle en s'adressant aux soldats, je vous prie de déposer vos armes ; vous n'avez à craindre ici aucune résistance, vous ne rencontrerez que des femmes et des enfants. Les femmes ne lutteront pas contre vous, et les enfants sont endormis. »

Par un mouvement instinctif, les soldats abandonnèrent leurs lances, tandis que leur chef, décontenancé de nouveau, semblait se demander ce qu'il

devait faire. Mais bientôt il retrouva toute sa hardiesse, et, après avoir ordonné à ses compagnons de fouiller toutes les chambres, il resta en faction près de la fière châtelaine.

Les Cosaques accomplirent leur mission en conscience, pénétrant dans tous les recoins des appartements, sondant toutes les cloisons, ouvrant les armoires, les coffres, et jusqu'aux plus petites cassettes. Puis ils entrèrent dans la chambre où étaient les enfants, et en sortirent sans avoir deviné l'origine hébraïque du petit Mathias.

Une demi-heure après ils revenaient annoncer à leur chef l'inutilité de leurs perquisitions. Celui-ci, maudissant leur inhabileté, s'élança dans les appartements qu'ils venaient de quitter, visita à son tour les buffets, souleva les rideaux, et mit tout en désordre. Après ctte course furibonde, il revint près de la châtelaine, et, d'un ton qui semblait ne pas admettre de refus, la somma de lui donner, à lui et à ses hommes, des aliments et de l'eau-de-vie. Mais l'arrogant Cosaque s'était trompé dans ses prévisions.

« Un diner pour vous et pour vos hommes! répliqua l'Anglaise en dardant sur lui un regard flam-

boyant. Vous n'aurez pas ici une miette de pain ni une goutte d'eau. Quand j'invite quelqu'un à venir me voir, je le traite selon les lois de l'hospitalité; mais ceux que je ne désire pas voir peuvent apporter leurs provisions. Ne croyez pas que vous obteniez rien de mes domestiques. J'ai à ma ceinture les clefs de tous les buffets, prenez-les, si vous osez... Ou plutôt, allez-vous-en le plus vite possible, c'est ce que vous avez de mieux à faire; car, si mon mari revenait, vous ne sortiriez pas d'ici sans être châtié de votre audace. »

Le farouche Ivan, qui, par le poste qu'il occupait et par la dureté avec laquelle il remplissait ses fonctions, était habitué à voir tout trembler devant lui, resta stupéfait en écoutant cette apostrophe de la châtelaine. Peut-être se demandait-il s'il devait se résigner à cet affront ou s'en venger. Mais, sachant qu'elle avait plus de pouvoir que lui, il ordonna à ses soldats de le suivre, et se retira en exhalant sa colère par des imprécations.

Un instant après, ses Cosaques se dispersaient de différents côtés. Quelques-uns d'eux seulement continuèrent à surveiller les environs de la maison.

La châtelaine retourna près de ses enfants, tandis

que ses servantes s'occupaient à mettre en ordre tout ce que les douaniers, dans leurs fougueuses perquisitions, avaient déplacé, froissé ou brisé.

Après l'agitation de la matinée, l'après-midi s'écoula tranquillement. Plus d'une fois la compatissante Anglaise prit sur ses genoux le petit Mathias qui, d'une voix plaintive, lui demandait où était sa mère. Plus d'une fois aussi, en songeant aux fugitifs et à leurs guides fidèles, elle ouvrit la fenêtre de son appartement pour reconnaître l'état de la température. La neige ne tombait plus. Le temps était beau et doux. Cependant elle éprouvait un indéfinissable sentiment de crainte, qu'elle se reprochait comme une ingratitude envers la providence et qu'elle ne pouvait surmonter. Pour détourner son esprit de l'inquiétude qui l'obsédait, elle employa le moyen auquel ont recours en pareilles circonstances les natures énergiques, elle se mit à travailler avec ardeur. Puis elle assista au repas du soir de ses enfants, et confia son petit protégé aux soins de sa bonne intendante.

Le lendemain elle s'éveilla fatiguée par des rêves pénibles, et vit devant elle sa femme de chambre et la vieille Tina, toutes deux silencieuses et tristes. L'idée

lui vint aussitôt qu'elles avaient appris un malheur.

« Qu'est-il arrivé? s'écria-t-elle; parlez. Je vois que vous avez une fâcheuse nouvelle à m'annoncer. Mon mari a-t-il souffert de quelque accident? Les enfants seraient-ils malades? Axina, Tina, parlez donc! »

Tina se hâta de la rassurer sur la santé des enfants, dont les cris annonçaient d'ailleurs en ce moment la joyeuse animation, et elle ajouta qu'on n'avait nulle mauvaise nouvelle du maître... « Mais, hélas! dit-elle, c'est pour ce pauvre petit que madame sera affligée... ses infortunés parents!...

— Eh bien! continue. Qu'y a-t-il? Ont-ils été arrêtés?

— Non, malheureusement. Il vaudrait mieux qu'ils eussent été arrêtés... Mais je ne puis faire ce récit... Jean va venir, il le fera lui-même.

— Jean! que dis-tu? Il est donc de retour? Mais parle, parle donc!

— Ah! madame, c'est une triste histoire... la glace... la glace... et les pauvres gens qui n'ont que pour un jour de provisions.

— La glace! que veux-tu dire? Comme tu me tourmentes!

— Oh ! madame, la glace est rompue, et le golfe est ouvert. »

Sans répondre un mot, la châtelaine s'élança pieds nus dans la chambre voisine, ouvrit précipitamment la fenêtre, et vit, en effet, les vagues du golfe se balançant librement comme au printemps. Par un phénomène rare, par une combinaison accidentelle de l'action des courants avec celle des vents, la mer s'était, en une nuit, entièrement affranchie de son enveloppe de glace.

« Jean, reprit Tina, est arrivé cette nuit dans la maison du forestier ; il ne pouvait aller plus loin, et c'est le forestier qui est venu m'annoncer cette catastrophe.

— Cette nuit ! Pourquoi ne m'as-tu pas avertie tout de suite ? On aurait pu prendre des mesures...

— Tout ce que l'homme peut faire a été fait, et je pensais qu'une si douloureuse nouvelle vous arriverait toujours assez tôt. Mais je vais chercher Jean et je vous l'amènerai. »

La châtelaine s'habilla à la hâte. Presque aussitôt Jean entra dans un état pitoyable. L'eau froide avait fait enfler sa figure et ses membres. Il ne parvint qu'avec peine à raconter sa fatale aventure.

Voici ce qui s'était passé. La petite caravane poursuivait en silence son trajet. La glace, ferme partout, n'était coupée qu'en de rares endroits par des crevasses peu considérables. Les pêcheurs avaient tué deux phoques, et les avaient laissés à la place où ils les avaient harponnés, pour les rapporter à leur retour. Les flocons de neige tourbillonnant dans l'air les empêchaient de distinguer l'île vers laquelle ils se dirigeaient; cependant ils allaient en avant sans crainte de rencontrer aucun obstacle. Quelle fut leur consternation lorsque, après avoir ainsi longtemps cheminé, ils aperçurent tout à coup devant eux les flots de la mer. Ils résolurent aussitôt de revenir en arrière; mais il leur était très-difficile de marcher contre le vent, qui soufflait violemment de la côte, et il y avait environ une demi-heure qu'ils subissaient cette fatigue, quand soudain voilà qu'un craquement se fait entendre, le craquement des glaces qui se brisent. Un bloc immense se détache de la masse compacte qui s'étendait jusqu'à la plage. Les voyageurs sont sur ce bloc, et cherchent vainement de côté et d'autre un moyen de salut. De toutes parts les flots du golfe rongent les bords de leur île flottante. Cependant à une demi-verste de distance environ est le plateau de

glace, qui touche encore à la terre ; mais les malheureux ne peuvent franchir ce détroit à la nage. Jean est le seul qui, dans le désir de se sauver, et dans l'espérance de venir ensuite en aide à ses compagnons, ose tenter cette périlleuse entreprise. Il se dépouille de ses vêtements et se jette à l'eau. Plus d'une fois, il se sent près d'être paralysé par cette eau si froide. Mais enfin, grâce à sa robuste constitution et à son opiniâtreté, après des efforts désespérés, il arrive à terre, et atteint la cabane du forestier. A son appel, tous les paysans du voisinage se rassemblent, prennent une légère embarcation, et se dirigent vers le point qu'il leur indique. Par malheur, la glace qui touche au rivage s'entr'ouvre rapidement. Ils ne peuvent plus la traverser, et ce n'est pas sans difficulté qu'ils reviennent sains et saufs de cette généreuse excursion.

« Les malheureux ! dit le pêcheur en terminant son récit ; que Dieu ait pitié d'eux. Il est triste de penser que des chrétiens vont mourir pour la cause d'un juif.

La châtelaine ne répondit pas : elle savait qu'elle essayerait en vain, surtout en ce moment, de combattre un des préjugés les plus tenaces des gens de ce

pays; d'ailleurs elle était absorbée dans un sentiment de douleur et de commisération. Tout à coup retentit la voix de Mathias : « Ma mère? où est ma mère? » Il lui sembla que cette voix lui reprochait son inactivité, et aussitôt elle se mit à combiner et à proposer toutes sortes de plans également impraticables, pour porter secours aux pauvres gens errants sur la glace flottante. Désespérée, elle se précipita dans la chambre des enfants, prit Mathias dans ses bras, et pleura amèrement, jusqu'à ce que l'habitude de maîtriser ses plus vives émotions, la certitude que nulle tentative humaine ne pourrait sauver ceux dont le danger lui causait une si vive douleur, firent fléchir son esprit sous la loi de Dieu, et la ramenèrent à un sentiment plus calme d'un autre devoir. Elle envoya chercher les familles de deux paysans perdus dans le golfe, leur prodigua les témoignages de sa sympathie, et leur assura tous les secours dont elles avaient besoin.

Après ce déplorable événement, sa vie reprit son cours habituel. Quelquefois elle se disait encore qu'il n'était pas impossible que les victimes d'un accident si fatal parvinssent à échapper à la mort; mais elle n'osait s'abandonner à cette heureuse pensée, et elle

cherchait un soulagement à ses angoisses dans le travail et la prière.

Éloignons-nous de cette scène domestique pour retourner près des fugitifs. Pendant plusieurs heures, ils avaient conservé beaucoup d'espoir ; ils comptaient sur le secours que Jean devait leur envoyer, et les courants portaient leur banc de glace du côté de a plage. Mais, vers le soir, la brise de terre se leva plus forte, et repoussa leur île flottante en pleine mer, Le chien de Jean, qui était resté avec eux, hurlait d'une façon lamentable depuis la disparition de son maître. Rose l'attira près d'elle, et chercha par ses caresses à l'apaiser. Assise à l'extrémité de l'îlot mobile, la jeune femme avait les regards fixés du côté de la maison lointaine où elle avait laissé son enfant. Les paysans, peu causeurs de leur nature, étaient debout, un bras appuyé sur le manche de leurs harpons, contemplant d'un œil morne les vagues du golfe ou échangeant à voix basse quelques paroles entre eux, tandis que le colporteur allait et venait avec tous les signes d'une agitation extrême. Ses yeux, son visage, ses brusques mouvements, tout indiquait en lui une sorte d'état fiévreux. Rose, au contraire, offrait par son attitude, par sa phy-

sionomie, l'image du calme et de la résignation.

« Arrivons-nous bientôt au rivage? » demanda-t-elle à son mari au moment où il s'approchait d'elle.

Le juif détourna la tête sans lui répondre, et rejoignit le groupe des paysans. Un instant après, Maddis, s'avançant vers la jeune femme, lui dit :

« Vous feriez mieux de venir vous asseoir près de nous, au centre de notre plateau, car bientôt les vagues en briseront les bords. »

Elle prit la peau de mouton que Jean lui avait abandonnée, se leva en silence, et le chien la suivit.

Les pauvres gens ouvrirent alors le sac qui renfermait leurs provisions, mangèrent, puis s'assirent sur la glace dos à dos l'un contre l'autre, et, comme ils étaient fatigués, ils ne tardèrent pas à s'endormir.

Aux premiers rayons du matin, Maddis se leva, s'approcha du bord de l'îlot, et, les bras croisés, promena ses regards autour de lui. Rose vint le rejoindre, et d'une voix craintive lui adressa la question qu'elle avait déjà faite à son mari :

« Serons-nous bientôt près de terre ?

— Voyez, lui dit-il, cette eau qui nous environne de toutes parts. Un pauvre homme comme moi ne

sait ce qui peut arriver. Mais Dieu est tout-puissant. »

La juive soupira.

« C'est une cruelle situation pour une faible femme comme vous, reprit le paysan. J'espère au moins que vous avez dormi ?

— Le corps ne se repose guère, répliqua Rose, quand le cœur est tourmenté.

— Ah ! vous avez un enfant là-bas ! dit Maddis avec une franche sympathie. Pauvre femme ! comme vous devez souffrir ! On dit qu'un enfant est ce qu'il y a pour nous de plus cher au monde. Dieu ne m'a point donné d'enfants ; mais mon père et ma mère vont regarder le golfe et prier pour mon retour.

— Comme je plains votre mère ! » répondit Rose en se rapprochant de son mari.

La situation de ces malheureux devenait de plus en plus alarmante. Isolés sur ce banc de glace qu'ils n'avaient aucun moyen de diriger, ils ne pouvaient en cette saison rencontrer aucun navire ; ils n'avaient qu'un espoir, celui d'être poussés par le vent ou par les courants vers la côte.

Mais ils dérivaient rapidement au sud, et Maddis, quoiqu'il se gardât bien de le dire, savait que plus

ils avançaient dans cette direction, moins il leur restait de chances de salut.

Les heures s'écoulaient lentement, péniblement, dans un sombre silence où l'on n'entendait que le clapotement des vagues. Le juif, tremblant de froid, accablé moralement et physiquement, se jeta sur la peau de mouton et parut s'endormir. Sa femme, assise près de lui, suivait les mouvements des paysans qui essayaient de prendre un phoque. La nuit vint, une seconde nuit bien plus terrible que la première. L'îlot allait toujours à la dérive. Alors les malheureux se trouvèrent en proie à cette affreuse crise où l'esprit comprend qu'il doit renoncer à tout espoir sans pouvoir s'endormir dans la dernière apathie, où l'âme se torture par toutes ses réminiscences et par l'appréhension de la souffrance physique. Quel naufragé n'a connu ces angoisses d'une heure fatale, cette agonie de la pensée qui précède celle du corps? C'est surtout en de telles occasions que se révèle l'individualité des caractères.

Le juif restait couché sur sa peau de mouton. Maddis regardait attentivement de côté et d'autre si quelque autre bloc de glace, flottant à la dérive, ne menaçait pas de heurter son frêle îlot. Sa physiono-

mie exprimait une profonde anxiété, mais il parlait peu, et toujours avec douceur. Thomas dormait ou, de temps à autre, lançait son harpon dans les flots. Rose, la pauvre femme, qui souffrait plus que ses compagnons, tantôt se penchait sur la poitrine de son mari, tantôt se levait et s'avançait au bord du banc de glace, marchant à pas précipités et s'élançant, en quelque sorte, comme l'oiseau captif qui voudrait rompre les barreaux de sa cage. Il y eut même un instant où, ne pouvant plus contenir sa douleur, ses mouvements devinrent si impétueux, sa figure prit un caractère si farouche, que Maddis eut peur qu'elle ne se jetât à l'eau. Il l'attira par le bras et la ramena près de son mari.

« Non, non, s'écria-t-elle, ne m'arrêtez pas ! Je ne sais ce qui m'emporte. Je ne me possède plus... je voudrais... Ah ! que le ciel me pardonne!... Mais je ne puis rester en place. Le mouvement fait seul quelque diversion aux déchirements de mon cœur.

— Je vais, dit Maddis, éveiller votre mari. C'est une honte qu'il ne vous vienne pas en aide!

— Me venir en aide! répliqua la jeune femme avec un amer sourire. Hélas ! il n'a pas le courage de regarder ma douleur en face. Il souffre autant que

moi ; mais il y a tant de façons différentes de souffrir ! Non, personne ne peut me consoler. La prière est sur mes lèvres, mais mon enfant est devant mes yeux ; mes oreilles entendent sa voix, mes bras s'étendent vers lui. Mon Dieu ! mon Dieu ! je ne le serrerai plus jamais sur mon sein ! »

Et à ces mots, serrant ses bras comme pour s'assurer du vide de leur étreinte, la pauvre femme, vaincue par sa douleur, tomba à genoux et fondit en larmes.

Après cette explosion, elle devint plus calme. Ses pleurs continuaient à couler, mais son agitation était apaisée, et, avec sa douce nature de femme, elle se rapprocha de ses compagnons pour leur donner quelque encouragement. Son mari avait surtout besoin qu'elle le rassurât et le consolât. Il venait de se réveiller de son assoupissement, et semblait atterré par son désespoir. Quand on ouvrit devant lui le sac qui contenait encore quelques maigres provisions, il refusa d'y porter la main. En vain Rose le suppliait et le conjurait de manger ; il détournait la tête en murmurant :

« La main du Seigneur est appesantie sur moi. Que n'ai-je péri sous les coups de ceux qui me poursuivaient !

— Ne t'abandonne pas à de telles réflexions, lui répondit tendrement la jeune femme. Pense qu'il vaut mieux tomber sous la main de Dieu que sous celles des hommes. Rappelle-toi que, lorsque le roi David dut subir la punition de ses fautes, il aima mieux voir Israël ravagé par la peste que par l'épée de ses ennemis. »

Mais le colporteur n'écoutait que d'une oreille presque insensible les affectueuses paroles de sa jeune femme. Les souffrances physiques, les angoisses morales avaient développé en lui le germe d'une maladie mortelle. En ce moment il était en proie à une fièvre violente.

Cinq jours s'écoulèrent. La malheureuse petite communauté, transie de froid et tourmentée par la faim, regardait avec angoisse le sac de provisions où il ne restait plus rien, et la sombre mer qui l'entourait de tous côtés. Thomas prit sa pique, et d'une voix caressante appela à lui le chien. Mais le pauvre animal, comme s'il eût pressenti le danger qui le menaçait, se serra contre Rose.

« Viens, Nethe, viens! » répéta le paysan.

Et, voyant que le chien n'obéissait pas, il s'avança vers lui pour le saisir.

Rose l'arrêta.

« Laissez, lui dit-elle, laissez à cette pauvre bête ses chances de vie. Le Seigneur aura peut-être pitié de vous et vous enverra du secours. »

Thomas, dont la souffrance avait irrité le caractère naturellement assez doux, répondit brutalement à ces touchantes remontrances de la jeune femme ; et malgré elle il allait s'emparer de l'animal qu'il convoitait, quand Maddis à son tour l'arrêta :

« Cette femme a raison, lui dit-il ; pas une chrétienne n'aurait mieux parlé. Je voudrais que tous les chrétiens se montrassent aussi patients qu'elle dans les jours d'affliction. Ne la chagrine donc pas, et laisse-lui ce chien. »

Rose leva les yeux avec un sentiment de reconnaissance sur la ronde, pâle, grossière figure du bon Maddis, tandis que le chien, couché tout près d'elle, lui léchait les mains.

Un instant après, on eût dit que Dieu avait entendu son appel : Maddis prit un phoque. Il n'en fallait pas plus pour que les pauvres gens échappassent aux horreurs de la faim.

Depuis plusieurs jours, ils voguaient constamment dans la même direction. D'après les calculs de Maddis,

ils devaient se trouver à la hauteur de la ville de Pernau. Tout à coup le vent changea, le froid devint très-vif, et la neige tombait en abondance. Les vagues, soulevées par le vent, se précipitaient avec impétuosité contre leur îlot et en sapaient les bords. Peu à peu ils voyaient diminuer ce terrible radeau de glace qui était pourtant leur dernier moyen de salut. Bientôt il ne leur resta plus qu'un espace d'environ trente pieds, qu'ils traversaient sans cesse à grands pas d'une extrémité à l'autre et en agitant les bras pour raviver la circulation du sang dans leurs membres engourdis. Le juif était couché au centre de cette fatale embarcation, dans un état d'insensibilité que sa malheureuse femme se surprenait quelquefois à lui envier.

Le huitième jour enfin, une côte élevée leur apparut à l'horizon. Les trois infortunés la saluèrent avec des cris de joie. Un changement dans leur situation leur semblait un bonheur inespéré. Et pourtant, comment pouvaient-ils s'abandonner à l'espoir de franchir la longue distance qui les séparait de ce riant rivage? Comment compter sur les vents et les courants qui, depuis une mortelle semaine, avaient d'heure en heure si cruellement trompé leurs vœux? Mais il leur était si doux d'oser encore concevoir quelque

espérance, de se reposer de leurs angoisses, ne fût-ce qu'un instant et par l'effet d'un prestige trompeur! Comment auraient-ils pu détourner leurs yeux et leur pensée de la perspective qui tout à coup les fascinait, se refuser à eux-mêmes une idée de consolation, et se condamner à un impitoyable raisonnement, quand ils entrevoyaient la fin de leurs maux? non, c'était impossible.

Le soleil se leva. Le froid était intense, et peu à peu les lignes de la côte devenaient plus distinctes. Cependant, à midi, la mer se calma, l'îlot ne fut plus que très-lentement entraîné par les vagues, et vers le soir il resta stationnaire. A l'horizon disparaissait, dans les voiles de la nuit, le rivage lointain qui leur promettait le repos, la chaleur, le toit hospitalier, la vie; et ce rivage tant désiré, ils ne pouvaient plus l'atteindre.

Les amères paroles du désespoir s'échappèrent de leurs lèvres, et le pieux Maddis lui-même tomba sur la glace dans le dernier état de prostration . . . . .

Cette année-là, l'hiver dura plus longtemps que de coutume. Ce ne fut qu'au commencement de mai que les ruisseaux furent dégelés, et qu'au fracas des blocs

de glace se brisant l'un contre l'autre sur les rives du golfe succéda le murmure des vagues. Pendant ce temps, les habitants de la maison du rocher continuaient leur paisible existence. Le petit Mathias allait, venait, sautait gaiement et se faisait aimer de tous les gens du logis. La plupart du temps, il était avec les enfants de la châtelaine. Souvent, tandis qu'il s'associait à l'un de leurs jeux bruyants, la bonne Anglaise le regardait avec tristesse, songeant à la tendre mère qu'il avait perdue.

Un jour d'été, les enfants, après avoir couru sur la colline, étaient rentrés au logis, fatigués par la chaleur. Mathias, qui était le plus faible, fut placé sur le lit de la châtelaine et s'endormit. Un profond silence régnait dans la maison ; le maître était encore absent, et sa douce femme, si souvent délaissée, était assise à sa fenêtre, contemplant la fraîche verdure de la plaine et les vagues azurées de la mer. Tout à coup elle aperçut deux personnes qui montaient lentement à pied la pointe du rocher : tantôt elles se dessinaient sur le sol nu, et tantôt elles disparaissaient derrière les massifs d'arbustes. C'était un paysan avec sa longue tunique, conduisant une femme à laquelle il donnait un appui affectueux. A mesure qu'ils ap-

prochaient, la châtelaine croyait les reconnaître. Elle ouvrit la fenêtre pour les mieux voir, et s'écria :

« Est-il possible? Oui, voilà Maddis, et voilà le chien de Jean! Et cette femme! ô Dieu... je ne me trompe pas! c'est elle! »

La généreuse Anglaise descendit rapidement l'escalier, et, en entrant dans la salle des gens de service, elle vit Rose qui, dans l'excès de ses émotions, s'était laissée tomber entre les bras de Tina.

« Madame, madame, s'écria la jeune juive en apercevant sa bienfaitrice et en s'élançant d'un bond impétueux vers elle; mon enfant, mon Mathias, montrez-le-moi!... Vous ne répondez pas, reprit-elle après une minute d'attente, tandis que les larmes inondaient ses joues : il est mort! il est mort! O Dieu du ciel! pourquoi m'avez-vous conservé la vie?

— Mathias vit, répondit la châtelaine. Donnez-moi le bras, venez avec moi. »

Mais Rose, la repoussant par une sorte de mouvement convulsif, s'élança au haut de l'escalier et se précipita vers la chambre qui renfermait son unique trésor. A la porte de cette chambre, elle trembla soudain de telle sorte, que ceux qui la suivaient furent obligés de la soutenir. Puis la porte fut ouverte, le

rideau du lit écarté. Rose s'arrêta immobile, silencieuse devant son chérubin endormi, fixa sur lui un regard avide, comme si par ce regard elle aspirait une joie infinie, comme si elle craignait encore d'être le jouet d'une illusion que le moindre mouvement eût fait disparaître. La châtelaine prit la main de l'enfant, qui se tourna dans son lit, ouvrit les yeux et étendit les bras vers la jeune juive en murmurant :

« *Maminka! Maminka!* (Ma petite mère! ma petite mère!) »

Nous n'essayerons pas de dire les ardentes émotions de la pauvre juive, le sentiment de reconnaissance avec lequel elle serra sur son cœur sa noble bienfaitrice, et le sentiment de douleur qui le suivit au souvenir de la mort de son mari. Son histoire n'était pas longue à raconter. Le neuvième jour, après avoir encore épuisé le misérable aliment conquis par la pêche du phoque, au moment où les malheureux voyageurs ne pouvaient plus garder aucun espoir de salut, leur banc de glace avait été entraîné près de la côte de Finlande. De là on les avait aperçus, de là étaient venus des hommes courageux qui les enlevèrent à une mort certaine.

« Le Seigneur, ajouta Rose, a voulu me laisser un

amer souvenir de ces jours de détresse. Mon mari se raviva en apprenant qu'il était sauvé, mais deux jours après il expirait. »

Dès que le temps l'avait permis, Rose s'était embarquée avec les deux paysans dans un bateau de pêcheur qui, en quelques heures, l'avait ramenée à travers ce golfe où elle avait tant souffert.

« Ah ! dit le vieux Maddis, qui avait aussi monté l'escalier et qui essuyait des larmes dans ses yeux, je suis content de la revoir près de son enfant. Si elle est juive de naissance, elle devrait être chrétienne, et je ne suis pas sûr qu'au fond du cœur elle ne le soit pas. »

Nous ne pouvons affirmer que le bon Maddis ne se trompât point dans cette dernière assertion ; mais ce qui est certain, c'est que Rose resta dans la maison de la châtelaine, et qu'une quinzaine de jours après son retour son enfant fut baptisé dans l'église du village.

V

LE CAPORAL SIGURD[1]

Nous ne saurions dire si le caporal Sigurd était ou non superstitieux, et s'il avait ou non quelques connaissances astrologiques. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le soir il aimait à se placer sur un siége rustique devant la porte de sa demeure et à regarder les étoiles en fumant une vieille petite pipe dont les exhalaisons ne plaisaient pas à tout le monde, mais dont il s'amusait à voir tourbillonner la fumée en l'air. Il préparait lui-même son tabac, et il avait pour cet usage une planche dont les nombreuses entailles indiquaient

[1] *Den korporal Sigurd*, par M. Wetterbergh, auteur de divers romans et nouvelles publiés sous le pseudonyme d'oncle Adam

qu'il s'en était souvent servi. A voir sa pipe jaunie par le temps, on pouvait reconnaître qu'il en avait fait un long et fréquent emploi.

Sigurd était âgé de soixante et quelques années; c'était un homme d'une taille élevée, un peu courbé par les années, et malheureusement estropié, mais d'une figure mâle empreinte d'un noble sentiment de fierté. De longs et épais sourcils voilaient ses yeux d'un bleu foncé, et sur ses joues, empourprées par la vieillesse, se dessinaient des veines bleuâtres; qu'on se figure encore un front droit et élevé, couronné par quelques cheveux gris, et une bouche presque entièrement couverte par une forte moustache, et l'on aura le portrait du caporal Sigurd. Avec sa fière physionomie, il était pauvrement vêtu, mais toujours très-propre, car Sigurd avait des habitudes d'ordre et les gardait soigneusement, si vieux qu'il fût.

Si, en hiver, en visitant le faubourg septentrional de Stockholm, vous aviez dû passer dans la petite rue habitée par Sigurd, et qu'on appelle la rue des Oies, je vous aurais conseillé de prendre une autre direction, de peur de rouler avec votre traîneau dans les amas de neige de cette ruelle. Mais si vous étiez venu là en été, par un beau jour, vous auriez pu voir le

vieux Sigurd à sa place habituelle. Le bon vieillard n'avait point une chambre à lui seul, il demeurait dans celle d'une veuve qui nourrissait, par son travail, trois enfants, deux garçons et une fille. Dans cette chambre, Sigurd avait, avec un morceau de craie, tracé sur le sol la limite de son logement. Ce logement était un lieu sacré pour les enfants. Aucun d'eux n'aurait osé franchir la ligne marquée par le soldat, ni toucher aux diverses choses qui lui appartenaient, quelque désir qu'ils eussent d'examiner la grosse montre que le caporal suspendait à la muraille, et dont ils entendaient résonner le mouvement, ou d'essayer le briquet, dont les doigts de Sigurd faisaient jaillir de si vives étincelles, ou de tenir entre leurs mains les débris de miroir dont il se servait le dimanche matin pour se raser. Les enfants n'osaient pas même pénétrer dans ce sanctuaire lorsque Sigurd était sorti, car il avait un instinct singulier et devinait aussitôt si l'on avait touché à ses trésors. Alors commençait un examen qui n'était pas gai, car à la fin de toutes les investigations le caporal saisissait d'une main vigoureuse le délinquant et lui infligeait une rude punition. C'était pourtant un excellent homme que le vieux Sigurd. Il

fallait le voir quand il revenait gaiement, à la fin du jour, au logis, comme il livrait lui-même ce qu'il avait de plus précieux aux enfants, comme il les faisait sauter sur ses genoux et leur racontait une quantité d'histoires qu'on ne pouvait se lasser d'entendre. Puis tout à coup, après un de ces élans de gaieté, il prenait un air grave, invitait les enfants à franchir la redoutable ligne de craie, leur disait de joindre les mains ; puis, posant ses lunettes sur son nez, il leur lisait un chapitre de la Bible, quelques prières, et ensuite entonnait un chant religieux. Sa voix tremblait un peu comme un vieil orgue, mais elle était encore assez forte pour dominer celles de ses jeunes disciples. Toutes ces voix réunies et chantant sur différents tons les louanges de Dieu formaient, il faut le dire, un étrange concert. Lorsque ce devoir religieux était accompli, Sigurd ordonnait aux enfants de se coucher. Quant à lui, si le temps était beau, il s'en allait fumer sa pipe au coin de la maison voisine, en face d'un moulin où fleurissaient, sur les marches d'un escalier en ruine, diverses pariétaires. C'était là son paysage, un pauvre paysage, mais sur sa tête se déroulait un ciel bleu avec des myriades d'étoiles qui répandaient leurs doux rayons sur le vieux

caporal comme sur le palais du roi et sur les flots paisibles du Mélar.

C'était là que l'honnête Sigurd passait la plupart de ses soirées en été, et en vérité il ne pouvait se plaindre qu'il y eût trop de verdure dans la rue aux Oies. Vers la même heure, la veuve sortait aussi pour se rendre chez un vieux notaire qui demeurait à quelque distance et dont elle faisait le ménage. Quelquefois elle restait longtemps dehors ; tantôt elle s'arrêtait à causer avec la fruitière, tantôt elle trouvait dans la chambre de son maître un journal qu'elle ne pouvait se dispenser de lire, et où parfois elle notait des passages dont il fallait qu'elle demandât au notaire une explication. Il était donc utile que Sigurd prît soin des enfants le soir, et malgré les prières qu'ils lui adressaient quelquefois pour qu'il leur fût permis de rester encore quelques instants debout pour jouir du beau temps, pour se promener dans la rue et regarder les passants, à dix heures il fallait qu'ils fussent couchés. Puis Sigurd regardait, en fumant sa pipe, le ciel étoilé. Il ne connaissait ni l'Orion ni la grande Ourse, mais ce spectacle produisait en lui une grave émotion; il se disait que cette voûte immense avec ses astres lumineux était autrement

belle que la voûte de l'église du château avec ses peintures.

Peu à peu tout se taisait dans la petite rue aux Oies et dans les rues voisines. La veuve Bergman revenait de chez le notaire avec un pot de petite bière pour elle et pour ses enfants, car elle n'osait acheter du lait, le trouvant trop cher; mais elle était d'un caractère heureux et supportait tranquillement sa pauvreté,

« Ah ! voilà le vieux Sigurd, s'écriait-elle avec un air de surprise, comme si elle n'était pas sûre d'avance de le trouver à la même place.

— Oui, répondait le caporal en lançant dans l'air une bouffée de tabac; me voilà occupé à regarder les étoiles tout aussi bien que le grave personnage employé à ce bâtiment qu'on appelle, je crois, l'Observatoire.

— Oui, c'est une singulière fonction que de passer son temps à contempler le ciel et de recevoir de l'argent pour cette peine. A quoi cela peut-il servir? Dieu le sait!

— Le savant, répliqua le caporal, fait des calendriers, et il faut bien qu'il se livre à toutes ces observations pour indiquer quand il y a une foire à Skenninge, une autre à Westeros : cela doit être une

occupation agréable. Lorsque j'étais aux îles d'Aland, en 1808, il y avait là un petit officier de marine qui, avec un petit instrument triangulaire, mesurait la hauteur du soleil et nous disait à la minute même : « A présent il est midi. » En vérité, c'est là une belle science ; car, voyez-vous, les astres sont l'œuvre du Seigneur tout aussi bien que vous et moi.

— Oui, répondit la veuve en joignant pieusement les mains. Avez-vous fait coucher les enfants ?... Ils étaient gentils, j'espère ?

— Oui, cela va sans dire ; quand le vieux Sigurd les regarde en fronçant les sourcils, ils ne peuvent faire autrement que d'obéir. Mais vous savez aussi que je les aime ces petits coquins. Si seulement je pouvais faire quelque chose pour eux ! Écoutez, je crois que vous devriez placer Louis dans le commerce, faire de Gustave un ouvrier. Quant à leur sœur, elle gagnera sa vie comme elle pourra. Louis sait lire et écrire, je puis le placer chez le marchand Paulson, dût ce marchand exiger que je lui fende et lui scie gratuitement son bois toute l'année. Ce serait dommage de laisser ce garçon perdre ici son temps. Gustave a des bras vigoureux qui font plaisir à voir ; il n'aime pas les livres et écrit

comme une corneille. On ne peut en faire un monsieur.

— Les enfants, répondit la mère avec un soupir, sont dans la main du Seigneur.

— Sans doute, dans la main du Seigneur et aussi dans une autre. Si vous voulez avoir des choux, il faut en semer et les cultiver, autrement le Seigneur ne vous donnera point de choux; est-ce vrai ?

— Oui, Sigurd, vous avez raison.

— Eh bien, vous devez comprendre que le Seigneur ne nous donne pas de bons enfants si nous ne prenons soin de les élever et de les diriger comme il convient. Vous, et d'autres femmes que je connais, vous êtes étonnantes ! ajouta-t-il avec vivacité : dès qu'on vous parle de vos enfants, vous joignez les mains et vous murmurez dévotement : Ils sont dans la main du Seigneur. Mais si un de vos animaux tombe malade, vous ne négligez rien pour le sauver. C'est bien facile de ne rien faire et de s'en rapporter au Seigneur !

— Cher Sigurd, s'écria la veuve, ne vous fâchez pas.

— Je ne me fâche pas ; mais je vous le dis : c'est un devoir de veiller à ce que les enfants deviennent

des hommes et non pas des vagabonds. C'est un devoir de s'en occuper, au lieu de s'abandonner à la paresse et de s'en rapporter à la grâce de Dieu. Mais voilà comme vous êtes toutes : vous criez sans cesse que le monde est mauvais ! Il faudrait qu'à toute minute Dieu fît des miracles pour corriger nos vices et nos sottises. On ne rendra cependant pas le monde meilleur tant qu'on ne saura pas même donner une juste rémunération à un pauvre homme qui ne demande qu'à gagner honnêtement sa vie. Voyez-vous, la vieillesse m'empêchera bientôt de travailler, il faudra que je mendie, quoique ce soit une honte pour un vieux soldat comme moi.

— Oui, c'est bien vrai, murmura la veuve.

— Ah ! j'en pourrais citer plus d'un que j'ai connu tout jeune, qui faisait une piteuse figure et qui est devenu un personnage, qui se promène en carrosse et qui ne daigne pas faire attention au vieux Sigurd. Mais ainsi va le monde ! et celui qui a créé ces merveilles, ajouta-t-il d'un ton solennel en élevant ses yeux vers la voûte étoilée, celui-là sait pourquoi il y a de si étranges choses sur la terre et un partage si inégal des richesses. Voyez-vous, quand je suis ici seul le soir, il me passe bien des idées par

la tête, et je me dis qu'on doit être bien là-haut, et que la vie ici-bas est assez fâcheuse près des gens de la mauvaise espèce. Le vieux Sigurd en finira bientôt. »

Après un instant de silence, la veuve reprit l'entretien :

« Quel projet avez-vous pour Gustave? demanda-t-elle.

— Gustave! ah oui! il a onze ans, et Louis, je crois en a douze.

— Oui.

— Eh bien! j'ai aussi mes amis, quoique depuis un bon nombre d'années je ne leur aie point parlé. J'ai un ami à Stockholm qui possède un grand domaine et qui peut y employer notre Gustave, dont on fera, je crois, un excellent laboureur.

— Qui est-ce?

— Peu importe. Il était à la guerre de Finlande, une sotte guerre, il faut le dire, mais où nous nous sommes vaillamment conduits. Par malheur, nous n'avions que des poignets vigoureux et du courage; les Russes avaient de l'argent, et Sweaborg et tout a été perdu. Un jour nous étions aux prises avec les Russes; de part et d'autre on se battait ardemment. Nous avions avec nous un petit lieutenant, une es-

pèce d'enfant qui aurait mieux fait de rester au logis; c'était lui qui nous commandait, quoiqu'il n'eût encore point de barbe. Dans le cours de la lutte, il fut cerné par les ennemis, et il allait infailliblement périr, si d'abord je n'avais tué un grand gaillard qui le menaçait de près; après quoi je me précipitai en avant avec ma baïonnette. Le lieutenant, à cette vue, reprit courage et parvint à sortir sain et sauf du mortel péril dans lequel il s'était trouvé. Mais moi je reçus à la cuisse une blessure que je n'oublierai jamais.

— Est-ce à cause de cette blessure qu'on vous a amputé la jambe?

— Ce n'est pas précisément à cause de la blessure, mais à cause du froid qui envenima la plaie. En récompense de mon dévouement, je reçus cette médaille d'honneur, que je ne porte que dans les circonstances solennelles. Au reste, je ne puis penser sans un sentiment de honte au gouvernement du roi, qui abandonne un vieux soldat à la misère, avec une pension annuelle de quatre thalers; mais ne parlons pas de cela... Je reçus donc une médaille d'argent, et le petit lieutenant, qui avait eu une égratignure au pouce, fut décoré de la médaille d'or. Ensuite il

fut nommé capitaine, honoré de la croix de l'Epée, et signalé dans un bulletin comme un brave officier. Peut-être est-il brave à présent ; mais, mille diables! à cette époque-là, il ne l'était pas plus que tout autre !

— Hélas! mon Dieu, dit en soupirant la veuve, c'est ainsi que les choses se passent en temps de guerre.

— Oui, et il en est de même en temps de paix : vous travaillez, et c'est un autre qui reçoit la récompense de votre œuvre. L'un verse son sang, et l'autre savoure de bons bouillons.

— Mais quel rapport cette affaire a-t-elle avec mes enfants ?

— Je vais vous le dire. J'ai appris que mon ancien lieutenant est en ville. A présent, c'est un grand personnage. Il est général, commandeur de je ne sais combien d'ordres, riche comme un magicien, car il avait déjà de la fortune, et il s'en est fait une plus considérable en épousant la fille d'un négociant de Gothembourg ou de Norrkopping ou la fille d'un fabricant, enfin d'un homme qui avait énormément d'argent. A présent, mon petit lieutenant possède des métairies, de grands domaines et n'a

point d'enfants, l'idée m'est venue qu'il pourrait prendre Gustave avec lui. Je veux aller le voir et lui parler. Dans sa jeunesse, il avait assez bon cœur, peut-être n'est-il point entièrement changé ; j'imagine qu'il ouvrira de grands yeux en voyant le vieux Sigurd.

— Oui, et en se rappelant que c'est Sigurd qui lui a sauvé la vie... Mais il est tard, il faut rentrer. »

Le caporal se leva, jeta encore un regard vers le ciel et se dirigea vers sa demeure. Dans ce moment, tout était silencieux, tout dormait. Seul, dans la haute tour de l'Observatoire, le professeur d'astronomie observait peut-être encore la marche éternelle des astres.

Le lendemain matin, un beau soleil brillait à travers les vitres de la petite maison de la veuve. Sigurd faisait sa toilette pour se rendre chez le général. « Ce serait bien singulier, se disait-il, s'il ne me recevait pas. Il me recevra, et j'aurai apaisé une de mes sollicitudes; ensuite je parlerai au marchand. J'arriverai ainsi à placer convenablement ces deux garçons. Voilà longtemps, ajouta-t-il en jetant un regard mélancolique sur la couche de paille où dormaient encore les

enfants, voilà longtemps que je me résigne à être seul. Je vivrai seul et mourrai seul; mais peut-être que ces pauvres garçons se souviendront de moi quand je serai dans mon dernier gîte et me remercieront du bien que j'ai voulu leur faire. » En parlant ainsi, il passait sur sa figure son rasoir ébréché, puis peignait ses cheveux gris. Ensuite il éveilla Gustave, qui, se levant en toute hâte, prit ses vêtements de chaque jour. « Attention, dit le vieux, il faut t'habiller avec soin. Cire tes souliers, brosse ta redingote, fais-toi propre; mais attends un peu, je veux te nettoyer.» A ces mots, il prit l'enfant par le bras, lui lava la figure et lui lissa les cheveux. « A présent, dit-il, tu as l'air d'un homme. Partons, ta mère est déjà sortie; elle s'échappe de la maison sans qu'on l'entende, pour se rendre chez son notaire qui se lève de bonne heure. Allons, mon garçon, quand nous rentrerons au logis, tu seras peut-être dans une meilleure situation. Quoi qu'il t'arrive, n'oublie pas le vieux Sigurd. »

Gustave était un bel enfant dont le regard avait à la fois l'expression d'innocence et de malice qu'on remarque souvent chez les enfants des pauvres. Plus tard, la vulgaire société au milieu de laquelle ils

vivent change la nature primitive de leurs traits et leur donne une grossière empreinte. Mais Gustave n'avait point encore subi cette malheureuse influence, et il regardait le caporal d'une façon si touchante, que celui-ci en avait le cœur ému. « Bien, bien, mon enfant, dit le vieillard, je veux t'aider tant que je pourrai. N'aie pas honte de tes mauvais vêtements, le Seigneur t'en donnera de meilleurs, car tu es un bon et vigoureux gaillard. »

Enfin la toilette importante était achevée. Louis fut nommé temporairement gouverneur du ménage, et à sept heures précises Sigurd, tenant l'enfant par la main, se dirigeait vers l'intérieur de la ville. Il s'arrêta dans la rue du Gouvernement, au pied d'une grande maison.

« Vois-tu, dit-il à son protégé, cette boîte vernie attachée à la porte, c'est une boîte aux lettres. Il faut que nous montions au premier étage, et nous allons sonner. » Il sonna, personne ne vint. Il sonna de nouveau, attendit; enfin la porte s'entr'ouvrit.

« Qui est là? dit d'un ton de mauvaise humeur un domestique à moitié assoupi.

— Votre très-humble serviteur, répondit le caporal; je désirerais parler à M. le général.

— Que lui veux-tu? vieille bête!

— Bête! s'écria le soldat. Et il allait répondre rudement à cette injure; mais il regarda l'enfant, se contint et reprit d'une voix calme : Je suis connu de M. le général.

— Toi? répliqua le domestique avec un air sardonique; le général n'est pas encore éveillé, tu reviendras une autre fois. Et il ferma la porte.

— Ce domestique est un fier monsieur, dit Gustave en descendant l'escalier avec son patron.

— C'est un âne, murmura le vieillard, comme tous les gens de cette espèce; s'il m'avait parlé ainsi il y a trente ans, je lui aurais donné un soufflet qui lui aurait troublé la vue pendant toute une semaine. Je voudrais pourtant bien savoir quand le général s'éveillera, ajouta-t-il en regardant les fenêtres de son appartement. Tiens, Gustave, nous allons nous asseoir sur ces gradins jusqu'à ce que nous voyions ces rideaux s'ouvrir; alors nous rentrerons, et c'est bien le diable si le général n'accède pas à ma prière! »

Déjà la rue avait repris son mouvement habituel. Plus d'un passant regardait avec curiosité le vieux soldat avec sa médaille d'argent sur la poitrine, et l'enfant aux joues roses assis à ses côtés. Enfin les

rideaux s'ouvrirent, et une figure pâle se montra à la fenêtre comme pour voir ce qui se passait au dehors et disparut aussitôt.

« Maintenant, en marche ! » dit le vieillard.

Il sonna plusieurs fois encore avant qu'on lui ouvrît.

« Encore les mêmes vagabonds ! » dit le domestique qui déjà avait été si insolent.

Le caporal comprima de nouveau sa colère, et s'inclina non sans peine :

« Je vous prie, dit-il, d'annoncer au général que je désire lui parler ; qu'il faut que je lui parle.

— Voilà qui est curieux. Que lui veux-tu ?

— Je le lui dirai à lui-même.

— Ah ! tu le prends sur ce ton-là ! As-tu servi sous les ordres du général ?

— Non ; mais j'ai rendu service au général. »

Le domestique disparut.

Dans une chambre voisine, sur un large fauteuil était étendu languissamment un homme qui avait l'apparence d'un vieillard ; il tenait à la main un journal, et devant lui était un plateau avec du café.

« Monsieur le général, dit le domestique.

— Qu'y a-t-il? demanda le vieillard en tournant vers le valet un regard morne et sans expression.

— C'est un vieux soldat avec un enfant qui veut absolument vous parler.

— Je n'ai pas la force de le recevoir; dis-lui qu'il s'en aille.

— Mais il déclare nettement qu'il a rendu service à monsieur le général.

— C'est un plaisant individu. Écoute, n'est-il pas temps de prendre ma potion?

— Oui, monsieur le général.

— Alors, donne-la-moi; faut-il que ce soit toujours moi qui me rappelle quand je dois user de ce remède! A quelle heure viendra le docteur?

— Il a dit qu'il viendrait à onze heures; mais il doit aller d'abord dans un quartier où il y a un grand nombre de pauvres, et les pauvres lui prennent toujours beaucoup de temps.

— Les pauvres! faut-il donc que pour les pauvres les gens comme il faut soient dans l'inquiétude? J'ai bien toussé cette nuit. Tu as dû remarquer des taches de sang dans mon mouchoir. Sans doute je me serai brisé quelque veine dans la poitrine. Mais

tâche de me débarrasser de ce soldat ; va lui demander comment il s'appelle. »

Le domestique entr'ouvrit la porte et s'écria :

« Le général demande comment tu t'appelles ?

— Pierre Sigurd ; dis au général que c'est Pierre Sigurd qui l'a délivré des mains des Russes. Il le sait bien, ajouta le caporal avec une joyeuse confiance, il n'a pu m'oublier. »

Le domestique répéta ces paroles à son maître, qui d'une voix plaintive murmura :

« Pierre Sigurd, Pierre Sigurd ! ah, oui, je me rappelle, un grand gaillard, agile.

— Grand, oui ; mais agile il ne l'est plus ; il a une jambe de bois.

— Ainsi il n'ira plus au bal, reprit d'un air moqueur le général.

— Ah ! ah ! » dit le domestique en riant de la plaisanterie de son maître.

Égayé par ce trait d'esprit, le général ajouta :

« Dans son temps, il aurait été aussi un pauvre maître de danse ; mais il a fait tant bien que mal son devoir, et, si je ne me trompe, il a reçu une médaille.

— Oui, il porte une médaille.

— Très-bien, c'est moi qui la lui ai fait obtenir; il jouit par conséquent de la pension affectée à cette décoration, et il peut travailler. Est-ce qu'il se mettrait à mendier?

— Sans aucun doute.

— Prends un thaler pour lui dans cette boîte; dis-lui que je ne l'ai point oublié; que c'est moi qui lui ai fait avoir sa médaille, et que je ne veux point encourager la fainéantise. »

Le domestique sortit avec deux billets de vingt-quatre schellings; mais, en chemin, il en mit un dans sa poche et présenta l'autre à Sigurd. Le vieux soldat voulait entrer, croyant qu'il obtenait enfin l'audience qu'il désirait. Le domestique l'arrêta en lui donnant un coup de poing dans la poitrine. « Vieux vagabond, lui dit-il, crois-tu qu'on arrive ainsi sans façon dans la chambre du général ; voilà de l'argent, et le général me charge de te dire qu'il te connaît bien, que c'est à lui que tu dois ta médaille, mais qu'il ne veut point prendre soin d'un mendiant paresseux. »

Le vieux caporal resta comme pétrifié. Son premier mouvement fut de déchirer le billet de vingt-

quatre schellings, son second, de franchir de vive force la porte du général.

« Il n'est pas possible, s'écria-t-il, que mon gentil lieutenant soit devenu si indigne! Tu es un misérable, tu me trompes, tu voles ton maître, et tu me voles aussi. »

Le domestique, qui se sentait coupable, craignant que son larcin ne fût découvert, ne trouva pas d'autres moyens de se délivrer de Sigurd que de le jeter en bas de l'escalier; puis il referma la porte, et le vieillard était étendu dans le vestibule, saignant d'une blessure qu'il s'était faite au front. C'était la seconde fois que son sang coulait à cause du lieutenant, mais cette fois il ne reçut point de médaille. Gustave lui essuya le front et déchira sa chemise pour lui faire un bandage.

« C'est bien, c'est bien, mon enfant, murmura le vieillard, il n'y avait rien à faire dans cette maison.

— Que se passe-t-il donc? s'écria une femme qui demeurait au-dessous de la porte d'entrée; qu'est-ce que c'est que ces mendiants qui font tant de bruit sur l'escalier?

— C'est la faute d'un domestique, répliqua Gus-

tave, qui a précipité cet honnête homme dans le vestibule.

— Il a bien fait, reprit la femme ; si l'on chassait tous les vagabonds dans la rue, on aurait moins de peine à nettoyer la maison. »

En disant ces mots, elle suivait d'un regard moqueur le caporal qui se retirait à pas lents, appuyé sur son jeune compagnon.

« Vois-tu, mon enfant, dit le vieillard, je ne puis rien faire pour toi ; il faut que tu deviennes un vagabond, quoique Dieu t'ait fait pour une meilleure existence ; mais, je t'en prie, ne dis rien à ta mère de ce qui nous est arrivé, j'en ai honte : tu raconteras seulement que je suis tombé par hasard et me suis fait mal.

— Mais pourquoi donc, demanda l'enfant, avez-vous honte de ce qui vient de se passer?

— Parce que j'ai bêtement cru que la vie de ce misérable avait quelque valeur ; il reconnaît lui-même qu'elle n'en avait aucune, puisqu'il envoie vingt-quatre schellings à celui qui la lui a sauvée.

— Et c'est pour moi que vous souffrez ainsi, reprit l'enfant en s'arrêtant encore pour lui essuyer de nouveau le front ; c'est pour moi, pauvre Sigurd !... Et en

parlant ainsi il le regardait avec une touchante expression.

— Tais-toi; ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, mais les gens riches et tous ceux qui leur appartiennent.

— Seigneur de Dieu! reprit Gustave avec un profond accent de cœur; si, du moins, lorsque je serai grand, je pouvais vous rendre à mon tour quelques services.

— Que parles-tu de services? tu as vu que j'ai eu la sottise de croire à la reconnaissance. Eh bien, fais comme les autres, envoie au diable tous ceux qui ont été bons pour toi. Il n'y a que les enfants qui soient reconnaissants, et les vieilles gens qui retombent en enfance comme moi.

— C'est une plaisanterie, Sigurd, je sais que vous aimez les personnes qui ont de l'affection pour vous; n'est-ce pas vrai?

— Ne me regarde donc pas ainsi, répliqua le vieillard avec émotion; tes yeux, mon garçon, ont une trop grande expression d'honnêteté. Avec cela on ne réussit pas dans le monde. »

En rentrant à la maison, il trouva les deux autres enfants qui attendaient avec impatience les grandes

choses qu'il leur avait annoncées. Il leur raconta qu'il n'avait point rencontré son protecteur, et qu'il était tombé sur le perron d'une boutique.

Un instant après, il prenait Louis par la main, en se disant : « Est-ce que tous les projets que j'ai faits pour ces enfants échoueraient? Non, je veux essayer encore. Viens, » dit-il à l'enfant ; et il sortit.

Cette fois, Sigurd fut plus heureux. En revenant le soir au logis, la pauvre veuve le trouva assis à sa place habituelle, regardant le ciel d'un air joyeux, et fredonnant une chanson de soldat.

« Ah! dit-elle, il paraît que vous êtes content ce soir?

— Oui.

— Et pourquoi donc?

— J'ai une nouvelle à vous annoncer; Louis entre comme garçon de boutique chez Paulson.

— Seigneur de Dieu! merci... Mais est-ce bien vrai?

— Oui, c'est décidé. Voilà pourquoi j'ai couru tout le jour.

— Et c'est vous qui avez terminé cette affaire?

— C'est moi. Le vieux Sigurd a encore des amis

dans le monde. Seulement il faut qu'il prenne garde à ceux auxquels il a sauvé la vie.

— Ah ! reprit la veuve, si au moins je pouvais placer aussi Gustave!

— Que Dieu lui vienne en aide ! Moi, je ne puis plus rien pour lui, » répondit le caporal en lançant une bouffée de tabac dans l'air.

Quelques jours après il installait son jeune protégé chez le marchand Paulson.

Quelques années, après le vieux Sigurd était assis à sa place favorite, par une humide soirée d'automne. Le brave soldat portait péniblement le poids des années ; ses vêtements étaient déchirés, son visage pâle et sombre. Il n'avait plus la force de scier du bois pour le marchand Paulson ni pour d'autres, et il fallait qu'il mendiât. En observant, à la clarté de la lune, ce bon vieillard, on aurait pu voir quelques larmes rouler dans ses yeux, et sur sa noble physionomie on aurait pu distinguer en même temps une fière expression de dédain. « Que je suis sot ! se disait-il, je vais toujours niaisement mon chemin ; je devais bien penser que, lorsqu'il serait devenu un joli garçon de boutique, lorsqu'il aurait pour son dimanche un habit fin et des gants, il ne reconnaîtrait

plus le vieux Sigurd ; et cependant je n'y avais pas songé. Dans les premiers temps, lorsque j'entrais dans le magasin, et que je le voyais travailler avec ardeur, je me disais que son zèle pour le commerce l'empêchait de faire attention à son vieil ami et je m'en réjouissais ; puis, lorsqu'il se trouvait seul avec moi, et qu'il me tendait amicalement la main, j'avais le cœur heureux... Oui, souvent, en me rencontrant dans la rue, il m'a salué, et souvent aussi il ne m'a pas vu, et ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne m'a salué que lorsqu'il était seul. Sot que je suis, j'ai été bien du temps à m'apercevoir qu'il avait honte du vieux Sigurd, boîteux et mal vêtu. C'est un habile garçon, me disait-on ; son maître l'aime beaucoup, et veut en faire son fils adoptif... Très-bien, je l'ai mis dans la bonne voie, mais l'idée qu'il me méprise me déchire l'âme. Ce soir encore j'étais dans l'erreur, je me suis approché de lui et je lui ai tendu la main, en lui disant : « Bonsoir, mon bon Louis. » En ce moment il y avait plusieurs personnes dans la boutique, il causait avec une femme élégante, il s'est détourné de moi et n'a pas eu l'air de m'entendre. J'ai cru que j'avais fait une maladresse, j'ai pensé que, sans le vouloir, j'avais peut-être été impoli envers cette femme. C'était encore

de ma part une autre niaiserie. Après le départ des différentes personnes qui se trouvaient là, je me suis rapproché de lui, le coquin m'a regardé d'une façon superbe et m'a dit : « Il ne faut pas que vous veniez « sans cesse ici et que vous me tutoyiez quand il y a « quelques personnes autour de moi ; je suis content « que vous restiez chez ma mère, mais ce n'est pas « une raison pour que vous cherchiez à m'humilier. »

A ces mots, je restai comme pétrifié.

« Tenez, ajouta-t-il en prenant une caisse sur un « rayon, voulez-vous du tabac ? »

« Je ne voulais rien de lui ; je lui dis en m'éloignant :

« Louis, Louis, tu répondras de ton ingratitude « au jugement dernier... » Que je suis sot ! répéta encore le vieillard ; mais pourquoi m'irriter de ma sottise ? Est-ce ma faute si la nature m'a fait ainsi ?

— Vous voilà de nouveau à votre ancienne place, dit la veuve Bergman.

— Oui, m'y voilà encore.

— Mon Dieu, que je suis donc satisfaite de Louis ! Le riche Paulson veut l'adopter et en faire son héritier.

— Oui, répondit amèrement le caporal, j'ai déjà entendu parler de cette affaire.

— Je ne puis assez vous remercier; car c'est vous qui l'avez placé dans cette maison.

— Et à présent, repartit Sigurd d'un ton sévère, Louis ne veut plus me reconnaître.

— Oh! Sigurd, n'en soyez pas fâché. Louis ne veut pas non plus me reconnaître; il ne me parle plus, il ne vient plus ici. Mais n'est-ce pas tout simple? Il va devenir riche, et nous sommes de pauvres gens! »

Pour cette bonne mère, il y avait un tel abîme entre la richesse et la misère, entre les gens dont on envie le sort et ceux qu'on méprise, qu'elle ne trouvait point étonnante la conduite de Louis.

Quoiqu'elle en fût affligée, elle se disait qu'il avait raison, dans sa nouvelle situation, d'écarter de lui des parents et des amis qui pouvaient nuire à sa fortune et entraver son mariage.

« Eh quoi! s'écria Sigurd, vous n'êtes pas furieuse de voir ce garçon vous traiter de la sorte?

— Non, certainement non, répondit la veuve, en essuyant ses larmes avec son tablier. Que Dieu lui pardonne! Quant à moi, je lui pardonne volon-

tiers. C'est vrai qu'il est dur de se voir méprisée par son propre enfant, mais il est jeune et irréfléchi, il se souviendra de sa mère quelque jour. Peut-être alors sera-t-elle morte!

— Oui, il est un monde où nous nous rejoindrons, où nous serons reçus comme les enfants d'un même père, un monde où il n'y a ni riches ni pauvres. Voyez notre Père là-haut, dans ce ciel où brillent la nuit tous ces milliers d'étoiles.

— Vous avez raison Sigurd; mais, dites-moi, que faire de Gustave? Il a bientôt seize ans, et je ne sais où le mettre.

— Le bon Dieu prendra soin de lui, et j'espère qu'il n'en fera pas un riche personnage. »

La veuve rentra chez elle. Le caporal resta encore quelques instants dehors; puis, enfin, se levant et tournant ses regards vers le ciel :

« Seigneur, dit-il, pardonne-moi mes murmures et apprends-moi à aimer comme cette pauvre mère sans attendre de reconnaissance. »

En 1828, il y avait dans la petite rue habitée par Sigurd une triste maison. Le vieux soldat était malade et la veuve Bergman ne pouvait prendre soin de lui, car elle était obligée de s'occuper du notaire,

qui était malade aussi. Gustave restait assidûment près du vieillard. Quelquefois il lui lisait un chapitre de l'histoire du vaillant Charles XII, et le soir il lui lisait la Bible. Un charitable médecin, chargé de visiter les pauvres, s'était rendu près du caporal et lui avait ordonné une potion; mais Sigurd ne voulait pas la prendre, disant qu'il était vieux et que c'était là une maladie incurable. Près de son vieil ami, Gustave, qui était un vif et alerte garçon, se montrait doux comme un agneau. Il se souvenait toujours avec attendrissement de la chute que Sigurd avait faite à cause de lui. Cependant quelquefois, avec sa nature impétueuse, il se sentait mal à l'aise dans son étroite retraite; il demandait alors timidement à Sigurd s'il pouvait sortir, et, dès qu'il avait obtenu cette permission, il se précipitait dehors avec sa sœur, puis il montait avec elle au-dessus de la rue de l'Observatoire pour en descendre rapidement sur un petit traîneau. Il n'était pas grand, mais très-agile, vigoureux, plein de courage et d'appétit. Anna se réjouissait de s'asseoir à côté de lui sur une planche légère et de descendre comme une flèche la pente de la rue escarpée. C'était là le seul plaisir dont ces deux enfants pussent jouir, car il ne leur coûtait

rien. Un jour ils faillirent l'expier par un grave accident : dans son impétuosité, Gustave se jeta avec son traîneau contre un étranger. C'était un Dalécarlien de quarante à cinquante ans, d'une bonne, fraîche, rude figure, ce qui est un des traits distinctifs des habitants de la Dalécarlie.

« Au nom du diable, s'écria-t-il dans un premier mouvement de colère, ne pouvez-vous passer avec plus de précaution ? Votre traîneau a sifflé près de moi comme un boulet de canon ! »

Gustave se tut, car il se sentait coupable.

« Écoutez, reprit l'étranger avec plus de calme, est-ce ici la rue aux Oies ?

— Oui, répondit Anna, c'est là, de l'autre côté du moulin ; à gauche est la maison de ma mère.

— Ah ! vous demeurez là ?

— Oui, s'écria Gustave, qui avait enfin retrouvé la parole.

— Eh bien, connaissez-vous un vieux soldat qui s'appelle Sigurd ?

— Certainement ; il demeure avec nous, et à présent il est si malade, si malade...

— Et il faut, ajouta Anna, que ma mère soit dehors tout le jour.

— Bien, bien, reprit le paysan; montrez-moi le chemin, je veux parler à Sigurd.

— Un moment, s'écria Gustave; si vous avez quelque chose de désagréable à lui dire, je ne vous conduirai pas près de lui. Il est faible, et il ne faut pas troubler ses derniers moments.

— Quelque chose de désagréable!... oh! non, ma foi; allons! »

Le vieux Sigurd venait de sommeiller et n'était pas encore complétement éveillé quand les enfants s'approchèrent de lui.

« Eh bien! dit-il à Gustave après un moment de silence, as-tu fait une bonne course en traîneau?

— Oui; mais voici un homme qui désire vous parler.

— Vraiment! Que me veut-il? »

Le Dalécarlien déposa par terre un petit paquet qu'il portait sur l'épaule, et s'avança dans le modeste refuge, barré autrefois par la ligne de craie, mais cette ligne de démarcation n'existait plus.

« Vous êtes bien malade, mon bon Sigurd, dit le paysan en prenant la main nerveuse du vieillard. C'est très-triste, mais il faut nous résigner à la volonté de Dieu.

— Oui, je suis en train de faire mes adieux au monde... Mais... mais je ne vous reconnais pas...

— Je m'appelle John Johnson, mais je m'appelais seulement John quand j'étais dans la *landwehr*.

— Il y a longtemps ; tu n'étais pas dans ma compagnie.

— Non, c'est vrai ; et vous souvenez-vous de ce que nous avons souffert aux îles d'Aland, sur notre chaloupe canonnière, pendant l'hiver?... les hommes mouraient comme des mouches. C'était affreux !

— Oui, je me le rappelle.

— Eh bien, moi, je tombai aussi malade; j'étais étendu sur le bateau, et j'entendis qu'on disait : « Prenez aussi celui-là pour l'ensevelir dans la neige.
« — Qu'en pensez-vous, Sigurd ? » demanda une autre voix.

— C'était moi, en effet, qui étais chargé de veiller aux funérailles.

— « Non, répondîtes-vous ; ce jeune homme vit « encore. » Alors votre main entr'ouvrit mes lèvres, y versa un peu d'eau qui me raviva. Je vous entendis crier : « Vous le voyez, il vit ; » et de votre main je reçus encore quelques gouttes d'eau-de-vie, et je repris mes forces.

— Et tu t'en souviens? dit Sigurd.

— Oui, ma foi, je m'en souviens comme si cela s'était passé hier. Mais je ne savais pas si vous étiez encore de ce monde. L'année dernière, un de mes voisins, qui vous avait rencontré, vint me voir et me dit : « Cet homme, dont tu m'as parlé et qui t'a sauvé « la vie, ne s'appelait-il pas Sigurd ? — Oui, » répondis-je. Ma femme, à ce nom, ouvrit de grands yeux, car j'étais déjà fiancé lorsque je tombai malade sur le bateau, et sans vous elle ne serait jamais devenue madame Johnson. Alors je me dis : « Dès que j'irai à « Stockholm, je chercherai mon sauveur; » et ma femme ajouta : « Tu devrais, s'il est pauvre, lui « porter quelque chose. » Mais je ne pense pas, Sigurd, que vous soyez dans le besoin ; car, s'il en était ainsi, vous pourriez venir demeurer avec nous à Mora. Nous ne sommes pas riches, il est vrai, mais nous ne sommes pas mal à l'aise. Par malheur, Dieu ne nous a point donné d'enfants.

— Merci, John; dit le caporal animé subitement par une nouvelle idée ; je me souviens très-bien de vous. Vous disiez que vous me prendriez volontiers dans votre maison, et que vous n'aviez point d'enfants?

— Oui, mon cher Sigurd.

— Vous voyez que je ne puis vous suivre en Dalécarlie, mais je peux vous donner un fils, un bon garçon, docile, qui vous aimera comme il m'aime : regardez, le voilà.

— Tiens, dit John en tournant les yeux vers Gustave, c'est lui qui a failli me casser les jambes avec son traîneau. Mais, si tu es, ajouta-t-il, un brave garçon comme l'affirme Sigurd, ma femme se réjouira de te voir à la maison, car voilà des années entières qu'elle me presse continuellement d'adopter un enfant.

— Merci, mon Dieu, s'écria Sigurd avec une vive émotion. Je t'ai longtemps imploré, dans ma misère, pour cet enfant qui s'est montré si bon et si dévoué envers moi ; je t'ai supplié de lui faire une existence meilleure que la mienne, tu as exaucé mes prières, merci! Sais-tu, John, ajouta-t-il, que cet enfant a sans cesse pris soin de moi, qu'il faisait lui-même mon lit, qu'il restait là pour me donner à boire, pour me faire des lectures, qu'il est même allé mendier pour me rapporter de la bière, du lait et un morceau de bon pain ? Oui, voilà ce qu'il a fait ; et cependant il aurait aimé à sortir, à jouer comme les enfants de son

âge, mais jamais il ne s'est plaint. Voilà pourquoi j'ai prié Dieu de lui venir en aide, et Dieu m'a écouté. Tu auras en lui un brave garçon, un garçon digne de toi. Adopte-le, donne-lui ton héritage.

— Oui, je le ferai, répondit John en serrant vigoureusement la main du caporal ; je m'en rapporte à vous, et je ne me tromperai pas votre espoir. Eh bien ! mon garçon, veux-tu partir avec moi après-demain ?

— Non, cela ne se peut, répondit Gustave avec une expression de douleur.

— Tu ne veux pas vivre de la vie de paysan ?

— Au contraire, mais je ne le puis.

— C'est singulier.

— Cher Gustave, dit Sigurd d'un air mécontent, ne rejette point l'heureuse situation que la Providence t'accorde.

— Je voudrais, repartit Gustave, dire quelques mots en particulier à M. John; » et il s'approcha de la porte.

« C'est un drôle de garçon, dit John en le suivant.

— Écoutez, murmura l'enfant, lorsqu'il se trouva seul avec le Dalécarlien, faites ce que vous voudrez,

mais je ne puis quitter Sigurd. Il a été blessé à cause de moi ; tant qu'il vivra, ajouta-t-il avec des larmes dans les yeux, je resterai près de lui. Lorsqu'il sera mort, j'irai vous rejoindre ; le voulez-vous ?

— Bien, bien, répondit John d'une voix qui trahissait son attendrissement, tu as raison. Reste avec Sigurd, prends soin de lui comme il a pris soin de toi. Puis, viens me rejoindre. Est-ce dit ?

— Oui, que Dieu vous bénisse ! Vous ne vous repentirez jamais de ce que vous avez fait... Mais ne dites point à Sigurd que c'est à cause de lui que je reste ; il serait inquiet et tourmenté.

— Non, sois tranquille.

— Notre jeune homme a raison, dit John en se rapprochant du lit de Sigurd, il n'est point suffisamment vêtu pour entreprendre son voyage en hiver. Il viendra au printemps avec quelques-uns de mes camarades.

— Gustave, demanda le vieillard, pourquoi donc ne t'es-tu pas expliqué franchement devant moi ? pourquoi as-tu conduit notre ami à l'écart ? Le mieux est d'agir ouvertement en toute occasion.

— Excusez-le, Sigurd, répliqua le paysan, il vou-

lait causer un peu avec son père, car je dois être son père.

— Je l'espère, et je le crois. Dieu soit loué !

— Mais, reprit John, comme vous ne pouvez venir avec nous, il faut que je vous laisse au moins un souvenir de ma visite. » A ces mots, il tira de sa valise une de ces horloges rustiques qui se fabriquent dans les cabanes de la Dalécarlie. « Voyez-vous, ajouta-t-il, quand on est au lit, on aime à savoir quelle heure il est, et je crois que vous n'avez pas de montre. »

En effet, le vieux caporal avait été depuis longtemps forcé de vendre sa grosse montre.

Sigurd refusa d'abord d'accepter ce présent; mais, en réalité, cette horloge lui plaisait, quoiqu'il sût bien qu'il n'avait pas longtemps à en jouir.

« Adieu, dit John en prenant la main du vieillard; adieu, mon brave ami, que le Seigneur t'assiste à tes derniers moments ! Nous nous retrouverons là-haut, car, vois-tu, je veux vivre de façon à pouvoir compter sur la grâce du ciel quand je mourrai.

— Adieu. Prends soin de cet enfant; fais-lui donner des leçons.

— Oui, il apprendra, s'il le veut, à fabriquer des horloges, ou à cultiver les champs. Je n'ai qu'une

petite maison et un coin de terre, mais c'est assez pour moi, pour Stina, et ce sera assez pour lui.

— Très-bien; adieu, John. »

Gustave resta à la maison. Le vieillard était bien changé; naguère encore, il était si inquiet, si agité, qu'il fallait user avec lui d'une grande patience : maintenant, au contraire, il jouissait d'un calme parfait, son dernier désir était accompli. Son agitation précédente lui venait de la sollicitude qu'il éprouvait pour son jeune protégé; plus il le voyait affectueux et attentif, plus il s'affligeait de ne pouvoir rien faire pour lui.

« A présent, pensait-il, je pourrai dire : J'ai sauvé la vie à un jeune seigneur, et son domestique m'a jeté au bas de l'escalier. J'ai donné un verre d'eau à un pauvre paysan, et cet acte a répandu la joie sur mes dernières heures : Gustave sera à l'abri du besoin. »

Telles étaient les rêveries du vieux caporal, et, lorsque Gustave le regardait, lui, de son côté, le regardait en souriant et lui faisait de la tête un signe amical. Il languit encore pendant quelques semaines, puis s'éteignit doucement, sans regret, sans haine, sans désir.

« Il est mort, dit Gustave à sa mère, qui en ce mo-

ment s'approchait dans l'obscurité du lit de Sigurd.

— Que Dieu lui soit propice! répondit la veuve; venez, mes enfants, et prions pour lui!... »

En disant ces mots, elle tomba à genoux avec sa fille et son fils.

Quelques années plus tard, la chétive cabane où Sigurd avait rendu le dernier soupir était habitée par d'autres personnes. La veuve Bergman était morte. Anna était entrée dans une famille étrangère pour y faire l'office de bonne d'enfants, et Louis, l'habile teneur de livres de M. Paulson, se promenait en voiture et faisait avec ses amis de joyeux déjeuners chez le restaurateur du parc. Cependant Anna grandissait, son frère ne pouvait se résigner à l'idée qu'elle demeurât servante; il lui fit faire quelques vêtements et la plaça dans une maison d'éducation.

Chacun sait quel grave et précieux enseignement on reçoit dans ces institutions. Anna apprit à s'asseoir d'une façon convenable, à marcher et à danser. Elle reçut aussi quelques curieuses leçons d'histoire et de géographie. Elle pouvait affirmer que Dublin était la capitale du Portugal, et que Louis XIV était le plus

grand empereur qui se fût assis sur le trône des Comnènes ; elle en vint aussi à pouvoir lire en français le *Magasin des enfants*, enfin elle apprit à broder. Elle broda une pelote pour son frère, fit en outre quelques ouvrages en cheveux, se procura un album et un livre de chant.

Un jour quelques jeunes gens étaient réunis dans une des élégantes salles du café du pont à Stockholm. On venait de leur servir un bol de punch.

« Messieurs, dit l'un d'eux, nous devons boire à la santé de notre ami Karvelstrom, car maintenant il est fiancé avec Anna Bergman.

— Merci, mes amis; mais que faire, ma fiancée n'a rien.

— Rien! la sœur de Bergman, lui qui vient d'hériter de toute la fortune de Paulson! Il te fera sans doute un magnifique présent.

— Je crois que cela ne va pas au delà de quatre à cinq mille thalers, et vous avouerez que cela n'est pas une si grosse somme.

— Comment, diable, t'es-tu résigné à une telle lésinérie? Il aurait dû au moins te donner vingt mille thalers.

— Oui, j'espérais que mon beau-frère serait plus

généreux, mais il ressemble à tous ceux qui ont fait par hasard une fortune comme la sienne. Il est très-avare, et sa femme l'encourage dans ce vice.

— Elle est riche aussi, mais terriblement laide, c'est singulier que Bergman ait consenti à l'épouser.

— Elle a bien ses bons côtés, répliqua Karvelstrom.

— Quels bons côtés? Physiquement elle est affreuse, et moralement je crois qu'elle ne vaut pas mieux. Quant à ton beau-frère, il commence aussi à avoir une étrange figure, je pense qu'il boit un peu trop.

— Oui, mais il ne boit que des vins de choix.

— En cela il a raison. Mais à ta santé encore une fois, et pense à nous quand tu nous auras quittés.

— Je vous remercie de nouveau, mes amis, de vos souhaits affectueux, et je vous dis adieu, car il faut que j'aille rejoindre ma fiancée. »

Lorsque Karvelstrom fut sorti, ses bons amis se mirent à faire des commentaires sur son mariage. L'un d'eux raconta tout ce qu'il savait de la famille Bergman, et comment Anna avait été servante, et comment Louis s'était hâté de la marier pour se délivrer de son voisinage, car il l'envoyait en province avec son mari, et il espérait bien regagner la dot qu'il

lui donnait en obligeant le candide Karvelstrom à faire la contrebande pour lui.

Par une chaude journée d'été où le soleil reluisait sur les tuiles des maisons et scintillait sur les vitres des fenêtres, un Dalécarlien, vêtu de sa redingote blanche et portant un paquet sur l'épaule, s'avançait avec son large chapeau dans les rues de Stockholm. Il semblait avoir environ trente ans. Sa figure n'était pas belle, mais elle annonçait la vigueur et la santé ; ses grands yeux bleus avaient une charmante expression d'ingénuité. Il s'arrêta longtemps devant le nouvel hôtel qui s'élève sur la place du Brunteberg. « Cette maison, se dit-il, n'existait pas encore quand j'ai quitté Stockholm, je crois que mon frère ne demeure pas loin d'ici. Il fit encore quelques pas et s'arrêta devant la maison de son frère. C'était précisément celle d'où il était sorti si tristement avec Sigurd, où il avait vu son fidèle ami précipité en bas de l'escalier. Cet escalier était parfaitement nettoyé, blanchi ; depuis longtemps on n'y voyait plus la moindre trace

du sang que le pauvre vieux soldat y avait versé. Mais l'impression que le jeune Dalécarlien avait éprouvée en cette fatale matinée ne s'était point effacée dans son esprit.

Pendant qu'il était là livré à ses réflexions, une jeune fille descendit rapidement l'escalier. « Le patron, dit-il, est-il au logis? »

— Quel patron? Bergman, le négociant? Oui, tu veux le voir?

— Je désire lui parler.

— Eh bien, entre dans le comptoir, la seconde porte. » Et elle disparut.

Gustave, que nos lecteurs auront sans doute déjà econnu, suivit cette indication. Il aperçut dans le comptoir plusieurs individus assis devant des pupitres. Parmi eux il en était un dont il reconnaissait les traits, quoiqu'il eût le nez rouge et portât des lunettes.

« M. Bergman! dit-il.

— Oui; que lui veux-tu, répondit cet homme sans même regarder Gustave. Nous n'achetons point ici de pendules dalécarliennes.

— Je voulais seulement savoir si vous me reconnaîtriez.

— Comment!.. en vérité... oui, je ne me trompe

pas ; c'est toi, Gustave ! Eh bien ! comment vont tes affaires ? Allons, entre ici. »

A ces mots, le riche marchand poussa son frère dans une chambre voisine, puis il lui dit : « Que viens-tu faire à Stockholm ? Tu veux vendre des pendules ? Mauvais commerce ; nous n'aimons point cette industrie de paysan. As-tu quelque chose à me demander ? »

Gustave considéra son frère en silence, et dans son regard il y avait à la fois de l'affection et de la pitié.

« Oui, je voulais te voir, répondit-il, et je désirais savoir si tu étais heureux.

— Ah ! très-bien. Tu peux remarquer que je suis assez grandement logé. J'ai là-haut des chambres superbes et diablement chères ; mais ma femme le veut ainsi, et nous voyons beaucoup de monde. Précisément aujourd'hui, nous avons à dîner une quantité de nos meilleurs amis : le président K., le conseiller M., le général P. ; puis des majors, des assesseurs et une quantité d'autres personnes, qui viennent ici chaque jour comme les enfants de la maison.

— Ainsi, cher Louis, tu es riche et heureux !

— Oui ; je n'ai pas lieu de me plaindre, Dieu soit

loué! J'ai, par mon travail et mon habileté, si bien conduit ma fortune, que je suis maintenant dans une bonne situation.

— Et tu es marié? Je n'ai pas encore vu ta femme.

— Ah! c'est vrai; mais aujourd'hui nous sommes bien occupés. Viens une autre fois, tu la verras.

— As-tu des enfants?

— Oui, une petite fille, malheureusement très-faible et contrefaite. Mon ami L., le médecin du roi, dit que cette difformité disparaîtra avec le temps... Et toi, es-tu aussi marié?

— Certainement. J'ai une charmante petite femme et une fille, qui est si forte, si fraîche, si riante... Mais d'où vient la maladie de la tienne?

— C'est, je crois, la faute de sa mère, qui a commencé trop tôt à la lacer. Il est vrai que l'enfant paraissait avoir des dispositions à prendre trop d'embonpoint, et... »

En ce moment la porte s'ouvrit, et une jeune fille apparut, une jeune fille de neuf ans, d'une pâleur et d'une maigreur extrêmes. Une bosse hideuse s'élevait sur son dos et sa tête était enfoncée entre ses

épaules. Elle portait une robe en soie, un spencer de velours avec des manches courtes qui faisaient ressortir, de la façon la plus désagréable, le défaut de conformation de ses bras.

« Voilà ma petite Euphrosine, » dit Louis.

Gustave s'approcha de l'enfant, qui le regarda d'un air de dédain et lui tourna le dos.

« Ma mère, dit-elle à son père, te réclame tout de suite. Plusieurs convives sont déjà arrivés, et il faut que tu viennes les recevoir.

— Oui, mon enfant ; retourne près de ta mère. Dès que j'aurai mis mon habit, je me rendrai au salon.

— Viens vite, ma mère a peur que le président arrive avant que tu sois là. »

L'enfant sortit.

« Tu m'excuseras, dit Louis à Gustave en prenant son habit et en se posant devant une glace. Tu peux revenir une autre fois.

— Non, cela n'est pas nécessaire. Mais où est notre sœur Anna ?

— Elle est en Scanie, à Frolborg, je crois ; du moins c'est de là qu'elle datait la dernière lettre que j'ai reçue d'elle, il y a un an.

— Est-ce qu'elle t'écrit si rarement?

— Oui, Dieu sait loué! et comme elle ne reçoit pas de réponse, elle n'est pas tentée de m'écrire plus souvent. Elle a épousé un marchand nommé Karvelstrom; je leur ai donné 4,000 thalers, et ils ont été s'établir dans une petite ville. Mais leurs affaires n'allaient pas, et ils ont eu une quantité d'enfants. Un jour, mon cher beau-frère m'a adressé une longue épître pour me demander si je ne voudrais pas me charger de sa noble famille. J'en avais assez du sacrifice que j'avais déjà fait. J'ai répondu à Anna que je ne pouvais lui être d'aucun secours, et ma femme lui a écrit pour lui défendre de se présenter dans notre maison. En un mot, nous avons rompu nos rapports avec elle. C'est de toute justice: comme on fait son lit, on se couche. S'ils avaient su arranger leurs affaires comme nous, ils seraient à leur aise.

— C'est cependant ta sœur.

— Malheureusement; mais je ne me laisse point entraîner à faire des folies pour les parentés. Je viens en aide à ceux qui le méritent. Pour les autres, pas un denier.

— Bien. Adieu, Louis, dit Gustave en tendant la main à son frère.

— Adieu. Fumes-tu? Je puis te donner une livre de bon tabac pour ton voyage.

— Merci, je ne fume pas.

— C'est dommage, car je n'ai rien d'autre à t'offrir. Si nous n'avions pas eu aujourd'hui des étrangers, tu aurais pu dîner avec nous.

— Adieu, Louis. »

Au moment où Gustave allait franchir le seuil de la porte, il vit venir une femme couverte de soie et de dentelles et portant sur sa tête à moitié chauve une quantité de bijoux.

« A quoi donc penses-tu, dit-elle à son mari, faut-il que ce soit moi qui reçoive tes convives? Tu peux bien faire revenir cet homme un autre jour.

— Cet homme, répondit le négociant d'un air embarrassé, cet homme est mon frère Gustave. Je t'en ai peut-être parlé.

— Ah! c'est là ton frère? reprit madame Bergman en jetant un regard de côté sur l'honnête Dalécarlien. Je n'ai pas encore eu l'honneur... Mais tu ne peux tarder plus longtemps à paraître au salon, et nous, mon cher beau-frère, ajouta-t-elle, vous voyez bien

que, si vous avez besoin de mon mari, il faut que vous veniez le voir une autre fois.

— Adieu donc, répéta Gustave, adieu Louis ; que la Providence te garde dans le temps et dans l'éternité ! »

Quand Gustave se trouva à quelque distance de sa cabane, qui était bâtie au milieu des bois dans la paroisse de Mara, il vit accourir à sa rencontre sa femme et sa fille.

« Bonsoir, bonsoir, lui criait-on, sois le bienvenu mille fois.

— Que Dieu te bénisse, ma chère Stina, répondit-il, comme te voilà fraîche et légère, et toi aussi, ma petite Anna, mon doux enfant ! tu ne portes pas de vêtements de soie et de velours, mais tu n'as point de bosse sur le dos et tu es belle et robuste. Que Dieu te bénisse, et bénisse ta mère ! »

Jamais Gustave ne s'était senti si heureux dans sa demeure, il n'aurait pas donné son humble fortune pour toutes les richesses de son frère. Quelques jours

après il envoya une petite somme d'argent à sa sœur, mais il n'en reçut pas de réponse; peut-être que sa sœur dédaigna ce présent ou qu'il ne lui parvint pas.

Depuis plusieurs années qui se sont rapidement écoulées, le bon, l'honnête, le généreux Sigurd a été admis dans la paix idéale du monde des étoiles. En s'éloignant de la terre, il n'était préoccupé que d'une pensée : tous ceux que j'ai aimés là, se disait-il, me rejoindront-ils dans les régions célestes? Quand les harpes éternelles annonçaient l'arrivée d'un nouvel élu, il regardait avec empressement si ce n'était point un de ceux à qui il avait voué son affection. Un jour enfin il vit apparaître une pure, noble figure, c'était la pauvre courageuse veuve qui avait si vaillamment supporté les misères de la vie. Quelques jours après il vit aussi venir le brave et reconnaissant John.

Tous trois s'assirent l'un à côté de l'autre, prêtant l'oreille aux prières, aux gémissements des habitants de la terre, observant dans ces régions inférieures le spectacle de la joie et de la douleur, de l'amour et de la haine, de la droiture et de la fausseté.

Un jour ils remarquèrent une maison dont les fenêtres étaient tendues de noir; les cloches de Sainte-Claire sonnaient pour un enterrement; un long cortége se dirigeait vers cette église, les orgues gémissaient sous les voûtes profondes. Louis venait de mourir au milieu de ses rêves d'ambition et de fortune.

Sa mère se réjouit quand la terre tomba dans la fosse de son fils, car elle espérait voir bientôt son âme monter jusqu'à elle. Mais d'autres âmes s'élevèrent dans les espaces célestes, et celle-là ne vint pas. La bonne mère vit qu'on élevait sur le cercueil de Louis un monument splendide et qu'on y plaçait une inscription en lettres d'or qui célébrait la bienfaisance du négociant et ses vertus de père et d'époux.

La tendre mère l'attendait toujours; elle cherchait dans les espaces immenses; puis enfin, s'approchant d'un ange qui était assis sur les marches du trône de Dieu, elle lui dit : « Mon premier-né ne viendra-t-il pas ici? chaque heure je l'attends. »

L'ange lui répondit en souriant : « O femme, ne sais-tu pas que les cœurs ingrats n'entrent jamais ici? »

VI

LE VASE D'OR[1]

I

MARQUARD ET SA FAMILLE.

A quelques lieues de Veiles, en Danemark, est l'ancienne maison seigneuriale de Mindstrup, une maison en briques rouges, avec de hauts pignons, de longues fenêtres étroites, et de petites portes, comme la plupart des édifices danois du temps de la féodalité.

[1] *Et Guldbaeger*, par Carit Etlar.

Au temps de Frédéric III, ce château était occupé par un homme nommé Marquard-Trane, le descendant d'une noble et ancienne famille dont le blason n'avait jamais été entaché par un nom plébéien. Pendant un long espace de temps, les Trane s'étaient alliés aux principales familles du pays, et avaient occupé les plus hauts emplois. Mais peu à peu, par suite de diverses circonstances, leur fortune s'était constamment amoindrie ; leurs biens avaient été morcelés et vendus ; leur demeure héréditaire tombait en ruines, et de chute en chute ils étaient arrivés à un état de misère.

Celui dont nous avons à raconter l'histoire épousa une jeune fille non moins noble que lui, mais encore plus pauvre. Comme lui, elle attachait le plus haut prix aux prérogatives de la naissance. Comme lui, elle était prête à tout sacrifier pour soutenir la pauvreté de son blason. A ces idées aristocratiques, elle joignait une très-grande douceur de caractère, un sérieux sentiment de ses devoirs, et une parfaite résignation à sa pauvreté; elle gouvernait sa maison avec une stricte économie, et les gens du village disaient qu'elle faisait ses robes et celles de sa fille avec des lambeaux d'étoffes enlevés aux anciens rideaux de damas du salon et des chambres à coucher. Son

fils et son mari étaient habillés par des procédés de même nature. Cependant, il y avait quelque chose d'imposant dans cette pauvreté si jalouse de sa dignité, et lorsque le dimanche, Marquard se rendait à l'église avec sa femme et ses enfants, tous les paysans se rangeaient avec respect sur son passage et regardaient avec un sentiment de sympathie ces quatre figures qui, par leur maigreur, trahissaient le secret d'une vie de privations.

L'étage supérieur du château était depuis longtemps inhabité. Les vitres des fenêtres en étaient à moitié brisées, le vent pénétrait de toutes parts dans ces grandes chambres désertes, et les vieilles tapisseries en cuir qui jadis garnissaient les murailles tombaient en lambeaux. Dans le jour, les hirondelles venaient là suspendre leurs nids aux poutres du plafond, et, la nuit, les chauves-souris voltigeaient là en liberté.

Marquard s'était réfugié au rez-de-chaussée, et y avait transporté ses dieux pénates, c'est-à-dire les portraits de ses aïeux. Ces vénérables images étaient rangées dans une vaste salle. A l'extrémité de cette même salle, dans l'embrasure de cette même fenêtre, la douce et calme Ingeborg s'était fait une sorte de

cellule où elle passait avec sa fille Anna une grande partie de la journée.

Elle avait de grands yeux bleus, doux et rêveurs, cette descendante des Trane. Ses vêtements surannés, modifiés seulement par un simple ruban ou par une simple fleur champêtre, ne pouvaient dissimuler l'élégance de sa taille ni la suave beauté de sa physionomie, et ses pieds et ses mains révélaient son origine aristocratique.

C'était une triste existence que celle des habitants de ce château. Marquard travaillait dans son jardin, ou se plongeait dans l'étude des généalogies des nobles familles du Danemark, surtout de la sienne. Ingeborg s'occupait elle-même des soins du ménage avec une fille de la campagne qui était son unique servante, ou cardait et filait de la laine avec Anna. Son fils Erland errait à travers les bois et les champs avec son fusil pour rapporter au logis quelques provisions de gibier. Chacun avait ainsi sa tâche particulière, et les jours s'écoulaient l'un après l'autre dans une morne uniformité tempérée seulement par la gaieté naturelle et la vivacité d'Anna.

La nature avait doué cette jeune fille d'une voix charmante, et le pasteur du village lui avait donné

des leçons de musique dont elle avait admirablement profité. Son chant exerçait sur son père une merveilleuse influence. Cet homme presque toujours triste, taciturne, absorbé dans le souvenir de la splendeur évanouie de ses aïeux ou dans l'impression de ses luttes perpétuelles contre l'indigence, semblait, à la voix mélodieuse de sa fille, oublier le passé et le présent, et se raviver. Les rides de son front s'aplanissaient, et le contentement de son âme se manifestait à la fois dans son regard et dans son sourire.

Le prêtre qui s'était fait le précepteur d'Anna avait, à l'égard de la noblesse, à peu près les mêmes idées que les Trane. Il était le seul qui connût toutes les secrètes misères de cette famille, et il ne la considérait pas moins comme bien supérieure à toutes celles qui ne pouvaient s'enorgueillir que de leur fortune.

Marquard avait une grande confiance dans l'affection de l'humble prêtre, et un jour vint où cette affection devait être rigoureusement éprouvée.

Un jour Marquard à qui il venait de faire une de ses visites habituelles sortit avec lui, et, lorsqu'il fut à quelque distance du château, il lui dit : « J'ai une triste nouvelle à vous annoncer.

— Quoi donc?

— Je crois que mon fils est amoureux de votre fille. Il nous quitte chaque matin sous le prétexte d'aller à la chasse, et, en réalité, c'est pour passer la plus grande partie de son temps avec mademoiselle Berthe.

— Je le sais, répondit tranquillement le pasteur.

— Vous le savez! s'écria Marquard avec un accent de colère. Et votre fille?

— Par malheur, elle aime aussi Erland.

— Et vous ne m'en avez jamais rien dit? reprit le fier Marquard.

— Pourquoi vous en aurais-je parlé. N'avez-vous pas assez d'autres soucis. J'ai fait ce qu'il me semblait juste de faire.

— Comment?

— Soyez tranquille. Je connais mes devoirs envers vous et envers votre famille. Dans huit jours ma fille épouse un jeune pasteur d'une commune de Laaland. C'est une affaire finie, et vous n'en auriez jamais rien su, si vous-même ne m'en aviez parlé. »

Marquard fut vivement ému de ce sacrifice. Il tendit la main au prêtre et lui dit : « Vous êtes un brave homme. » Puis il retourna précipitamment à sa demeure.

Dès ce jour le nom de Berthe ne fut plus prononcé au château de Mindstrup, et personne ne parut avoir la moindre notion de la douleur qui saisit l'âme de la jeune fille et celle d'Erland. Dans la famille des Trane, on apprenait de bonne heure à se résigner. Berthe partit avec son époux. Erland s'en alla dans les bois s'agenouiller à l'endroit où il avait vu pour la dernière fois sa bien-aimée, pleura, maudit son sort, puis se calma.

II

UNE SOMBRE SOIRÉE.

Un soir de printemps, Marquard était assis avec sa femme dans la grande salle où il se tenait habituellement. Le soleil s'inclinait à l'horizon ; ses dernières lueurs coloraient d'une teinte de pourpre le feuillage des bois et se projetaient à travers les fenêtres du château.

Les cheveux de Marquard avaient blanchi, et son visage pâle, ses joues amaigries attestaient les fatigues de sa longue lutte contre les rigueurs de la fortune. Cependant ni l'âge, ni les sollicitudes matérielles

n'avaient pu enlever à sa physionomie son expression primitive de noblesse. Dans sa décadence il ressemblait à ces anciennes ruines qui conservent un caractère particulier de beauté. Quels que fussent d'ailleurs ses soucis, Marquard ne s'écartait point de sa politesse naturelle, de son urbanité de gentilhomme, et sa voix avait un accent de douceur singulière, surtout quand il s'adressait à sa fidèle Ingeborg.

Le visage d'Ingeborg était pâle aussi et fatigué, mais surtout intéressant par son expression de douce et paisible résignation.

Erland était assis à quelque distance de ses parents, taciturne et rêveur.

« Voilà que les jours s'allongent de plus en plus, dit Ingeborg, après un moment de silence. Je me réjouis de penser que bientôt nous serons en plein été.

— Et moi aussi, dit le vieillard, j'aime l'été. C'est la lumière de Dieu qui nous éclaire alors et nous réchauffe. Mais où est donc Anna? Je ne l'ai pas vue de tout le jour. Je voudrais l'entendre chanter. »

Ingeborg se tut et tourna vers Erland un regard triste.

« Elle ne viendra pas, murmura-t-elle d'une voix émue.

— Est-elle chez le pasteur? demanda Marquard, qui n'avait point observé l'émotion de sa femme.

— Non.

— Où donc? Dans une maison du village? Mais elle ne doit pas tarder à revenir.

— Elle ne reviendra jamais.

— Jamais!... Que veux-tu dire?

— Jamais! » répéta Ingeborg en sanglotant; puis elle se leva, et se jetant dans les bras de son mari : « Sois ferme et courageux, lui dit-elle, comme tu l'as été jusqu'à présent. Ce dernier coup est le plus cruel de tous; mais il faut le supporter. Notre fille est partie, laissant ces quelques lignes pour nous dire adieu... »

A ces mots, le vieillard sembla comme pétrifié. Une douleur mortelle lui serrait le cœur ; ses yeux hagards se tournaient tantôt vers sa femme, tantôt vers son fils, comme pour les interroger ; et ni l'un ni l'autre n'osait ajouter un mot à la terrible nouvelle qu'il venait d'apprendre.

« Partie! s'écria-t-il enfin d'une voix déchirante;

ma fille, la fille des Trane!... Partie! Et avec qui donc, grand Dieu?

— Voilà sa lettre, » murmura Ingeborg.

Le vieillard la prit d'une main tremblante et lut :

« Si vous devez me maudire, au moins, pour que vous ne maudissiez que moi, je ne vous dirai point le nom de celui auquel je vais unir devant Dieu ma destinée. »

« Mais quel est donc cet homme? s'écria Marquard. Qui est-il?... Et pourquoi n'ai-je pas su plus tôt le péril qui me menaçait? »

Erland et Ingeborg ne répondirent pas.

« Au moins, reprit Marquard, j'espère que c'est un gentilhomme? Vous savez son nom, dites-le-moi. Dites-moi qu'il appartient à une famille noble... Parle, mon fils, je te l'ordonne!

— Mon père, balbutia Erland, cet homme est un simple bourgeois.

— Nous ne savons encore rien de positif, se hâta d'ajouter Ingeborg; nous ne pouvons faire que des suppositions.

— Et quel est celui que vous soupçonnez de m'avoir enlevé ma fille? Ne cherchez pas à me ménager.

Je veux connaître mon malheur dans toute son étendue.

— Nous croyons, dit Ingeborg, que c'est Michel Skov, le fils du riche marchand de Leerbek. Il venait ici chaque année, comme tu sais, pour y percevoir le prix de ses fermages ; il a vu Anna ; il aimait à la rencontrer, et elle se plaisait aussi à causer avec lui ; je comprends qu'elle ait pu trouver quelque distraction dans l'entretien de ce jeune homme, mais, grand Dieu ! qui jamais aurait pu supposer qu'elle en viendrait à l'épouser !

— Ah ! la malheureuse ! s'écria le vieillard en essayant de comprimer sa violente émotion. Abandonner ses parents !... Se marier... et avec un marchand !

— Elle l'aime, dit Erland.

— C'est impossible.

— Elle l'aime, reprit-il, comme j'aimais la fille du prêtre.

— Non, mon fils, ne te compare pas à elle ; car toi, tu as su sacrifier ton amour à ton devoir.

— Vous avez raison, mon père, répliqua Erland avec amertume. Mais ma pauvre sœur n'aurait pas eu la force de souffrir ce que j'ai souffert, et elle a sa-

crifié son devoir à son amour. Dieu sait qui d'elle ou de moi a le mieux agi. »

Le vieillard regarda son fils avec surprise. Il n'était point habitué à l'entendre parler d'un ton si résolu. Mais en voyant de quelle tristesse profonde la figure d'Erland était empreinte, il ne put lui adresser une réprimande, et lui dit avec douceur : « Tu es bien jeune, mon fils, cependant je me plaisais à te croire convaincu que nous ne pouvons acquérir aucun vrai bonheur par le sacrifice de nos devoirs. »

D'une main vacillante, il reprit la lettre d'Anna, et l'ayant relue : « Elle parle de malédiction, dit-il ; non, Ingeborg, nous ne la maudirons pas. Mais quelle calamité ! Et sa voix et son chant, qui étaient pour moi comme une grâce céleste, je ne les entendrai plus! »

A ces mots, il mit sa tête entre ses mains et fondit en larmes.

Erland et Ingeborg restèrent assis immobiles à côté de lui, n'osant essayer de le distraire de sa douleur. La lune luisait dans la salle et répandait sa pâle clarté sur ces trois tristes visages.

Enfin Ingeborg se leva, s'approcha de son mari et lui posa doucement la main sur la tête.

Il la prit et la porta à ses lèvres : « Voilà trente-sept années, lui dit-il, que toi et moi nous défendons courageusement notre honneur, pour le léguer, comme nous l'avions reçu, sans tache à nos enfants. Notre fille a anéanti en un jour notre œuvre. Le noble nom que nous portons sera désormais livré à la dérision. Quand on nous verra passer, on dira : Les voilà assez humiliés, ces Trane que nulle adversité et nulle misère ne pouvaient faire fléchir ! Mais non, s'écria-t-il, avec un suprême accent de fierté, que pourra-t-on dire de Marquard ? Qu'il a eu une fille indigne. Et cette fille n'existe plus. Que désormais son nom ne soit plus prononcé dans cette demeure. Allons nous reposer, et ne nous occupons plus des morts. »

Le vieillard se leva. Tous les traits de son visage révélaient les déchirements de son cœur, mais il traversa lentement, majestueusement la salle, et sortit pour rester seul avec son désespoir.

III

UNE TENTATION.

A partir de ce jour, en effet, le nom d'Anna ne résonna plus aux oreilles du vieillard. Le malheureux père regrettait pourtant à tout instant sa fille aimée. Il la regrettait le matin, à l'heure où elle venait tendrement lui souhaiter le bonjour; à midi, où elle animait le plus chétif dîner par sa gaieté, et surtout le soir, où elle le ravissait par la mélodie de ses chants. La douleur qu'il ne voulait pas laisser voir se manifestait malgré lui dans tous les traits de sa physionomie. En quelques jours de nouvelles rides s'étaient creusées sur son front, et ses derniers cheveux gris avaient complétement blanchi.

Ingeborg ne pensait pas moins que lui à sa chère Anna, mais ses regrets ne semblaient pas si amers. On eût dit qu'ils étaient tempérés par une espérance secrète et par une consolation mystérieuse.

Un matin son mari lui dit :

« La tempête a enlevé une partie du toit de la maison, et la pluie tombe jusque dans notre chambre.

— C'est ce que j'ai déjà remarqué, répondit Ingeborg ; il faut remédier à ce dégât.

— Mais comment?

— Il me reste quelque argent du produit de ma laiterie. Nous pourrions l'employer à payer cette réparation. »

Le vieillard l'écoutait avec surprise. C'était la dixième fois en peu de temps qu'elle acquittait diverses dépenses avec ce même produit de sa laiterie qui semblait un trésor inépuisable. Mais il était trop absorbé dans ses propres réflexions pour s'arrêter à ce singulier incident de sa vie domestique, et la réparation fut faite, et Ingeborg remit à son mari l'argent nécessaire pour la payer.

Deux années s'écoulèrent. Pendant ce temps, Anna écrivit à son père plusieurs lettres pleines de respect et de tendresse pour implorer son pardon. Le vieillard ouvrit l'une de ces lettres et n'y répondit pas. Celles qui lui furent adressées ensuite, il les renvoya sans vouloir même les décacheter. La malheureuse Anna paraissait à jamais bannie du cœur comme de la demeure de son père. Ingeborg, en voyant cette inflexibilité de son mari, baissait la tête et soupirait.

Un jour Erland accourut près de son père, qui travaillait dans le jardin.

« Mon père, lui dit-il, nous allons recevoir une visite.

— Une visite ! répéta Marquard étonné.

— A quelque distance de l'enclos est une calèche renversée. En passant là, j'ai rencontré une jeune dame qui m'a demandé si elle ne pourrait pas rester sous notre toit en attendant que sa voiture fût raccommodée, et je l'ai devancée pour t'annoncer son arrivée.

— Tu as eu tort, mon ami, de la quitter ; tu aurais dû toi-même l'amener ici. Le service que nous pouvons accorder aux autres a plus de prix s'il est offert de bonne grâce. Sais-tu qui est cette dame ?

— Non pas précisément, répondit Erland d'un air embarrassé. Mais je pense que c'est une femme de la bourgeoisie.

— N'importe. Va la chercher.

— Vous voulez donc bien la recevoir ? s'écria Erland avec joie.

— En doutes-tu ? C'est un devoir de politesse auquel je ne puis manquer.

Le vieillard se hâta de déposer ses instruments

d'agriculture, puis rentra dans sa chambre, revêtit son habit des dimanches et s'avança sur la porte de sa demeure pour recevoir l'étrangère.

Ingeborg et la servante le suivaient des yeux avec une vive attention.

Bientôt apparut une jeune femme, élégamment vêtue et suivie d'un domestique qui semblait attendre ses ordres.

« Allez, lui dit-elle, près de la voiture, et revenez ici dans une heure. »

Le domestique s'inclina et se retira.

La jeune femme alors tourna la tête du côté de Marquard.

A son aspect, le vieillard pâlit et se retira en arrière, comme s'il cherchait à s'appuyer contre la muraille. La jeune femme fléchit le genou, étendit les bras, et, d'une voix suppliante, lui dit : « Mon père !... »

Marquard lui donna la main pour la relever. Il était lui-même tout tremblant; mais bientôt il se raffermit, salua poliment celle qui venait à lui d'une façon si inattendue, et lui dit : « Je regrette, madame, l'accident qui vous est arrivé. Voulez-vous bien res-

ter avec nous jusqu'à ce que votre voiture soit raccommodée? »

En parlant ainsi, il lui offrit le bras et la conduisit dans sa maison.

C'était sa fille chérie qu'il recevait avec cette politesse glaciale! C'était son Anna, plus belle, plus gracieuse que jamais!

Sa mère, en la voyant venir, se précipita à sa rencontre avec un cri de joie; mais Marquard l'arrêta d'un regard sévère dans cet élan de cœur, et de nouveau elle se soumit à la volonté à laquelle elle n'avait jamais osé résister.

La pauvre Anna devait être reçue dans la maison paternelle comme une étrangère. Ses yeux pleins de larmes imploraient un regard affectueux et ne rencontraient que des visages contraints. Erland lui-même se tenait à l'écart et contemplait en silence sa sœur.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et la vieille servante se précipita dans la salle :

— Ah Dieu! s'écria-t-elle en s'élançant vers Anna et en la pressant dans ses bras, c'est donc vous, chère enfant! Que de fois votre bonne mère et moi nous avons parlé de vous, et qu'il nous tardait de

vous revoir !... Que le Seigneur soit loué ! vous voilà revenue !

— Retirez-vous, Catherine, dit sèchement Marquard; vous ne devez pas fatiguer madame.

— La fatiguer ! répliqua Catherine. Y pensez-vous ! moi qui l'ai vue naître, moi qui l'ai si souvent bercée et portée dans mes bras, moi qui l'ai servie si fidèlement jusqu'au jour où elle nous a quittés ! »

Anna tendit de nouveau, avec une douloureuse émotion, la main vers son père. Ingeborg pleurait. Le vieillard était visiblement en proie à une lutte violente, mais il ne voulait pas faillir à sa résolution. Il prit la main que sa fille lui présentait et lui dit avec une politesse affectée : « Le dîner est servi, madame; voulez-vous bien vous asseoir à notre humble table ? »

Il la conduisit dans la salle à manger et la fit asseoir à la place d'honneur, dans un vieux fauteuil en cuir.

Mais elle n'était guère en état de prendre part au repas qui lui était offert, et comme ses regards se tournaient vers un antique tableau placé en face d'elle ·

« C'est le portrait d'un de mes aïeux, lui dit

Marquard, d'un de ceux qui ont illustré la famille des Trane. » Puis il ajouta : « L'éclat du passé est à peu près le seul bien qui nous reste. Vous le voyez à l'organisation de cette maison et aux apprêts de ce dîner. »

Le dîner, en effet, ne se composait que de quelques pommes de terre et d'un peu de poisson salé. Mais sur cette même table, si pauvrement servie, brillait une large coupe en or, délicatement ciselée, que Marquard exhibait avec orgueil dans les grandes occasions. Cette coupe avait été donnée à un de ses ancêtres par un roi de Danemark qui avait daigné visiter le château de Mindstrup, et Marquard la gardait avec une sorte de piété, comme une des plus précieuses reliques de sa famille.

Vers la fin du repas, Erland, qui était sorti à la dérobée, rentra avec un bouquet qu'il offrit timidement à Anna.

« Ce n'est pas ainsi, mon fils, lui dit le vieillard, qu'on présente des fleurs à une femme. » Et prenant le bouquet des mains d'Erland, il le donna à Anna en lui faisant un courtois et gracieux salut.

« C'est de ton petit jardin, » dit à voix basse Erland à sa sœur.

Elle le remercia par un regard plus expressif que la parole.

Un instant après, Catherine vint annoncer que la voiture était prête. Anna se leva. Sa mère lui serra la main et quitta précipitamment la chambre pour cacher ses larmes. Mais Erland, ne pouvant plus se contenir, prit sa sœur dans ses bras, et lui dit en pleurant : « Adieu, ma bonne, chère sœur ! » puis la conduisit jusqu'à la porte du château.

Là, Anna, se retournant tout à coup, s'écria : « Mon père! mon père! avant que cette porte se referme, de grâce, accordez-moi mon pardon !

— Madame, répondit l'orgueilleux vieillard, cette porte a toujours été ouverte à ceux qui pouvaient avoir besoin de moi, mais je ne l'ouvrirai jamais à d'autres. »

La malheureuse femme tomba en sanglotant dans les bras de celui qui restait si inflexible.

« Malheureuse enfant ! lui dit-il d'une voix tremblante, peux-tu croire que je ne t'ai pas pardonné depuis longtemps !... Emporte cette dernière parole, et souviens-toi pourtant que nous ne devons plus nous revoir... »

En prononçant cet arrêt il s'arracha de l'étreinte

à laquelle il n'aurait pu résister, et rentra dans sa sombre demeure.

IV

PRÉPARATIFS DE GUERRE.

En cette même année, la guerre éclata entre le Danemark et la Suède. Le roi Frédéric III appela tous les nobles à fournir, en cette occasion, leur contingent habituel.

Marquard ayant appris cette nouvelle dans le village, revint avec empressement l'annoncer à son fils. « Quel bonheur! lui dit-il, une noble carrière va s'ouvrir pour toi, la carrière dans laquelle se sont illustrés nos aïeux. Tu vas prendre les armes; tu combattras dans les rangs des gentilshommes, et j'espère que tu y maintiendras la dignité de ton nom.

— Eh quoi! s'écria Ingeborg avec effroi, tu veux éloigner de nous notre fils unique; tu veux l'envoyer à la guerre, à la mort!

— A la gloire! s'écria le fier vieillard.

— Oui, mon père, dit vivement Erland, je me réjouis d'entrer dans une vie active et de pouvoir servir mon pays.

— Souviens-toi, reprit Marquard du devoir que t'impose ton nom. Tu dois être le premier contre l'ennemi, le premier au champ d'honneur.

— Hélas! mon ami, dit Ingeborg, que n'avons-nous pas déjà sacrifié à notre honneur? Ne pourrions-nous penser un peu à notre bonheur? Quand faudra-t-il donc qu'il parte, ce cher enfant?

— Bientôt, dès que son équipement sera fait. »

Mais cet équipement il fallait l'acheter et le payer, et dans le noble château des Trane l'argent était fort rare.

Pour faire cette dépense extraordinaire, Marquard résolut de vendre son dernier champ. Mais il ne put y réussir. La guerre paralysait le crédit, entravait toutes les transactions. Il alla voir son fidèle ami le pasteur, et tous deux cherchèrent longuement ensemble le moyen de procurer à Erland un cheval et un armement digne de sa naissance. Impossible de rien vendre, impossible de rien emprunter, et Marquard aurait cru faillir à toutes les lois de l'honneur

si son fils n'avait pas été rejoindre la bannière royale dans un appareil de gentilhomme.

Il ne lui restait plus qu'une ressource, sa coupe en or ciselée, sa précieuse coupe, dernier débris de l'ancien luxe de sa famille. Quelle douleur pour lui de se séparer d'un tel trésor! Mais il le fallait, et il était de ces hommes qui, lorsqu'ils ont pris une résolution, n'hésitent plus à l'accomplir.

Un matin, après déjeuner, il dit à sa femme :

« Je vais à Bergholm. J'ai là un vieil ami à qui j'ai rendu autrefois quelques services. Il est riche, il pourra peut-être m'aider dans notre embarras actuel.

— Mais, dit doucement Ingeborg, il y a loin d'ici à Bergholm. Ne vaudrait-il pas mieux y envoyer Erland ?

— Non. Je préfère traiter moi-même cette affaire.

— Et quand comptes-tu revenir ?

— Demain.

— Soit. Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je ferai pendant ton absence un petit trajet pour visiter aussi une de mes vieilles amies.

— Comme il te plaira. »

Le lendemain, Marquard se mit en route, cachant dans une des poches de son vêtement la coupe d'or. Mais sa femme l'avait vu nettoyer cette coupe, puis l'envelopper dans un linge, et l'emporter mystérieusement. Elle devinait ce qu'il allait faire à Bergholm, et elle partit un instant après lui. Elle avait aussi son mystérieux projet.

Tout le jour Marquard chemina péniblement par une lourde température. Il se rappelait qu'autrefois ses aïeux parcouraient ce même chemin avec de pompeux équipages, et quelquefois il ne pouvait s'empêcher de soupirer en songeant à la différence de leur situation et de la sienne, puis il se consolait en pensant que du moins il avait vaillamment combattu pour conserver intacte la pureté nobiliaire de leur nom, et d'un pas plus ferme il continuait sa marche.

Vers le soir, il arriva à Bergholm et se rendit immédiatement chez un orfévre. C'était un petit vieillard d'une physionomie honnête, mais froide et austère.

Il prit le vase que lui présentait Marquard, l'examina en tout sens, en jetant de temps à autre sur le vieux gentilhomme un regard inquisiteur et quelque peu défiant.

« Pauvre travail ! dit-il en replaçant la coupe

sur sa table. Vieille forme! vieille ciselure. Cela n'est bon qu'à mettre au creuset.

— Au creuset! s'écria Marquard avec effroi.

— Sans doute. Pensez-vous que je puisse vendre une telle antiquaille?

— Mais, dit humblement Marquard, je voulais vous prier de me donner à peu près la valeur de ce vase et de me le garder jusqu'au jour où je pourrais venir le reprendre. J'attache à cet objet un prix particulier, et si je me résous à présent à m'en dessaisir, c'est seulement avec l'espoir de le racheter en un temps meilleur.

— Ah! répliqua l'orfévre d'une voix aigre, voilà ce que vous demandez : un prêt sur gage. Je ne prête pas sur gage, et si je fais un marché... Mais que vois-je! s'écria-t-il en examinant de plus près le pied du vase... Je reconnais ce chiffre, cette marque, et vous osez venir chez moi m'offrir un tel dépôt!

— Que voulez-vous dire? répliqua Marquard étonné. Je ne vous comprends pas.

— Vous ne me comprenez pas, reprit l'orfévre d'une voix vibrante. Eh bien! je vais m'expliquer. J'ai fait mon apprentissage chez le principal bijoutier de la cour. Ce chiffre et cette marque ne sont

apposés que sur les bijoux appartenant au roi et façonnés pour le roi. Pourriez-vous me dire maintenant comment ce vase se trouve en votre possession et quel droit vous avez de le vendre? »

Marquard resta tellement stupéfait de cette outrageante question qu'il ne put y répondre immédiatement. « Écoutez, lui dit l'orfévre que ce silence enhardissait dans ses soupçons, je pourrais envoyer mon domestique chez le bailli et vous faire arrêter. Mais vous êtes vieux, vous avez comme moi les cheveux blancs. Remportez votre coupe: je n'ai rien vu, et ne veux rien savoir, mais ne vous hasardez pas à remettre le pied chez moi avec le produit d'un larcin. »

A ces mots, le pâle visage de Marquard devint rouge comme l'écarlate. Ses yeux étincelèrent. Il se plaça en face de l'artisan d'un air si fier que celui-ci intimidé se rapprocha de la porte : « Vous venez de faire, lui dit-il, une action honteuse en insultant un homme que vous ne connaissez pas et devant lequel vous devriez vous courber avec respect. Ce vase porte la marque royale, parce qu'en effet il a appartenu au roi, et le roi l'a donné comme un témoignage de sa faveur à un noble gentilhomme, et

le descendant, l'héritier de ce gentilhomme, c'est moi. Ouvrez-moi la porte, et rendez-moi grâce si je ne vous fais pas repentir de votre insolence. »

Ce premier essai n'était pas de nature à encourager Marquard dans sa triste tâche. Mais il s'agissait pour lui d'accomplir un devoir rigoureux, un devoir de gentilhomme, un devoir de père, et il entra résolûment chez un autre orfévre.

Celui-ci était un jovial et confiant garçon qui se rappela avoir vu déjà Marquard, et se mit à causer gaiement avec lui et ne fit aucune difficulté d'acheter le précieux vase.

« Mais j'ai une prière à vous adresser dit Marquard, c'est que vous ne fondrez pas cette coupe.

— Non, assurément. Je compte bien la revendre.

— Je désire moi-même la racheter dès que les circonstances me le permettront.

— Soit. Je me contenterai d'un léger bénéfice.

— A bientôt donc, j'espère...

— A bientôt. »

Marquard sortit en jetant un dernier regard sur sa chère coupe.

Au même instant une voiture s'arrêtait à la porte de la boutique où il laissait le dernier vestige de la

prospérité de ses aïeux. Une femme voilée descendit de cette voiture et entra chez l'orfévre.

V

UN NOUVEAU VOYAGE.

Erland rejoignit l'armée royale à Copenhague et s'y comporta bravement. Mais quiconque a lu l'histoire de la Scandinavie sait combien cette guerre, entreprise témérairement, fut désastreuse pour le Danemark.

Les Suédois victorieux envahirent le pays, se répandirent jusque dans les plus petits villages du Jutland et les ravagèrent. Quelques soldats entrèrent les armes à la main dans le château de Mindstrup, mais ils n'y séjournèrent pas longtemps. Ils n'y trouvèrent rien à piller et parvinrent à peine à se procurer quelques chétifs aliments.

Au milieu de ces déplorables événements, Marquard pensait sans cesse à son vase et n'aspirait qu'à le racheter. Mais il avait épuisé pour l'équipement de son fils jusqu'à son dernier denier, et en s'imposant

les plus rigoureuses privations, il n'entrevoyait aucune possibilité de rembourser l'orfévre. Pendant qu'il en était à réfléchir à cette difficulté et à combiner toutes sortes de projets également irréalisables, une de ses vieilles parentes mourut, et lui légua une somme d'argent, juste ce qu'il lui fallait pour pouvoir rentrer en possession de son trésor de famille.

Dès qu'il eut reçu ce legs inespéré, il se rendit près d'Ingeborg et lui dit : « Dieu soit loué ! nous pourrons donc racheter notre vase ! J'y pense sans cesse, et chaque fois que je regarde la place qu'il occupait j'ai le cœur serré comme si je voyais déchirer une des plus belles pages de l'histoire de ma famille. Je vais partir pour Bergholm. J'espère que l'orfévre aura gardé ce cher vase. Les malheurs mêmes de la guerre l'auront empêché de le vendre. Adieu, ajouta-t-il en serrant affectueusement la main de sa femme. Tu as fidèlement partagé toutes mes souffrances. Je sais que tu partages de même mes joies.

— Oui, sans doute, et du fond du cœur, » répondit Ingeborg. Mais à la façon dont elle regardait en ce moment son mari, on eût dit qu'elle lui dérobait une secrète pensée.

Marquard se mit en route pour Bergholm plus gaie-

ment que la première fois, et l'espoir qui l'animait lui donnait aussi plus de vigueur. Il marcha d'un pas rapide, et dès son entrée dans la petite ville, se dirigea en droite ligne vers la maison du bijoutier. Quelle fut sa surprise lorsqu'à la place de la boutique où reluisaient l'or et l'argent, il aperçut un cabaret. Sur la porte de ce cabaret était le jovial orfévre qui, du plus loin qu'il aperçut son noble client lui cria : « Venez donc! Je vous offre un bon verre de bière.

— Eh quoi! s'écria Marquard, vous avez donc abandonné votre première profession?

— Oui ; pendant la guerre le commerce des bijoux était difficile et m'exposait à toutes sortes de chances périlleuses. J'y ai renoncé pour prendre un métier plus sûr en toute circonstance et plus lucratif. Mais entrez, et vous verrez comment après avoir façonné des coupes, à présent je les remplis.

— C'est justement pour ma précieuse coupe que je reviens vous trouver... Vous vous rappelez le marché que nous avons fait.

— Certainement ; vous m'avez vendu un vase en or que vous espériez racheter, il y a longtemps.

— Longtemps! dit Marquard avec anxiété, est-ce que j'arriverais trop tard?

— Oui. A mon grand regret votre vase est vendu.

— Est-il possible? Mais à qui donc?

— Ma foi, à une belle dame qui entra dans ma boutique juste au moment où vous en sortiez, et je ne sais ni qui elle est, ni comment elle s'appelle.

— Vendu! » murmura le vieillard avec un accent de désolation, et ses yeux se troublèrent, et son émotion était telle qu'on le vit vaciller.

« Comme il est pâle! dit un paysan qui se trouvait là. Il a froid peut-être, donnez-lui un verre d'eau-de-vie.

— Non, non, il ne boit pas d'eau-de-vie, répliqua l'ancien orfévre. Je le connais; c'est un brave homme qui n'a pas encore appris à recevoir tranquillement une mauvaise nouvelle, quoiqu'il ait des cheveux blancs. Allons, ajouta-t-il en prenant Marquard par le bras, asseyez-vous là, près de la fenêtre, et reposez-vous. »

Marquard resta un instant assis, immobile, muet, et comme atterré; puis enfin, se relevant: « Merci, dit-il; c'est sans doute la chaleur de cette chambre qui m'aura fait mal. Laissez-moi partir, le grand air me soulagera. »

A ces mots il sortit, et s'en alla, errant au hasard

dans les rues de Bergholm. « Perdu ! disait-il, à jamais perdu, ce vase qui, de génération en génération, était resté dans ma famille et que je devais garder comme un talisman. Je me réjouissais de le rapporter à Ingeborg, et c'en est fait, jamais je ne le reverrai ! » Toute la journée et toute la nuit il resta absorbé dans ses tristes réflexions, et le lendemain il se décida enfin à retourner à Mindstrup. Mais il marchait lentement, comme s'il portait un lourd fardeau.

Un paysan qui revenait de la ville avec sa charrette vide, voyant ce vieillard qui paraissait si fatigué, s'approcha de lui d'un air amical et lui offrit de monter dans sa voiture.

Marquard hésita un instant. Il répugnait à son orgueil d'accepter ce secours d'un inconnu. Mais la nécessité l'emporta sur sa fierté, car il ne se sentait pas de force à continuer sa route à pied.

Dès qu'il eut pris place dans la charrette, le paysan le regarda de nouveau et lui dit : « Êtes-vous malade ?

— Non, je suis fatigué, voilà tout.

— De quel côté allez-vous ?

— Du côté de Mindstrup.

— Très-bien. Je vais aussi du même côté, et puis vous conduire jusqu'à une lieue de là.

— Merci. »

Ces réponses laconiques ne contentaient point l'honnête paysan qui, en faisant asseoir à côté de lui le pauvre piéton, espérait se distraire en causant avec lui le long de la route.

« Je m'appelle Poer Top, dit-il pour renouer l'entretien.

— Ah !

— J'ai un cousin qui revient de la guerre. Que de choses étonnantes il m'a racontées !

— Vraiment.

— Il était à l'île d'Amage quand Michel Skov faillit faire prisonnier le roi de Suède.

— Il était là ! » s'écria Marquard relevant vivement la tête.

Le paysan observa cette marque subite d'intérêt et continua :

« Ce Michel Skov, vous le connaissez peut-être. C'est tout simplement le fils d'un marchand de Leerbeck, mais un garçon alerte, hardi, et un brave cœur. Quand la guerre a éclaté, il a voulu s'y distinguer, non point tant pour lui-même que pour la noble jeune fille qui est devenue sa femme. Si vous

demeurez dans les environs, vous avez dû entendre raconter cette histoire.

— Non.

— Eh bien, voilà. Michel était amoureux de la fille d'un gentilhomme, qui n'aurait jamais consenti à reconnaître pour gendre un simple plébéien. Mais la jeune personne a quitté ses parents pour suivre Michel dans l'église, où un prêtre les attendait tous deux pour leur donner la bénédiction nuptiale; et depuis ce jour Michel n'a cessé d'être pour elle le mari le plus tendre, le plus dévoué, le plus parfait.

— Ils sont heureux? dit timidement Marquard.

— Oui, oui, et riches, et faisant un bel usage de leur fortune. Mais, comme je vous le disais, quand la guerre éclata, Michel voulut se rendre à l'armée. Sa femme pleura et se lamenta, sans toutefois essayer de le retenir. Michel avait son idée. On le vit combattre comme s'il n'avait jamais fait autre chose de sa vie, et il se signala si bien par son courage, qu'il monta de grade en grade jusqu'au rang d'adjudant général, et le roi voulut le voir et l'invita à dîner au château. Je vous laisse à penser la joie de sa jeune femme quand elle apprit ces nouvelles. Et dimanche dernier, Michel est revenu à Leerbeck. Pour fêter son retour, sa femme

a convoqué tous les pauvres de la paroisse, et leur a donné à tous des provisions, de l'argent, des vêtements. »

Marquard écoutait en silence, mais avec une émotion de cœur cet éloge de sa fille.

— Avez-vous entendu parler, dit-il, des parents de cette jeune femme?

— Oui, oui; on dit qu'ils sont bien fiers et bien pauvres. Le père l'a bannie de sa présence et n'a jamais voulu la revoir.

— Tu ne parles que du père. La mère n'a-t-elle pas agi de même?

— La mère s'est tue. Elle ne pouvait faire autrement. Mais elle n'a pas cessé d'être en relation avec sa fille. Mon cousin a souvent porté des lettres de l'une à l'autre, et plus d'une fois toutes les deux se sont rejointes et ont passé de douces heures ensemble à l'insu du père.

— On t'a fait de faux récits, dit en rougissant Marquard.

— Je vous raconte ce que j'ai vu moi-même, répliqua le paysan. Oui, j'ai vu de mes propres yeux madame Skov et sa mère se promener ensemble dans les allées de Holmgaord, où Michel possède une très-

belle propriété et a fait construire une charmante maison. Je les ai vues se quitter en pleurant, puis se rejoindre pour se dire encore adieu en s'embrassant encore; et j'ai vu aussi Michel s'entretenir amicalement avec sa belle-mère et lui baiser respectueusement la main. Voilà ce que j'ai vu un matin et un soir.

— Quand donc?

— La première fois, c'était l'été dernier, au commencement de la guerre. »

Marquard se rappela qu'à cette époque-là il avait été à Bergholm.

« Et la dernière fois ? demanda-t-il.

— La dernière fois, c'était hier soir. »

Marquard ne répondit pas. Il ne pouvait plus douter que sa femme n'eût profité de son absence pour voir sa fille. Il se sentait humilié de se voir déçu dans sa volonté par celle en qui il avait une si entière confiance, et ce qui l'affligeait surtout, c'était d'apprendre par le récit du charretier que les paysans eux-mêmes connaissaient ses secrets de famille.

« A quoi pensez-vous? lui dit son compagnon étonné de son silence. Croyez-vous encore que je me trompe ?

— Non, mon ami, répondit le vieillard avec dignité. Ce que tu m'as raconté est parfaitement juste, sauf un point sur lequel tu es dans l'erreur. Le gentilhomme dont tu parles n'ignorait pas les réunions de sa femme et de sa fille, lui-même les avait autorisées.

— C'est possible, répondit le paysan. Mais comment êtes-vous si bien instruit?

— Parce que je suis moi-même ce gentilhomme.

— Vous?

— Je suis Marquard Trane, dit le vieillard avec un accent mélancolique. Tu peux raconter à tes enfants que tu as conduit dans ta voiture le descendant d'une des plus nobles familles du pays. Laisse-moi descendre. Je vais rejoindre ma demeure par ce sentier. Merci de ta complaisance. Prends ceci pour toi. »

Il lui mit une pièce de monnaie dans la main et s'éloigna. Le paysan étonné le suivit du regard jusqu'à ce que les rameaux d'un taillis le dérobassent à sa vue.

VI

LE PARDON.

Marquard s'en allait la tête baissée, le cœur triste du côté de sa demeure. Puis tout à coup il prit une autre direction. « Ingeborg, se dit-il, doit être encore à Holmgaord, car elle n'a pas pensé que je reviendrais sitôt. Je veux aller la chercher, et la ramener avec moi. Je lui pardonne de n'avoir pu résister à son affection pour sa fille ; mais puisque cette fille des Trane s'est mésalliée, nous ne devons plus la revoir. Les lois de l'honneur ne peuvent être sacrifiées à un sentiment de cœur, et puisque dans ce pays on méconnaît ainsi mes justes sentiments, je vendrai Mindstrup et je me retirerai avec Ingeborg dans un lieu où nous ne serons pas connus, et où l'on n'insultera pas à notre légitime orgueil et à notre pauvreté. »

En se parlant ainsi à lui-même, il levait les yeux au ciel, comme pour invoquer le secours de Dieu dans son abandon, et il continuait sa marche. Bientôt il arriva près d'une grande et riante habitation

devant laquelle stationnaient plusieurs équipages et des domestiques en livrée.

C'était le soir. La lune répandait une lueur pâle sur les allées du jardin, mais les fenêtres de la maison étaient éclairées par des lustres et des bougies. C'était la maison de Michel.

Le vieillard posa le pied sur le seuil de la porte, puis s'arrêta, car il n'était pas sûr de trouver là Ingeborg, et il lui répugnait d'entrer dans la demeure de celui qui lui avait enlevé sa fille.

Soudain dans le silence de cette poétique retraite retentit le son d'une flûte, puis aux accords de cet instrument s'allia le chant d'une voix argentine. C'était la voix que Marquard connaissait si bien et qu'il avait si souvent regrettée, la voix d'Anna. En l'écoutant il éprouva une émotion qu'il n'avait pas ressentie depuis longtemps. Il se rappelait les heures où sa fille, assise près de lui, le charmait ainsi par ses mélodies, et comme autrefois les pures et fraîches vibrations pénétraient dans son âme et en apaisaient la triste agitation.

Sans y songer, et comme s'il était invinciblement attiré par cette voix magique, il gravit pas à pas l'escalier qui conduisait au salon, et tout à coup se

trouva en face de sa femme et de sa fille. Un jeune homme portant l'uniforme d'officier supérieur s'avança à sa rencontre.

« Qui est cet étranger? demanda un général assis près d'Ingeborg.

— Mon général, répondit l'officier, c'est M. Trane Marquard, l'un des plus nobles gentilshommes du Danemark.

— A qui dois-je cette honorable désignation ? demanda Marquard.

— Je n'ose vous dire mon nom, répondit l'officier.

— Moi, je vous le dirai ! s'écria le général. C'est notre vaillant Michel Skov, et je suis envoyé près de lui pour lui donner un nouveau témoignage de la faveur particulière du roi.

— Du roi ! répéta Marquard en s'inclinant profondément.

— Si précieux que soit pour moi l'honneur que le roi daigne me faire, dit Michel en se tournant respectueusement vers le vieillard, je serais plus heureux si vous vouliez bien m'adresser une parole amicale. »

Marquard le regarda ; mais son regard n'avait point

une expression sévère, et son cœur était visiblement attendri.

En ce moment Ingeborg s'approcha de lui. Mais son intervention ne fit que raviver la colère du vieillard.

« Madame, lui dit-il, je ne m'attendais pas à vous trouver ici.

— Je le sais, répondit-elle avec calme, et pourtant, toi et moi, nous sommes partis hier de Mindstrup avec la même intention.

— Tu te trompes. J'allais à Bergholm pour y reprendre possession de mon vase.

— Et c'est moi, répliqua-t-elle en souriant, qui l'ai trouvé. »

A ces mots, elle s'approcha de la table, prit le vase tant regretté, et le présenta à son mari.

Il jeta un cri de joie, et au même instant une douce main saisit sa main, et une voix caressante lui dit : « Au fond du cœur tu as pardonné à tes enfants, toi-même tu l'as avoué. »

Par un mouvement subit, le vieillard saisit sa fille dans ses bras, la serra sur son sein, et pleura comme un enfant.

« Oui, ma chère enfant, lui dit-il, au moment

où ta voix résonne à mon oreille, c'en est fait du ressentiment de ton père. Oublions ces mauvais jours. Promets-moi seulement de chanter comme autrefois. Pour t'entendre plus souvent, je viendrai rester près de toi. Vous le voulez, n'est-ce pas, Michel? Et toi, ma chère Ingeborg, pardonne-moi tout ce que je t'ai fait souffrir. Désormais nous aurons une vie meilleure. Mon orgueil me trompait. Ah! Dieu, ajouta-t-il, comme j'avais le cœur serré, il y a quelques instants! et à présent, je respire si librement. Pour compléter mon bonheur, je voudrais voir Erland.

— Vous le verrez bientôt, dit Michel. Ce matin j'ai reçu une lettre d'un de mes amis qui me parle de lui. Après un combat dans lequel il s'était distingué, il a été présenté au roi qui l'a très-gracieusement accueilli et lui a donné le commandement d'une compagnie. On dit qu'il veut rester au service militaire, mais, avant de s'engager définitivement dans cette carrière où il a si noblement débuté, il a demandé un congé pour venir passer quelques semaines avec vous.

— Merci! s'écrie Marquard, merci de ces bonnes paroles. Que le ciel soit loué! Il accomplit un de mes vœux les plus chers. Mon fils perpétuera l'honneur de sa famille. »

VII

UNE NUIT

DANS UNE MAISON DE JEU DE LA CALIFORNIE.

PAR M. F. GERSTÆCKER.

Sur la place de San-Francisco circule une foule de gens affairés et désœuvrés : marchands et courtiers enlevant ou livrant diverses denrées; étrangers de différents pays nouvellement débarqués, et contemplant dans un muet silence ou avec des cris d'enthousiasme les merveilles de cet Eldorado auquel ils ont si longtemps rêvé ; ici des mineurs qui arrivent des *placers* avec leurs vêtements en désordre, leur figure

bronzée et une bourse en cuir à la ceinture; çà et là l'Espagnol de la Californie avec son manteau bariolé et ses lourds éperons; le Chinois avec sa longue queue et sa large jaquette bleue, puis une quantité de matelots des navires qui se trouvent dans la baie; Français, Américains, Allemands, Anglais, Argentins, Espagnols, Indiens des mers du Sud, nègres et mulâtres, tout ce monde va et vient de côté et d'autre. L'or est la boussole qui dirige ces mouvements, l'or est le but vers lequel tendent tous ces individus, à quelque nation qu'ils appartiennent.

On commençait à revenir de cette sauvage effervescence qui avait poussé tant d'hommes dans les montagnes. La plupart de ces aventuriers, aveuglés par un éblouissant espoir, rentraient à San-Francisco, les uns sans avoir trouvé le filon qu'ils comptaient exploiter, d'autres ayant même épuisé leurs ressources dans leurs recherches. Ils revenaient au milieu des grands centres de population, se disant qu'il devait y avoir sur la terre californienne un autre moyen de faire fortune.

Ils s'établissaient dans les villes en qualité de marchands ou de courtiers, d'ouvriers ou de commissionnaires, de marins ou de manœuvres, s'effor-

çaient de trouver un emploi d'agent de police ou de cuisinier, organisaient un cabaret ou une boutique de pâtissier, en un mot, cherchaient par toutes les voies possibles quelque occasion de gagner de l'argent, non point pour rentrer ensuite dans leur pays, mais pour pouvoir s'en aller recommencer une nouvelle tentative dans les mines.

Mais au milieu de cette masse de gens actifs, industrieux, voici venir une classe d'individus qui ne songent ni à travailler ni à se livrer au commerce. Ce sont d'habiles coquins des États-Unis dont toute la cargaison ne se compose que d'un amas de jeux de cartes biseautées et qui, dès leur arrivée en Californie, ne font que jouer, compter et peser de l'or.

Cette légion de filous a établi le point central de ses opérations à San-Francisco, et de là elle envoie des émissaires jusqu'aux placers les plus éloignés dans toutes les directions. Ces hommes, dont le premier élément de succès est la friponnerie, et qui veulent devenir riches à tout prix, poursuivent intrépidement leur voie ténébreuse, dussent-ils, pour réussir dans leur entreprise, avoir recours à la violence et au meurtre.

Qu'on ne parle pas des déportés de l'Australie :

ce sont des saints comparés à cette écume de la population américaine, car nous devons le dire, les plus impudents et les plus astucieux de ces joueurs sont des Américains. On les trouve dans tous les districts de la Californie, depuis les splendides salons de San-Francisco, où ils s'asseoient devant des tables couvertes de monceaux d'or, jusqu'à la misérable tente perdue dans les montagnes où, par leurs escroqueries, ils enlèvent au pauvre mineur les pépites qu'il a amassées dans son pénible labeur. Le manteau espagnol leur sert à cacher le fruit de leur rapine, et le *revolver* ou le large couteau qu'on appelle le *bowie-knife* est leur moyen de défense.

Mais, cette fois, laissons de côté les mines. Nous voici sur la place de San-Francisco; l'ombre du crépuscule s'étend sur la ville dès que le soleil a disparu derrière les collines. Mais quelle agitation dans les immenses édifices qui séparent la place de la Kearneystreet! Leurs larges portes viennent de s'ouvrir, et leurs lampes astrales répandent au loin des flots de lumière. A droite et à gauche s'élèvent des bâtiments de même nature qui, avec leurs épaisses murailles en briques, leurs balcons et leurs volets en fer, semblent défier les incendies qui ont déjà

ravagé plusieurs fois cette ville. Tous ces bâtiments sont magnifiquement éclairés ; dans leurs vastes salles résonne une musique étourdissante, et en quelques instants les amateurs qui s'y précipitent sont tellement nombreux qu'il devient difficile d'y pénétrer.

Le plus grand, le plus pompeux de ces édifices, porte sur sa façade, en lettres d'or, le nom magique d'Eldorado. L'étranger qui s'approche de cet antre du lion y est entraîné par une puissance de fascination à laquelle il ne peut résister. Il s'avance dans une salle gigantesque dont la voûte est soutenue par deux rangées de colonnes blanches; au plafond sont suspendues des lustres étincelants, et les murailles sont couvertes de peintures très-anacréontiques; çà et là s'élèvent des tables de jeu sur lesquelles reluisent des piles de doublons. A droite, derrière un magnifique comptoir, est une jeune fille remarquable à la fois par sa beauté, par l'élégance de son costume; elle sert du thé, du café, du chocolat; en face est un autre comptoir où un homme préside à la distribution des spiritueux. La jeune fille est toujours environnée d'une légion de courtisans qui, pour avoir une occasion d'échanger quelques paroles avec elle, se résignent à consommer

une quantité de tasses de thé à 1 fr. 50 c. la tasse.

Près de là, voyez-vous ce groupe d'hommes aux membres robustes, au visage cuivré par le soleil? ce sont des montagnards attirés jusque dans cette lointaine contrée par la renommée des trésors californiens. Ils ont été travailler aux mines, ils ont vécu là, à peu près comme dans leur pays natal, couchant sur la terre, se nourrissant du produit de leurs chasses, et, lorsqu'ils se sont sentis las de leur pénible travail, ils ont voulu voir la célèbre ville de San-Francisco. Avec quelle surprise ils promènent leurs regards autour d'eux, avec quelle avidité ils contemplent cette jeune fille qui, par sa grâce, séduit les mineurs les plus farouches et les joueurs les plus intrépides!

A l'époque où j'assistais à ces différentes scènes il n'y avait encore que très-peu de femmes à San-Francisco. La ville entière n'était peuplée que d'un amas d'aventuriers impétueux, turbulents, et la plupart à demi sauvages. Qu'on se figure l'impression que devait produire la vue d'une douce et modeste physionomie de jeune fille sur des hommes d'une telle trempe, quand ils venaient de séjourner plusieurs mois dans les plaines désertes ou dans la

profondeur des forêts. Plus d'un alors, peut-être, se surprenait à soupirer en songeant à sa patrie lointaine et aux naïves beautés de son village.

Mais que se passe-t-il donc près de cette table qui attire une telle quantité de curieux? C'est à peine si l'on peut se frayer unc place dans les rangs serrés qui l'entourent. Un Espagnol est là qui mêle les cartes pour un des jeux habituels de son pays, le *monte*. En face de lui se tient un jeune homme qui n'a pas plus de seize aus, et dont la douce et juvénile physionomie est défigurée par la sombre expression de son regard et par la contraction de ses lèvres pâles. Sa main droite s'appuie sur le tapis vert devant un rempart de dollars et de petits sacs remplis de poudre d'or; sa main gauche est dans la poche de son gilet, et la sueur coule sur son front. Il vient de placer vingt-cinq dollars sur une carte, et d'un regard fiévreux observe les mouvements du banquier. Celui-ci poursuit flegmatiquement son opération, puis à l'instant où elle s'achève, un sourire de triomphe se répand sur la figure du jeune homme.

« Je gagne, dit-il, aujourd'hui, enfin, je reprendrai ma revanche.

— C'est possible, répond tranquillement le banquier; aujourd'hui vous êtes en veine.

— Tout sur la dame! » s'écrie le jeune homme impétueux.

Une minute après il avait perdu.

« Malédiction! » dit-il d'une voix étouffée; et en même temps il tirait de sa poche un petit sac qui pouvait contenir environ deux livres de poudre d'or. L'Espagnol en apprécie la valeur d'un coup d'œil et reprend ses cartes.

« Mille diables! s'écrie le jeune mineur qui vient encore de perdre et qui fouille d'une main convulsive dans toutes ses poches... Plus rien... volé... je suis volé, » répète-t-il en tournant autour de lui d'un air farouche ses regards soupçonneux.

« Allons, allons, dit un homme vêtu d'une blouse poudreuse et portant sur sa chevelure en désordre un chapeau déchiré; allons, si vous ne jouez plus, faites place à d'autres; retirez-vous.

— Je resterai ici aussi longtemps qu'il me plaira.

— Je vous en prie, dit d'une voix calme le banquier, si vous ne pouvez plus jouer, ayez la bonté de vous écarter un peu.

— On m'a volé. s'écria le jeune homme, indignement, honteusement volé.

— Ne me regardez pas ainsi, mon gaillard, dit l'homme à la blouse.

— Je regarderai qui je voudrai, réplique en colère le malheureux mineur. Celui qui ne peut soutenir mon regard n'a qu'à s'éloigner.

— Place! » cria d'une voix de tonnerre le colosse en blouse; et, saisissant le jeune homme par l'épaule, il le jeta derrière lui.

« Prenez garde! prenez garde! » s'écrièrent à la fois plusieurs voix. En ce moment, le jeune homme, aveuglé par la colère et le désespoir, venait de prendre son revolver, et le braquait sur celui qui venait de le repousser si violemment. Quelques spectateurs lui saisirent le bras, et la balle de son pistolet, détournée de sa direction, alla frapper un lustre qu'elle brisa en morceaux.

« Merci, » dit tranquillement celui qui venait d'être préservé par cette intervention d'un coup mortel; et tirant de sa blouse un lingot d'or, il le mit sur une carte, tandis que quelques vigoureux Irlandais entraînaient hors de la salle son féroce adversaire.

Les jeux furent quelques minutes interrompus par cet incident; mais bientôt ils avaient repris toute leur activité. Tout à coup une nouvelle apparition attira l'attention des curieux, et la galerie allait être appelée à juger une singulière difficulté.

Depuis huit jours, chaque soir à la même heure, près de la même table s'avançait un homme d'une attitude grave et vêtu avec une propreté remarquable. Le premier jour, après avoir observé le jeu pendant quelques instants, il tira de son gilet un petit sac en toile et le mit sur une carte. Ce jour-là il gagna, secoua son sac et en fit tomber vingt-huit dollars. Le banquier lui compta aussitôt la même somme, et l'inconnu se retira en silence sans vouloir tenter une seconde fois la fortune.

Le lendemain il reparut de la même façon, perdit, secoua flegmatiquement comme la veille son petit sac, en fit tomber également vingt-huit dollars et s'éloigna. Quatre fois de suite on le vit ainsi reparaître ponctuellement à la même minute, toujours perdant, toujours comptant la même somme, et se retirant avec le même sang-froid. Tous les joueurs avaient fini par le remarquer et s'amusaient de son étrange habitude.

Le septième soir, l'un des banquiers dit : « Voilà huit heures, notre homme va nous apporter ses vingt-huit dollars. » En effet, l'étranger apparut, perdit, et selon sa coutume sortit gravement du salon.

Le huitième jour enfin, une minute après huit heures, un des croupiers se tournant vers un de ses collègues, lui dit en riant : « Notre client n'arrive pas; nous l'avons traité trop durement et il est sans doute découragé.

— Tais-toi, » murmura l'autre en lui poussant le bras. Derrière lui se trouvait le singulier personnage. Sans faire attention aux chuchotements, aux murmures ironiques qui s'élevaient à son approche, il s'avança vers la table et posa sur une carte son petit sac en toile.

Cette fois la carte qu'il avait choisie gagnait; un sourire imperceptible entr'ouvrit ses lèvres. D'une main calme il prit son sac pour le dénouer.

« C'est bien, c'est bien, dit le banquier, nous savons ce qu'il y a là dedans, les vingt-huit dollars de chaque jour.

— Non, » reprit l'étranger en secouant son sac un peu plus fort que de coutume. Après le rouleau

de vingt-huit dollars, il en fit tomber une liasse de billets de banque et un papier serré dans une enveloppe.

« Qu'est-ce que cela? s'écrièrent les croupiers effrayés.

— C'est mon enjeu, répondit tranquillement le joueur en déliant la liasse de papier.

— Plaisantez-vous? s'écria un des banquiers; c'est une tricherie; chaque jour vous ne nous avez apporté que vingt-huit dollars.

— Une tricherie! répliqua l'inconnu en fronçant les sourcils. Pourriez-vous me prouver que c'est une tricherie? N'ai-je pas mis ce sac tel que le voilà sur cette carte? Ne l'avez-vous pas accepté sans me le faire ouvrir?

— Oui, c'est juste, parfaitement juste, s'écrièrent les spectateurs, toujours disposés à prendre parti contre la banque; il a mis son enjeu, il a gagné, vous devez le payer.

— Comptez donc ce qu'il y a là, dit un des banquiers qui venait d'échanger à voix basse quelques mots avec un de ses acolytes.

— D'abord vingt-huit dollars en argent, répondit

le joueur ; puis des billets de banque pour huit cents dollars, puis...

— Quoi encore?

— Une traite sur la maison Dollsmith et Penwhen, acceptée, parfaitement en règle, aussi sûr que de l'argent, elle s'élève à trois mille dollars.

— Êtes-vous fou ? s'écria le banquier en se levant avec fureur ; ce serait donc une somme de près de quatre mille dollars[1] ; je ne dois pas la payer.

— Vous ne devez pas? répliqua l'étranger ; ne l'auriez-vous pas prise si j'avais perdu ?

— Oui, certainement, s'écrièrent les spectateurs; la banque prend tout ce qu'elle peut : il faut qu'elle paye, et tout de suite, il le faut.

— Mais, messieurs, dit d'une voix doucereuse le banquier pour conjurer l'orage, réfléchissez donc que la semaine dernière, monsieur a chaque soir...

— Chaque soir perdu, s'écria impétueusement un des membres de la galerie ; moi-même j'étais là, et il n'a pas fait une seule objection.

— Mais ce n'était que vingt-huit dollars.

— Et quand il y en aurait eu autant de milliers, c'eût été la même chose.

[1] On sait que le dollar vaut 5 fr. 50 c.

— Laissez-moi donc parler! reprit le banquier, le visage pâle et les yeux étincelants : en secouant son sac il n'en faisait tomber que ces pièces d'argent et retenait les billets de banque.

— Prouvez-moi que j'ai retenu un seul denier, répliqua l'étranger d'un air de mépris.

— Pourquoi donc n'avez-vous pas vous-même examiné ce qu'il y avait dans ce sac? dit un des auditeurs.

— S'il avait encore perdu, reprit le banquier, il ne m'aurait remis que ces vingt-huit misérables dollars.

— C'est possible, mais vous ne pouvez le prouver, répliquèrent en riant plusieurs spectateurs, et vous devez payer.

— Non, s'écria le banquier en frappant du poing sur la table, je ne payerai pas! C'est une nouvelle escroquerie dont on veut me rendre victime, mais je ne suis pas assez sot pour m'y laisser prendre : je ne payerai pas.

— Ah! ah! s'écria un vigoureux Américain en s'approchant de la table, j'ai perdu tout à l'heure cent dollars, et tu les as parfaitement pris : si tu ne payes pas ce que tu perds, rends-moi mon argent.

— Et à moi aussi! et à moi aussi! » s'écrièrent à la fois plusieurs voix violentes.

Le banquier paraissait résolu à ne point céder à ce tumulte. Un de ses collègues, assis à une table voisine, s'approcha de lui, et, après lui avoir murmuré quelques paroles à l'oreille, le détermina enfin à s'exécuter. Pendant toute cette scène, l'étranger avait conservé l'attitude la plus calme, la physionomie la plus impassible. Il compta froidement les valeurs qui lui étaient remises en espèces et en poudre d'or; puis, s'inclinant en silence devant les spectateurs pour les remercier de leur intervention amicale, il sortit au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. De tous ceux qui l'avaient si ardemment secondé, il n'y en avait pas trois qui ne fussent convaincus de sa fourberie, mais cette fourberie leur apparaissait comme une ingénieuse conception, et ils se réjouissaient que la banque en fût la victime.

A l'extrémité de cette même salle, où chaque jour se passent quelques scènes étranges, un orchestre, composé d'une quantité d'instruments, joue toutes sortes d'opéras, de danses, de marches de compositeurs français, allemands, et des mélodies de chansons populaires de nègres ou d'Américains. Le pu-

blic est assez indifférent à cette exhibition artistique. Soudain il se fait un mouvement dans la foule des curieux qui se promènent çà et là dans le salon... « La voici ! la voici ! » dit-on, et une jeune fille d'une idéale beauté apparaît avec son violon sous le bras. Des centaines de spectateurs ont les yeux tournés de son côté ; le buffet des rafraîchissements est même abandonné. Seul, un yankee reste d'un air superbe près de la reine du comptoir, qui vient de lui verser sa dix-septième tasse de thé, et semble se réjouir d'être enfin délivré de tous ses rivaux.

La musicienne est une charmante personne de dix-sept ans environ, à l'œil noir, aux cheveux noirs, au teint d'un blanc mat légèrement rosé. Tout en elle indique une origine méridionale. Comment est-elle venue dans ce repaire du vice ? comment peut-elle se résoudre à faire entendre ses mélodies au milieu de ces rumeurs désordonnées ? Par quelle nécessité a-t-elle été entraînée sur cette plage où la soif de l'or écrase chaque pensée délicate, chaque noble sentiment ? Serait-elle un appât de plus dans cette horrible maison de jeu ? Son jeune cœur serait-il déjà corrompu par l'air empoisonné de l'Eldorado ? Non ; son regard a une touchante expression de tristesse

et d'innocence, et les vibrations qu'elle fait entendre ont un caractère de mélancolie qui en tout autre lieu pénétrerait jusqu'au fond de l'âme. Mais ici les accords mêmes d'un ange ne seraient pas écoutés. Après un rapide moment de curiosité, tous les habitués de l'orageux salon sont de nouveau entraînés par la passion qui les domine.

Là, est une table où de jeunes Américains ont établi un *vingt et un*, avec lequel ils attirent chaque soir de nouveaux amateurs. Un peu plus loin est une roulette, puis une table recouverte d'une toile sur laquelle sont dessinées les cinq premières lettres de l'alphabet. Un homme est là qui agite un cornet renfermant trois dés sur lesquels sont peintes ces mêmes lettres. On met son enjeu sur un de ces caractères, on jette les dés sur la table, et s'ils se tournent du côté que l'on a choisi, on a gagné. Mais l'inventeur de cette nouvelle loterie a si bien calculé ses chances, qu'il réalise ordinairement des bénéfices considérables.

A quelque distance est un autre industriel tenant à la main trois cartes, un as, une dame, un dix, qu'il montre aux spectateurs, et qu'il pose ensuite sur la table en leur disant : « Voyez, messieurs, voyez,

suivez le mouvement de mes mains; si vous devinez où je mets l'as, vous avez gagné. » Sa manœuvre paraît si naïve, le succès avec lui semble si assuré, que plusieurs de ceux qui se sont rassemblés autour de lui croient d'abord qu'il plaisante et se mettent à rire. Cependant il continue à montrer ces cartes et à les ranger lentement l'une à côté de l'autre. L'un d'eux enfin s'avance et dit :

« Je mets dix francs sur l'as.

— Excusez-moi, monsieur, répond le saltimbanque, je n'accepte pas d'enjeu au-dessous de vingt-cinq dollars.

— Va pour vingt-cinq dollars, s'écrie le joueur, je ne puis pas me tromper, je sais où est l'as. »

Il l'indique du doigt, et en effet il a gagné.

Le jeu continue, d'autres s'y associent pour une somme plus considérable, et perdent l'un après l'autre tout ce qu'ils ont hasardé sans pouvoir comprendre comment en suivant d'un œil si attentif l'opération de l'habile prestidigitateur, ils se trompent à chaque fois sur la place de l'as.

Mais tous les entrepreneurs de ces subtils tours de cartes n'ont pas constamment le même bonheur. L'un d'eux avise un Espagnol enveloppé dans un vieux

manteau déchiré, la tête couverte d'un large chapeau qui le regarde avec une profonde attention.

« Eh bien, *senor*, lui dit-il, ne voulez-vous pas ce soir tenter la fortune! Pourquoi restez-vous là immobile?

— *Porque?* répond l'Espagnol, je voudrais m'instruire. »

Le sourire équivoque de cet homme ne plaît pas au yankee qui tient la banque. Les Espagnols sont en général des joueurs très-fins; celui-ci darde sur l'Américain un œil pénétrant qui l'embarrasse.

« N'avez-vous donc point d'argent? reprend-il en essayant de sourire.

— Si *poquito* (un peu), » réplique l'Espagnol.

Et, sans détourner ses regards des doigts de l'Américain, il tire de dessous son manteau une vieille bourse qu'il pose sur une carte. Le banquier en évalue du regard le contenu à soixante ou soixante et dix dollars. Mais il se sent intimidé et jette ouvertement son jeu sur la table.

« *Esta bueno*, dit l'Espagnol, avec un sourire sardonique, j'ai gagné.

— Combien y a-t-il dans votre sac?

— Je ne sais; comptez. »

L'Américain dénoue les cordons de la bourse et ne peut réprimer un mouvement de surprise et d'effroi en voyant qu'elle renferme cent treize doublons[1]. L'Espagnol est resté impassible. Il recueille avec une morne indifférence le monceau d'or amassé devant lui, et se glisse hors des rangs des spectateurs. Mais deux hommes, attentifs à ses mouvements, ont échangé l'un et l'autre en silence un signe de convention, et sans que personne les remarque, se sont rejoints à la porte de la salle.

L'Espagnol est sorti, il se dirige vers la place en fredonnant une chanson, en triomphant de son succès. Il porte une lourde sacoche, mais il marche d'un pas léger, et rit en lui-même de la douleur de l'Américain.

« Ah ! ah ! se dit-il, le coquin ! il croyait ne trouver dans ma bourse que des dollars, et la pénétration de mon regard a paralysé ses mains dans ses habitudes de friponnerie. Il n'a pas osé tirer ses fausses cartes. *Caramba !* comme il doit me maudire ! »

En ce moment il entendit résonner des pas précipités derrière lui ; il s'arrêta, en même temps ces pas s'arrêtèrent. La Kaerney-street, qu'il traversait, était

[1] Le doublon vaut environ 86 fr.

encore assez animée. Il allait entrer dans une rue silencieuse et déserte. Il commença, chemin faisant par glisser une partie de son or dans une ceinture cachée sous ses vêtements, serra le reste de sa bourse sous son bras gauche, accéléra sa marche, et il ne chantait plus. Le quartier où il se trouvait alors était complétement abandonné. En tournant la tête en arrière, il distingua dans l'ombre deux hommes qui le suivaient obstinément.

« *Caraco!* » murmura-t-il en portant sa main droite au long couteau attaché à sa ceinture. Il ne pouvait plus se dissimuler le péril auquel il était exposé. Les attaques nocturnes étaient alors très-fréquentes à San-Francisco, et il ne doutait pas que ceux qui suivaient ses traces ne fussent mieux armés que lui. D'un pas ferme cependant il tourna le coin d'une rue qui le dérobait aux regards des malfaiteurs, puis il se précipita dans une espèce de hangar où des planches et des poutres avaient été récemment entassées pour la construction d'un nouveau bâtiment.

Un instant après, les deux complices arrivaient au même endroit.

« Où diable est-il? dit l'un d'eux en regardant de tous côtés. Il faut qu'il ait couru avec une étrange

vitesse, car nous étions tout à l'heure très-près de lui.

— Non, dit l'autre, il est sans doute caché sous ces planches et s'imagine que nous allons poursuivre tranquillement notre chemin ; mais il est tombé comme un renard dans le piége. Mets-toi là ; moi, je m'embusque ici ; il ne peut nous échapper ; mais ne tirons nos pistolets que si nous y sommes obligés. »

Ils étaient là tous deux à leur poste, le pistolet à la main, quand tout à coup du milieu du hangar s'élança un homme à cheval qui leur dit d'une voix ironique : *Buena noche, senores*, et partit au galop.

« Mille tonnerres ! » s'écria l'un des larrons en grinçant les dents et en mettant le doigt sur la gâchette de son revolver ; mais déjà le cavalier était loin.

Pendant que les deux brigands échouaient ainsi dans leur entreprise, un autre n'avait pas plus de succès dans le splendide salon de l'Eldorado. Il était trois heures du matin, l'ardeur fiévreuse des joueurs touchait enfin à son terme ; les uns se retiraient aux premiers rayons du matin, satisfaits de leur longue veillée ou complétement dépouillés du produit de leur

labeur de plusieurs semaines; d'autres, fatigués de leur surexcitation, éprouvaient le besoin de se reposer. Les banquiers renfermaient leur or dans des sacs et se préparaient à regagner leur demeure, armés de poignards et de pistolets pour défendre au besoin leur trésor. L'un d'eux achevait de faire ses préparatifs, et son sac était sur la table, lorsqu'il vit un Mexicain qui déposait son manteau près de la porte et traversait lentement la salle. Le banquier, après l'avoir un instant observé, se détourna pour prendre son chapeau et sortir. Au même instant le Mexicain s'élança vers la table, saisit le sac de doublons et se précipita vers la porte.

« Au voleur! au voleur! » s'écria un des croupiers.

A ce cri, le banquier se retourne, les chaises et les tables l'empêchent de poursuivre le larron, qui est déjà près de la porte, mais il tire de son sein un revolver, le dirige sur le Mexicain et lâche la détente. Le coup part, le sac tombe sur le parquet, et le voleur, blessé, se précipite dans la rue.

« Ah! ah! dit le banquier en sautant par-dessus la table et en reprenant possession de son trésor; il était temps!

— L'as-tu atteint ? lui demanda un de ses camarades.

— Je l'espère ; j'ai bien visé.

— Voyons s'il a saigné.

— Que nous importe? il s'en va au moins les mains vides.

— C'est un hardi coquin ; mais chacun cherche la fortune à sa manière, et peu s'en est fallu qu'il n'ait réussi. »

Les banquiers se retirent après cette belle réflexion, et vont se reposer de leur œuvre nocturne, pour la recommencer le soir.

VIII

LA CAISSE D'ÉPARGNE

PAR AUERBACH.

En vérité, disait un jour le serrurier Werner, en vérité, de nos jours il ne se fait plus de miracles, mais il arrive parfois qu'un homme tombe au bord d'un abîme, et se trouve tout à coup arrêté dans sa chute par une main qui a une puissance surnaturelle, et lorsque ensuite il réfléchit à ce qui vient de se passer, cet événement lui apparaît comme un miracle. Pour moi, j'éprouve encore une sorte de vertige quand je songe à ce que j'aurais pu de-

venir, si le bon génie qui veille sur chaque créature humaine ne m'était pas venu en aide, et s'il n'avait pas trouvé en moi un dernier moyen de salut.

Oui, voisin Weber, vos métiers à la Jacquart sont très-ingénieux, et je ne comprends pas comment ils tissent tant de choses à la fois; mais la grande filature du monde, dans laquelle la vie d'un homme ne fait qu'un seul fil, est encore plus merveilleuse et plus difficile à expliquer. Quand on observe de près ce fil unique, on peut voir que, comme les brins de coton, que je regardais dernièrement au microscope, il se compose de sept fils réunis ensemble. Je veux vous raconter comment celui de ma destinée s'est formé, et comment il s'en est peu fallu qu'il ne fût brisé.

Vous savez que dès mon enfance, j'avais perdu mon père et ma mère, et qu'il ne me restait plus aucun parent dans le monde. J'étais vif et étourdi quand je commençai mon apprentissage de serrurier. Mon maître, vous l'avez connu, était, au contraire, un homme grave, réservé, taciturne, de sorte que, quand il faisait un signe ou prononçait quelques mots, cela devenait important. Lorsqu'il eut à me payer ma semaine d'ouvrier pour la première fois,

il me dit : « Pierre, il te suffit d'avoir la moitié de ce qui t'est dû ; l'autre moitié je la mets de côté pour la placer à la caisse d'épargne. » Ainsi fut fait. Quand le maître avait parlé, personne n'aurait osé le contredire.

Le dimanche des Rameaux, avant la messe, il me conduisit à la Caisse d'épargne. Je fus enregistré dans un gros registre, et l'on me remit un livret où se trouvait inscrit, à la première page, mon nom, et à la seconde mon dépôt : sept écus. Le livret, revêtu d'une couverture en papier gris glacé, était si doux au toucher qu'il me plaisait extrêmement. J'éprouvai en le regardant une joie enfantine, la joie d'y voir le premier fruit de mon travail, et il n'y a certainement pas un plus grand bonheur dans le monde que celui de pouvoir se dire : « Tu possèdes quelque chose, et ce que tu possèdes, tu l'as acquis toi-même honnêtement. »

Je tenais avec amour entre mes mains mon petit livre. J'y regardai plus de cent fois mon nom et le chiffre de mon capital. Il me semblait étrange que mon nom fût là, que ce chiffre représentât sept écus, que ces sept écus fussent à moi, et qu'un homme abandonnât ainsi à un autre homme sa fortune pour

une ligne d'écriture, et lui remît encore aux mêmes conditions ses autres économies. J'étais dans un étonnement d'esprit comme si je ne faisais que d'entrer dans le monde, et que, pour la première fois, j'eusse la compréhension de ce qui s'y passait.

Je n'ai pas vu un plus joyeux printemps que celui de cette année 1846, qui fut une année de riches vendanges. Quand je remarquais comme les champs se couvraient de fruits et de grains, je me disais : « Tu as un champ aussi, un champ fructueux, quoiqu'on ne le voie pas. Il porte une récolte qui grandit : le livret de la Caisse d'épargne. »

J'étais si enchanté de cette première opération que je voulus réformer l'habitude que j'avais de fumer. L'avarice s'emparait de moi, et je ne me donnai ni trêve ni repos avant que j'eusse mis de côté un petit pécule. Puis je le portai au conseiller Menninger, qui administrait gratuitement, charitablement la caisse d'épargne. Il m'encouragea dans mes principes d'économie, et inscrivit sur mon livret : « Déposé ce jour, cinq écus. »

Chose étrange, cette fois ma joie ne fut pas à beaucoup près aussi grande que la première fois. « Cela va lentement, me disais-je; que de temps il faut en-

core pour que tu possèdes une somme un peu notable. » Mais bientôt je réprimai ces réflexions, et je repris ma gaieté habituelle.

Lorsque dans la journée, et surtout le soir, je passais devant l'édifice de la Caisse d'épargne, je me disais : « Tu es là, mon brave argent ; tu ne te reposes ni jour ni nuit, tu gagnes tes intérêts. Très-bien. Je te viendrai en aide, je te donnerai des enfants. »

Que n'ai-je continué à me parler ainsi seul à moi-même ! Mais bientôt je fis mes confidences à un de mes compagnons, qui était du Palatinat, et que nous appelions pour cette raison le Palatin. Il haussa les épaules, et se mit à rire de ma simplicité.

« Que comptes-tu faire, me dit-il, de cette vétille? Les gens riches qui boivent bien, mangent bien, dorment bien, peuvent laisser travailler leur argent. Mais, tant que l'on n'en est pas venu là, on n'est qu'un pauvre coquin. »

Je ne m'inquiétais pas de ses paroles, car je n'étais pas pauvre et je n'étais pas un coquin, et pourtant ce qu'il m'avait dit me fit une certaine impression. Il y a dans tout homme deux hommes, qui tour à tour peuvent se laisser émouvoir. Je commençai par me re-

mettre à fumer, puis par me laisser aller à quelques petites dépenses. Je réfléchissais que je devais jouir de la vie pendant que j'étais jeune, et qu'il fallait tant de temps pour amasser par la privation un petit trésor. Cependant ce nouveau genre d'existence ne me rendait pas heureux. Pour me récréer le dimanche, je tirais mon livret de mon coffre, et j'étais content de voir que tout ce qui m'appartenait s'y trouvait bien inscrit. Il y avait là un compte d'intérêts par sols et par deniers ; mais j'avais beau l'examiner, je ne pouvais arriver à trouver au juste ce que mes douze écus devaient me rapporter par mois. Le Palatin, qui était un habile calculateur, me le dit à un centime près, puis se mit à rire de cette chétive addition, et jeta mon livret en l'air en s'écriant : « Voyez, voyez voler la fortune du grand capitaliste Pierre Werner. »

Le petit livre me retomba sur la tête. Il me sembla qu'il avait subi une offense. J'étais tenté de lui demander pardon en l'essuyant. Je le replaçai dans mon coffre, et ne le montrai plus à mon compagnon.

Vers Noël, un grand incendie éclata dans la ville. Avant qu'on pût y porter secours, la maison où était établie la Caisse d'épargne fut envahie et dévorée par les flammes. Quel fut mon saisissement lorsque j'ap-

pris que les registres de dépôt étaient brûlés. Toute ma fortune y était inscrite. Le Palatin, témoin de ma douleur, éclata de rire. « Sot que tu es, me dit-il, pourquoi pleures-tu ? La ville a garanti les dépôts faits à la caisse d'épargne. Tu as ton reçu. L'État doit te payer. »

Cette réflexion me rassura. Je repris mon livret, je le fis voir de nouveau à mon compagnon, qui, après l'avoir examiné, me dit que tout était parfaitement en règle.

La nuit, comme nous couchions l'un près de l'autre, il m'éveilla et me dit : « Pierre, nous pouvons devenir riches, et comme les gens riches, nous n'aurons plus qu'à laisser travailler notre argent et à nous promener. »

Je crus qu'il rêvait ; mais il ajouta que nous devions aller tous deux en Californie, où la terre est pleine d'or.

— Très-bien, lui répliquai-je ; mais l'argent nécessaire pour faire ce voyage, qui nous le donnera ?

— N'as-tu pas ton livret de la caisse d'épargne ?

— Tu l'as toi-même appelé une vétille.

— Nous en ferons quelque chose de mieux, répon-

dit-il en allumant une lampe. Il m'est venu une idée. Lève-toi, et montre-moi ce petit livre.

J'obéis. Je ne sais comment il me semblait en ce moment que le chiffre de mes économies allait se transformer en centaines et en milliers d'écus.

« A merveille! s'écria le Palatin lorsque je lui eus donné mon livret; à merveille! à merveille! personne n'aura le moindre doute; reçu ce jour cinq écus. Tu vas voir ma sorcellerie. De « ces mots je vais faire cinq cents; » nous aurons de quoi nous mettre en route, et nous irons chercher des trésors. »

A ces mots, je me sentis trembler, et je m'écriai : « Mon ami, cela ne doit pas se faire; non, je ne le permettrai pas.

— Laisse-moi donc, reprit-il, je veux te montrer comme c'est facile. »

Je résistais encore, mais une fatale curiosité s'éveillait en moi, et je lui dis : « Voyons comment tu pourrais t'y prendre. Essaye sur un autre papier; sinon, tu gâteras mon livret, et je perdrai encore le peu que je possède. »

C'était par lâcheté que je parlais ainsi. J'espérais qu'il ne réussirait pas, que cet inutile essai me dé-

livrerait de ma coupable convoitise; et cependant j'aurais voulu qu'il réussît. Il y a des moments où l'on est pris comme par un vertige.

« Laisse-moi donc faire, reprit vivement le Palatin, et ne me fâche pas; sinon, ma main tremblera, et je gâterai tout. »

Je ne pouvais plus résister. Je croisai mes bras sur ma poitrine, et je le vis en tremblant corriger le mot inscrit dans mon précieux petit livre, puis sécher l'encre avec son haleine, et quand il approcha de ses lèvres le terrible feuillet, il me sembla qu'il m'arrachait le cœur. Ensuite il prit un petit couteau et ratura quelques lettres. Je frissonnais, et pourtant je me disais : « Te voilà riche, et tu le deviendras encore plus. »

Je regardai ce qu'il venait de faire. Il y avait sur mon livret : « Reçu cinq cents thalers. » Personne ne pouvait remarquer dans ces mots la moindre falsification, et le grand registre était brûlé.

Le Palatin se mit à sauter dans la chambre en chantant, et s'écria : « A présent commence la danse joyeuse, et gaiement nous irons la continuer à travers le monde. »

Nous nous remîmes au lit; mais il me faisait la

peinture d'un monde merveilleux qui me charmait. Déjà je me voyais traversant la mer, amassant des lingots d'or; puis j'avais une voiture avec quatre chevaux magnifiques, et un domestique qui, au premier signe que je lui faisais, me présentait une belle pipe d'écume garnie d'argent, puis un autre qui nous versait du vin de Champagne. A côté de moi était ma femme portant un voile vert sur son chapeau.

Après m'avoir égaré dans toutes ces chimères, mon compagnon s'endormit ; bientôt je m'assoupis aussi. Et tout à coup je me réveillai comme après une heure d'ivresse. Tout ce qui venait de se passer m'apparaissait clairement. Mon coffre était là ouvert devant moi, et sur le couvercle était mon petit livre éclairé par la lune. Je sautai hors de mon lit pour anéantir ces feuilles falsifiées. « Plutôt tout perdre, » me disais-je ; et je n'eus pas la force d'accomplir ma résolution ; ce petit cahier m'était cher. Je me recouchai et m'endormis profondément.

Le lendemain, mon maître me voyant le visage inquiet, fatigué, me demanda ce que j'avais. Je ne pouvais le lui dire, et lorsque sa femme et ses enfants m'adressaient une parole amicale, je me sentais la poitrine serrée. « Ils pensent, me disais-je, que tu es

encore un brave garçon ; ils ne savent ce que tu as fait, ce que tu veux faire. Ils te chasseraient s'ils découvraient ce que tu es. » Souvent, à table, il me semblait que j'allais voir apparaître tout à coup un agent de la justice qui m'enchaînerait et me conduirait en prison. Alors je collais ma main à ma bouche, de peur de prononcer malgré moi un mot qui me trahît. J'avais si peur de proférer une parole imprudente, que lorsqu'on m'interrogeait, je ne pouvais répondre tout de suite. Il fallait que je réprimasse d'abord la pensée qui m'obsédait.

Aujourd'hui encore, vous l'avez remarqué, et ma Catherine me dit souvent en plaisantant que ce qu'il y a de plus pénible pour moi, c'est de garder un secret. Et c'est vrai ; lorsque j'ai un fardeau sur la pensée, c'est comme si j'avais dans ma poche un verre que je craindrais à tout instant de casser. Vous pouvez vous figurer la difficulté que j'éprouvais à conserver le secret qui me pesait sur la conscience. Je n'osais plus rien porter à la caisse d'épargne ; je faisais même un long détour pour ne point passer dans la rue où on l'avait réorgarnisée.

Je ne pouvais parler de mes angoisses à personne, si ce n'est au Palatin. Mais lorsque je lui demandais

s'il était possible qu'un homme qui avait commis un crime pût vivre tranquillement, il se mettait à rire, et me racontait une quantité d'histoires de fourberies, ajoutant que celui-là était un niais qui ne prenait pas ce qu'il pouvait prendre.

Le nombre de nos compagnons s'accrut, car mon maître avait beaucoup d'ouvrage; et comme notre chambre était remplie par ces nouveaux venus, je ne pouvais plus m'entretenir qu'à la dérobée avec le Palatin. Un jour que nous travaillions ensemble à la prison, il me dit : « Vois-tu, là sont enfermés les pauvres diables ; mais nous, bientôt nous serons riches, et nous nous promènerons comme les riches, en voiture. »

Peu à peu, cependant, je parvins à reprendre une certaine tranquillité, en voyant qu'on ne se doutait point de ce que j'avais fait. Mais lorsque, à l'approche de la fête de Noël, les enfants de mon maître vinrent un matin sauter autour de moi en s'écriant : « Nous savons quelque chose que nous ne voulons pas dire, » leur voix me pénétra dans le cœur comme une lame de couteau. Ces innocents enfants savaient ce que leur père nous préparait pour nos étrennes, et ils s'amusaient de leur secret, tandis que moi, je gar-

dais dans mon cœur le secret d'un crime, sinon accompli devant les hommes, au moins achevé devant Dieu.

Le soir de cette fête de Noël, la servante du conseiller Menninger accourut à notre atelier. J'étais sur le seuil de la porte. Elle me dit qu'elle venait me chercher, et qu'il fallait que je me rendisse immédiatement chez son maître avec mes outils.

« Est-ce moi-même que l'on demande? lui dis-je, et pourquoi moi plutôt qu'un autre?

— Oui, c'est toi que l'on veut avoir ; hâte-toi, et viens vite.

— Attends un instant, je t'accompagnerai. »

Le nom du conseiller m'avait terrifié. Saurait-on déjà, me demandais-je, la faute que j'ai commise? Je n'ai cependant pas montré mon livret. J'avais formé la résolution de n'en user qu'au printemps.

Quand on a l'esprit tourmenté, on voit partout des images sinistres. Ce sont les méchants génies d'une mauvaise conscience qui dansent autour de nous. Je réfléchissais bien qu'on ne m'aurait pas envoyé pour m'arrêter une servante, mais un agent de police, et pourtant cette réflexion ne suffisait pas pour me tranquilliser : j'avais peur de tout.

Cependant je me mis en marche avec la jeune fille. Elle avait une bonne, fraîche et honnête figure. On eût dit que dans ses yeux brillaient les pures lumières des cierges de Noël.

« Pourquoi me regardes-tu ainsi ? lui demandai-je chemin faisant.

— Mon père était aussi serrurier, me répondit-elle, et souvent il me disait : « Le serrurier va de pair avec « le prêtre et le médecin : au premier on confie son « âme, au second son corps, au troisième sa fortune. « Saint Pierre est notre patron, et, pour beaucoup de « gens, la clef du paradis est la clef de leur cassette. »

— Tu n'es pas sotte, vraiment. Comment t'appelles-tu ?

— Catherine.

— Juste comme ma pauvre mère. »

Nous arrivâmes à la maison du financier. Tout était éclairé et chauffé. Je montai au premier étage. On m'introduisit dans une chambre dont le parquet était revêtu de moelleux tapis. Aux murailles étaient appendus des tableaux avec de larges cadres d'or. Au milieu de cette pièce était un canapé de velours entouré d'arbustes en fleur. « Voilà le luxe des riches, » me disais-je, et mon cœur palpitait.

Le conseiller m'apporta un élégant coffret dont la clef était brisée et me dit de l'ouvrir. La serrure était anglaise. Je n'avais pas avec moi les instruments nécessaires pour en saisir le ressort. J'allai les chercher, et lorsque je revins le conseiller dit à Catherine :

« J'ai encore plusieurs préparatifs à faire, reste avec le serrurier.

— Très-bien, répondit la jeune fille.

— On est bien dans cette chambre, dis-je à Catherine ; et il t'en coûtera lorqu'il te faudra quitter ces beaux tapis pour t'installer dans un pauvre petit ménage.

— J'ai le temps d'y songer, repartit Catherine. Mais je vois pourquoi tu dis que je ne suis pas sotte : c'est parce que tu te crois beaucoup plus habile que les autres, et pourtant tu ne sais pas encore bien ce qu'il en est des choses de ce monde. En vivant dans une riche demeure, on apprend qu'il importe peu qu'on se serve d'une cuiller d'or où d'étain ; qu'on pose le pied sur des tapis où sur un plancher nu. L'essentiel est qu'on vive en paix, qu'on suive son droit chemin, et qu'on ait une bonne conscience. »

A ces mots je laissai tomber mon outil, et je ne

pouvais plus trouver le trou de la serrure. Un nuage flottait devant mes yeux. Catherine se mit à rire, et me dit que je n'étais pas des plus habiles. Enfin, après plusieurs tentatives, j'ouvris le coffret; et mes yeux furent éblouis de ce qu'il contenait. Sous un velours bleu étincelait une parure de diamants.

Catherine s'avança vers la porte et appela son maître. Mais à peine le conseiller eut-il jeté un regard sur la cassette, qu'il me prit rudement la main, et s'écria : « Il manque là une broche, la broche du milieu avec un gros diamant ! »

Je tremblai comme la feuille d'un peuplier. « Voilà donc, me disais-je, où l'on voulait en venir ; on a voulu t'éprouver, et l'on va te jeter en prison. » J'étais sur le point de tomber à genoux. La voix de Catherine m'arracha à ma stupeur.

« Comment pouvez-vous croire ?... disait-elle. J'étais là !

— Paix ! Nous t'examinerons aussi. Reste là. »

Il appela sa femme et lui dit qu'il voulait lui faire présent d'une parure de sa mère, et qu'il venait de s'apercevoir qu'il y manquait une pièce d'une valeur considérable. Puis, se tournant vers moi :

« Tu peux, me dit-il, en appeler à la justice, sinon

je vais te visiter pendant que ma femme visitera Catherine.

— Moi! moi aussi? » s'écria la jeune fille.

En voyant cette honnête créature outragée par un odieux soupçon, je renonçai à la résolution que j'avais d'abord prise, et je me laissai fouiller.

Mais je ne puis dire ce que j'éprouvais en ce moment, et je frémis encore quand je me rappelle comme je fus paralysé. Il me semblait que je n'étais plus un homme, pas même un esclave, mais un vil animal. Alors les reproches que je me faisais encore naguère s'apaisèrent. On commettait envers moi une injustice révoltante. Après cet acte de cruauté, la faute que j'avais faite ne m'apparaissait plus que comme une misérable puérilité.

Mon irritation s'accrut encore quand je vis que Catherine était traitée comme moi; quand une autre servante, entrant dans la chambre, s'écria qu'elle avait peut être caché le diamant dans ses cheveux; quand je vis la pauvre fille, pâle comme la mort, avec ses nattes déliées. Alors je maudis le monde, les grands et les petits qui, tous, peuvent torturer un cœur innocent. Les pauvres mêmes sont, en pareil cas, plus coupables que les riches; car ceux-ci ne sa-

vent ce qu'ils font quand ils foulent notre honneur à leurs pieds, et cette autre servante, cette hideuse créature, elle triomphait en voyant l'injure faite à sa compagne. Oui, je maudis le monde, et moi par-dessus tout!

Naturellement, le conseiller et sa femme ne trouvèrent rien ni sur Catherine ni sur moi. Je ne me souviens plus des idées qui me passèrent alors par la tête. Je me rappelle seulement qu'en m'éloignant je dis à la jeune fille : « Prends patience, je te récompenserai de ce que tu as souffert pour moi »

Je sortis; j'errai à travers les rues dans une sorte de rage. Partout les flambeaux allumés, partout les joies des fêtes de Noël. Mais, en moi, la lumière de l'âme était éteinte.

Mon Palatin fut dans la jubilation lorsque je lui racontai ce qui s'était passé. « Tu vois, me dit-il, pauvre bonhomme que tu es, de quelle façon les grands se comportent avec nous. Celui qui n'a ni rang ni fortune ils le traitent comme un voleur. Maintenant, j'espère que tu ne te feras plus aucun scrupule de leur enlever tout ce que tu pourras leur enlever. »

L'affront que j'avais subi paralysait, en effet, la voix

de ma conscience. Le lendemain j'errai encore dans les rues, maudissant les gens qui se rendaient à l'église sans songer aux souffrances des êtres outragés. Tout à coup je rencontrai Catherine.

« Je ne puis, me dit-elle, aller aujourd'hui à l'office. Vas-y, pour moi, prie pour moi, afin que Dieu éloigne de notre pensée l'amertume et la haine Pardonne à ceux qui nous ont offensés comme je leur pardonne. »

A ces mots elle disparut, et j'entrai à l'église ; mais je n'osai avouer au Palatin que j'y avais été. Je priai pour Catherine. Je ne pouvais prier pour moi ; et cependant je me sentis l'esprit un peu calmé.

Dès ce jour je cherchai souvent à voir Catherine, et je parvenais difficilement à la rejoindre. Une fois elle me dit qu'elle avait peur qu'on ne nous vît ensemble, que cela pourrait donner lieu à de nouveaux soupçons.

Quelques temps après, je travaillais dans l'atelier à une grosse serrure pour la prison ; Catherine entra tout à coup et me remit un cadenas pour lequel il fallait faire une clef, en me priant de la lui apporter le lendmain.

Le lendemain, à l'heure dite, je me rendis à la de-

meure du conseiller. Catherine nettoyait l'escalier; elle essuya aussitôt sa main, la mit dans la mienne, et s'écria :

« Dieu soit béni ! nous voilà complétement justifiés! Aujourd'hui mon maître a reçu une lettre de sa sœur qui lui dit que c'est elle-même qui a oublié de remettre la broche dans le coffret.

— Et le conseiller, répliquai-je, ne vient pas me demander pardon?

— Il a voulu le faire... mais il m'a chargé de le faire pour lui. »

Je vis que la brave fille prêtait à son maître une intention qu'il n'avait pas eue, et elle me l'avoua; mais en même temps elle me conjura de ne conserver aucun ressentiment de ce qui m'était arrivé.

« Tu as bien commis, me dit-elle, quelque faute secrète. Accepte ce que tu as souffert comme une expiation.

« Soit! » lui répondis-je.

Catherine se réjouit de ma résignation. Quelle bonne et douce créature! Elle n'avait point, comme la conseillère, hérité d'une parure de diamants. Mais sa mère lui avait mis dans le cœur les sages et honnêtes sentiments qui se transmettent de généra-

tion en génération, et qu'on n'efface point dans un crime.

Je me sentais tout confus devant elle, et je lui dis que je voudrais que ses parents vécussent encore pour pouvoir leur demander de me regarder comme leur fils.

Cette maison du conseiller, où j'avais ressenti une si cruelle angoisse, j'y éprouvais ce jour-là une grande joie... D'abord mon innocence était reconnue, et c'était à présent M. Menninger qui devait se repentir, puis je devais au triste incident de la soirée de Noël le bonheur de connaître Catherine, et elle venait de me promettre de danser avec moi le dimanche de carnaval.

Jamais je ne me sentis si heureux que ce dimanche-là. Je dis à Catherine que je voulais devenir riche et lui donner une belle voiture attelée de quatre chevaux. Elle me promit de me rester fidèle, dussé-je venir la chercher dans le plus pauvre équipage. Je sentais bien encore en moi quelque pénible agitation quand je me rappelais le moyen que j'allais employer pour atteindre mon but; mais l'amour, le vin, et les propos de mon joyeux compagnon dissipèrent ce dernier nuage.

Ce que j'avais fait me semblait peu de chose, lorsque je songeais à l'humiliation qui m'avait été infligée.

Le dimanche des Rameaux étant venu, je me décidai enfin, sur les instances du Palatin, à m'en aller chercher mon argent, pour essayer de faire ma fortune en ce monde, et devenir l'époux de Catherine.

Je sortis par un beau soleil et me dirigeai vers la maison où l'on avait transporté la Caisse d'épargne. Je désirais que le Palatin m'accompagnât, mais il ne voulut pas y consentir.

Qnand je fus près de cette maison, mon cœur battait vivement. Sur le toit, un pinson chantait sa joyeuse chanson. Comme on est très-porté à la superstition en ces moments d'angoisse, je me dis : « Si le pinson chante jusqu'à ce que j'aie franchi le seuil de la porte, je poursuis hardiment mon projet; sinon je m'en retourne et brûle mon livret. » Lorsque je fus près de la porte, le pinson cessa de chanter et s'enfuit. Je me sentis ébranlé. Mais presque aussitôt je repris ma résolution : « Que signifient, me dis-je, ces sottes crédulités? Comment pourrais-je y attacher

quelque importance? Allons, en avant! Du courage! et nous réussirons. »

J'entrai dans le bureau. Le conseiller Menninger était là qui réglait des comptes. Je fus d'abord effrayé de le voir; mais bientôt son aspect me donna une nouvelle ardeur. C'était l'homme qui m'avait si gravement offensé.

J'attendis qu'il pût s'occuper de moi. La sueur pourtant me ruisselait sur les membres, et mon livret me semblait collé à mes mains comme s'il ne devait jamais s'en détacher.

Enfin mon tour arriva. Je présentai mon reçu. Le conseiller mit ses lunettes sur son nez, examina un instant le papier. Autour de nous régnait un grand silence. Je n'entendais que le tintement monotone de la pendule; mon cœur frappait contre ma poitrine.

» Vous avez fait de bonnes économies, me dit enfin le conseiller en ouvrant sa caisse. Approchez. Voulez-vous de l'argent ou du papier?

— Du papier. »

Il me donna un rouleau de petites assignations sur lequel était écrit : « 100 écus, » et me pria de

vérifier le compte pendant qu'il préparait le reste. Je ne pouvais tenir ces petits billets entre mes mains tant je tremblais; et lorsqu'il me demanda s'il y avait bien là cent écus, je lui fis un signe affirmatif. Il mit encore quelques pièces sur la tablette, puis tout à coup, me regardant attentivement :

« N'êtes-vous pas, me demanda-t-il, l'apprenti serrurier que j'ai fait appeler le jour de Noël?

— Oui, répondis-je.

— Je me réjouis de vous revoir. Je me suis déjà souvent reproché de ne pas vous avoir encore demandé pardon des injustes soupçons que je vous ai montrés, et qui sans doute vous ont fait de la peine. Après avoir tant tardé à réparer mon erreur, j'ai fini par me dire que vous ne demeuriez plus dans cette ville. Maintenant, je vous en prie, recevez mes excuses; et si je puis vous rendre quelques services, j'en serai charmé. J'ai été injuste envers vous; je voudrais trouver une occasion... Mais qu'avez-vous? Est-ce que vous seriez malade? »

Ah! qui peut dire le saisissement de cœur que l'on éprouve en de tels instants? J'étais là, tenant convulsivement dans ma main le rouleau de billets,

et regardant les autres pièces étalées devant moi. Jamais je n'avais touché à tant d'argent. J'étais tenté de m'en réjouir et en même temps de tout abandonner. Mais quand je vis cet homme, que je haïssais et qui m'avait fait maudire les autres hommes, me traiter avec tant de douceur; quand il me confessa si humblement sa faute, je fus vaincu, terrassé par une puissance suprême qui m'obligeait à me prosterner devant la justice éternelle.

Je tombai à genoux et m'écriai : « Non, non, je suis un misérable. Reprenez votre argent. »

Puis je racontai tout.

Le conseiller était un homme de cœur. Il vit mon désespoir et me releva en m'adressant de bienveillantes paroles. Mais il voulait faire arrêter le Palatin, et je ne réussis à l'en empêcher qu'en lui faisant comprendre que, si on dirigeait une accusation contre lui, j'y serais nécessairement impliqué.

Mon dangereux compagnon fut seulement obligé de quitter la ville. Mes fiançailles avec Catherine furent célébrées dans la maison du conseiller; mais, avant de quitter la caisse d'épargne, j'avais brûlé mon livret.

Le conseiller a été pour moi un bon protecteur. Il m'a aidé à m'établir dans cette ville. Mon fils Théobald porte le nom de cet homme vénéré, qui a bien voulu être son parrain.

FIN

TABLE

F. VICTOR HUGO vol.

Traducteur

Le Faust anglais de Marlowe. 1
Sonnets de Shakspeare. . 1

F. HUGONNET

Souv. d'un Chef de bureau arabe. 1

JULES JANIN

L'Ane mort. 1
Le Chemin de traverse. . 1
Un Cœur pour 2 Amours. 1
La Confession. 1

CHARLES JOBEY

L'Amour d'un Nègre. . . 1

PAUL JUILLERAT

Les Deux Balcons. . . 1

ALPHONSE KARR

Agathe et Cécile. . . 1
Le Chemin le plus court. 1
Clotilde. 1
Clovis Gosselin. . . . 1
Contes et Nouvelles . . 1
Devant les Tisons. . . 1
Les Femmes. 1
Encore les Femmes. . . 1
La Famille Alain. . . . 1
Feu Bressier. 1
Les Fleurs. 1
Geneviève 1
Les Guêpes. 6
Hortense. 1
Menus Propos. 1
Midi à Quatorze heures. . 1
Pêche en eau douce et eau salée. 1
La Pénélope normande. . 1
Une poignée de Vérités. . 1
Promenades hors de mon Jardin. 1
Raoul. 1
Roses noires et R. bleues. 1
Les Soirées de Sainte-Adresse. 1
Sous les orangers. . . . 1
Sous les Tilleuls. . . 1
Trois Cents Pages . . 1
Voyage autour de mon Jardin. 1

KAUFFMANN

Brillat le Menuisier. . 1

LÉOPOLD KOMPERT vol.

Traduction Daniel Stauben

Les Juifs de la Bohême. . 1
Scènes du Ghetto. . . . 1

DE LACRETELLE

La Poste aux Chevaux. . 1

Mme LAFARGE

Née Marie Capelle

Heures de Prison. . . . 1

CHARLES LAFONT

Les Légend. de la Charité. 1

STEP. DE LA MADELAINE

Secret d'une Renommée. 1

JULES DE LA MADELÈNE

Les Ames en peine. . 1
Le Marquis des Saffras. . 1

A. DE LAMARTINE

Les Confidences. . . . 1
Geneviève, Histoire d'une Servante. 1
Graziella. 1
Nouvelles Confidences. . 1
Toussaint Louverture. . 1

VICTOR DE LAPRADE

Psyché. 1

CH. DE LA ROUNAT

La Comédie de l'Amour. . 1

THÉOPHILE LAVALLÉE

Histoire de Paris. . . 2

CARLE LEDHUY

Le Capitaine d'Aventures. 1

LEOUZON LEDUC

L'Empereur Alexandre II. 1

LOUIS LURINE

Ici l'on aime. 1

FÉLICIEN MALLEFILLE

Le Capitaine La Rose. . 1
Marcel. 1
Mémoires de Don Juan. 2
Monsieur Corbeau. . . 1

MARCOTTE DE QUIVIÈRES

Deux ans en Afrique, avec une introduction *du bibliophile Jacob*. . . 1

X. MARMIER vol.

Au bord de la Newa. . 1
Les Drames intimes. . 1
Une Grande Dame russe. 1
Hist. allemandes et scandinaves. 1

LE Dr FÉLIX MAYNARD

Un Drame dans les mers boréales. 1
Journal d'une Dame anglaise. — De Delhi à Cawnpore. 1
Voyages et Avent. au Chili. 1

MÉRY

André Chénier. . . . 1
La Chasse au Chastre. . 1
Le Chât. des Trois-Tours. 1
Le Château vert. . . 1
Une Conspir. au Louvre. 1
Les Damnés de l'Inde. . . 1
Une Histoire de Famille. 1
Une Nuit du Midi. . . 1
Les Nuits anglaises. . . 1
Les Nuits d'Orient. . . 1
Les Nuits espagnoles. . 1
Les Nuits italiennes. . 1
Les Nuits Parisiennes. . 1
Salons et Souterr. de Paris 1

PAUL MEURICE

Scènes du Foyer (la famille Aubry) 1
Les Tyrans de Village. 1

PAUL DE MOLÈNES

Avent. du Temps passé 1
Caract. et récits du temps. 1
Chroniques contempor.. . 1
Histoires intimes. . . 1
Hist. sentiment. et milit. 1
Mém. d'un Gentilhomme du siècle dernier. . . 1

MOLIÈRE

Œuvres complètes. Nouvelle édition publiée par *Philarète Chasles*. . 5

Mme MOLINOS LAFITTE

L'Éducation du Foyer. . 1

HENRY MONNIER

Mémoires de M. Joseph Prudhomme. . . . 1

CHARLES MONSELET

M. de Cupidon. . . . 1

LE COMTE DE MOYNIER

Bohémiens et Grands Seigneurs. 1

HÉGÉSIPPE MOREAU

Œuvres, avec une notice par *Louis Ratisbonne*. 1

FÉLIX MORNAND

Bernerette. 1
La Vie arabe. 1

HENRY MURGER

Les Buveurs d'eau. . 1
Le Dernier Rendez-vous. 1
Madame Olympe . . . 1
Le Pays Latin. . . . 1
Propos de ville et propos de théâtre. 1
Le Roman de toutes les Femmes. 1
Scènes de Campagne. . 1
Scèn. de la Vie de Bohême. 1
Scèn de la vie de jeunesse. 1
Le Sabot rouge. . . . 1
Les Vacances de Camille. 1

A. DE MUSSET, DE BALZAC, G. SAND

Paris et les Parisiens. . . 1
Les Parisiennes à Paris. . 1
Le Tiroir du Diable. . 1

PAUL DE MUSSET

La Bavolette. 1
Puylaurens. 1

NADAR

Le Miroir aux Alouettes.. 1
Quand j'étais Étudiant.. 1

HENRI NICOLLE

Le Tueur de Mouches. . 1

CHARLES NODIER
Traducteur

Le Vicaire de Wakefield. 1

ÉDOUARD OURLIAC

Les Garnaches.. . . . 1
Suzanne. 1

LAURENT-PICHAT

La Païenne. 1

AMÉDÉE PICHOT

Un Drame en Hongrie. . 1
L'Écolier de Walter Scott. 1
La Femme du Condamné. 1
Les Poëtes amoureux. . 1

PAUL PERRET vol.

Les Bourgeois de campagne 1
Hist. d'une Jolie Femme . 1

EDGARD POE
Traduction Ch. Baudelaire

Av. d'Arth. Gordon-Pym. 1
Histoires extraordinaires. 1
Nouvelles histoires extraordinaires. 1

F. PONSARD

Études antiques. . . . 1

A. DE PONTMARTIN

Contes d'un Planteur de choux. 1
Contes et Nouvelles. . 1
La Fin du procès. . . 1
Mémoires d'un Notaire. 1
Or et Clinquant . . . 1
Pourquoi je reste à la campagne 1

L'ABBÉ PRÉVOST

Manon Lescaut, précédée d'une Étude, par John Lemoinne. 1

MAX RADIGUET

Souvenirs de l'Amérique espagnole. 1

RAOUSSET-BOULBON

Une Conversion. . . . 1

B. H. RÉVOIL
Traducteur

Le Docteur américain. . 1
Les Harems du N. Monde. 1

LOUIS REYBAUD

Ce qu'on peut voir dans une Rue. 1
César Falempin. . . . 1
La Comtesse de Mauléon. 1
Le Coq du Clocher. . . 1
Le Dernier des Commis-Voyageurs. 1
Edouard Mongeron. . . 1
L'Industrie en Europe. . 1
J. Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques. 1
J. Paturot à la recherche d'une Position sociale. 1
Marie Brontin. . . . 1
Mathias l'Humoriste. . 1
Pierre Mouton 1
La Vie à rebours. . . 1
La Vie de Corsaire . . 1

AMÉDÉE ROLLAND vol.

Les Martyrs du foyer. . 1

NESTOR ROQUEPLAN

Regain : la Vie parisienne. 1

JULES DE SAINT-FÉLIX

Scèn. de la Vie de Gentilh. 1
Le Gant de Diane. . . 1
Mademoiselle Rosalinde. . 1

F. DE SAINT-LARY

Les Chutes fatales. . . 1

GEORGE SAND

Adriani. 1
Le Château des Désertes. . 1
Le Comp. du tour de France 2
La Comt. de Rudolstadt. 2
Consuelo. 3
La Daniella. 2
La Dernière Aldini. . . 1
Le Diable aux champs. . 1
La Filleule. 1
François le Champi. . . 1
Histoire de ma Vie . . 10
L'Homme de neige. . . 3
Horace. 1
Isidora. 1
Jacques. 1
Jeanne. 1
Lélia. — Métella. — Melchior. — Cora. . . 2
Lettres d'un Voyageur . 1
Lucrezia Floriani. — Lavinia. 1
Les Maîtres sonneurs. . 1
Le Meunier d'Angibault. . 1
Narcisse. 1
Le Péché de M. Antoine. 2
Le Piccinino. 2
Le Secrétaire intime . . 1
Simon. 1
Teverino. — Léone Léoni. 1
L'Uscoque. 1

JULES SANDEAU

Catherine. 1
Nouvelles 1
Sacs et Parchemins . . 1

EUGÈNE SCRIBE

Nouvelles. 1
Théâtre (Ouvr. complet). 20
Comédies. 3
Opéras. 2
Opéras-Comiques. . . 5
Comédies-Vaudevilles. 10

CATALOGUE DE LA COLLECTION MICHEL LÉVY

ALBÉRIC SECOND vol.

A quoi tient l'Amour. . 1
Contes sans prétention. . 1

FRÉDÉRIC SOULIÉ

Au Jour le Jour . . . 1
Aventures de Sat. Fichet. 2
Le Bananier. — Eulalie Pontois. 1
Le Château des Pyrénées. 2
Le Comte de Foix . . . 1
Le Comte de Toulouse. 1
La Comtesse de Monrion. 1
Confession générale. . . 2
Le Conseiller d'État. . 1
Contes pour les enfants. . 1
Les Deux Cadavres. . . 1
Diane et Louise. . . . 1
Les Drames inconnus :
La Maison nº 3 de la r. de Provence. . . . 1
Aventures d'un Cadet de Famille 1
Amours de Vr Bonsenne. 1
Olivier Duhamel. . . 1
Un Été à Meudon. . . . 1
Les Forgerons. . . . 1
Huit jours au Château. . 1
La Lionne. 1
Le Magnétiseur. . . . 1
Un Malheur complet. . 1
Marguerite. — Le Maître d'école 1
Les Mémoires du Diable. 2
Le Port de Creteil. . . 1
Les Prétendus. . . . 1
Les Quatre Epoques. . . 1
Les Quatre Napolitaines. 2
Les Quatre Sœurs. . . 1
Un Rêve d'Amour. — La Chambrière. 1
Nathaniel. 1
Si Jeunesse savait... si Vieillesse pouvait. . . 2
Le Vicomte de Béziers . 1

ÉMILE SOUVESTRE

Les Anges du Foyer. . 1
Au bord du Lac. . . . 1
Au coin du Feu. . . . 1
Causeries histor. et littér. 3
Chroniques de la Mer. . 1
Les Clairières. . . . 1
Confessions d'un Ouvrier. 1
Contes et Nouvelles. . . 1
Dans la Prairie. . . . 1
Les Derniers Bretons. . 2
Les Derniers Paysans. v. 1
Deux Misères. 1
Les Drames parisiens. . 1
L'Échelle de Femmes. . 1
En Famille. 1
En Quarantaine. . . . 1
Le Foyer breton. . . . 2
La Goutte d'Eau. . . . 1
Histoires d'autrefois. . 1
L'Homme et l'Argent. . 1
La Lune de miel. . . 1
Le Mât de Cocagne. . . 1
Le Mémorial de famille. 1
Le Mendiant de St-Roch. 1
Le Monde tel qu'il sera. 1
Le Pasteur d'hommes. . 1
Les Péchés de Jeunesse. 1
Pendant la Moisson. . . 1
Philosophe sous les toits. 1
Pierre et Jean. . . . 1
Récits et Souvenirs. . . 1
Les Réprouvés et les Élus. 2
Riche et Pauvre. . . . 1
Scènes de la Chouannerie.. 1
Scènes de la vie intime. . 1
Scèn. et Récits des Alpes. 1
Les Soirées de Meudon. 1
Sous la tonnelle. . . . 1
Sous les Filets. . . . 1
Sous les ombrages. . . 1
Souvrs d'un Bas-Breton. 2
Souvenirs d'un Vieillard, la dernière étape. . . 1
Sur la Pelouse. . . . 1
Théâtre de la Jeunesse . 1
Trois Femmes. 1

MARIE SOUVESTRE

Paul Ferroll, traduit de l'anglais. 1

DANIEL STAUBEN.

Scènes de la Vie juive en Alsace. 1

DE STENDHAL

De l'Amour. 1
La Chartreuse de Parme. 1
Chroniques et Nouvelles. 1
Promenades dans Rome. 2
Le Rouge et le Noir. . . 1

EUGÈNE SUE

Adèle Verneuil 1
La Bonne Aventure. . . 2
Clémence Hervé. . . . 1
Les Fils de Famille. . . 3
Gilbert et Gilberte . . 3
La Grande Dame. . vol. 1
Les Secrets de l'Oreiller.. 3
Les Sept Péchés Capitaux. 6
L'Orgueil. 2
L'Envie. — la Colère. . 2
La Luxure, — la Paresse. 1
L'Avarice, — la Gourmand. 1

Mme DE SURVILLE

Balzac, née Balzac, sa vie et ses œuvres . . . 1

FRANÇOIS TALON

Les Mariages manqués. . 1

E. TEXIER

Amour et Finance. . . 1

W. THACKERAY vol.

Traduction W. Hugues

Les Mémoires d'un valet de pied. 1

LOUIS ULBACH

L'Homme aux cinq Louis d'Or. 1
Les Secrets du Diable . 1
Suzanne Duchemin. . . 1
La Voix du Sang. . . . 1

J. DE WAILLY FILS vol.

Scènes de la Vie de Famille. 1

OSCAR DE VALLÉE

Les Manieurs d'argent. . 1

VALOIS DE FORVILLE

Le Comte de Saint-Pol. . 1
Le Conscrit de l'An VIII. 1
Le Marquis de Pazaval. . 1

MAX VALREY

Les Filles sans Dot. . . 1
Marthe de Montbrun. . . 1

V. VERNEUIL vol.

Mes Aventures au Sénégal. 1

LE DOCTEUR L. VÉRON

Cinq cent mille francs de rente. 1
Mémoires d'un Bourgeois de Paris. 5

FRANCIS WEY

Les Anglais chez eux. . 1
Londres il y a cent ans. . 1

PARIS. — IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

